

Master en fondements et pratiques de la durabilité

Espoir et connexion à la nature comme leviers à l'engagement
environnemental

Recherche appliquée au travers du mouvement Extinction Rebellion

Anaïs Zielasch

Sous la direction du Prof. Christian Arnsperger



Illustration de couverture: Chappatte. (2019), «Génération pour le climat», https://www.chappatte.com/fr/le-climat-change?field_tags_target_id=All&page=1

Ce travail n'a pas été rédigé en vue d'une publication, d'une édition ou diffusion. Son format et tout ou partie de son contenu répondent donc à cet état de fait. Les contenus n'engagent pas l'Université de Lausanne. Ce travail n'en est pas moins soumis aux règles sur le droit d'auteur. A ce titre, les citations tirées du présent mémoire ne sont autorisées que dans la mesure où la source et le nom de l'auteur-e sont clairement cités. La loi fédérale sur le droit d'auteur est en outre applicable.

Résumé

Face à l'urgence climatique, la population mondiale et en particulier les jeunes générations, ont participé à de nombreux mouvements de contestation telle que la mobilisation de masse de la Grève du climat s'étendant dans le monde entier, la désobéissance civile exploitée par le mouvement Extinction Rebellion ou les autres actions de blocage telles que Ende Gelände en Allemagne ou la ZAD de la Colline en Suisse. Ces dernières années ont été marquées par une population manifestant un désaccord profond et par l'apparition de nouveaux acteurs dont l'enfant dans les rues. Dans le même temps, nous avons assisté à une succession d'aléas climatiques sévères ainsi qu'à des crises économiques et sanitaires avec notamment la pandémie de Covid-19 touchant une population inquiète confrontée à une réponse politique inadéquate en ce qui concerne la crise environnementale et climatique et instaurant des mesures restrictives et répressives dans le cadre de la pandémie. Les jeunes ont été très touchés et déstabilisés autant dans le marché de l'emploi, du logement, de la santé, de l'éducation et des loisirs que dans les perspectives futures de vie. Dès lors, une souffrance psychique a fortement émergé environnant une demande d'assistance psychothérapeutique. Dans ce contexte je me suis interrogée sur les motivations d'un engagement à la préservation de la nature. Faut-il éprouver une affinité profonde envers la nature ou a contrario une certaine forme de désespoir pour s'engager à la préservation de la nature? Pour répondre à ces questions, cette recherche s'intéresse dans un premier temps aux perspectives des militants XR également étudiants à l'université de Lausanne et dans un second temps, propose une typologie des manières de s'identifier à la nature ainsi qu'aux formes d'espoir.

Mots-clés: écopsychologie, espoir, désespoir, connexion à la nature, lien humain-nature, militantisme, Extinction Rebellion, Université de Lausanne

Abstract

Faced with the climate emergency, the world population and in particular the younger generations, have participated in many protest movements such as the mass mobilization of the Climate Strike extending throughout the world, the civil disobedience exploited by the Extinction Rebellion movement or other blocking actions such as Ende Gelände in Germany or ZAD de la Colline in Switzerland. These last years have been marked by a population expressing deep disagreement and by the appearance of new actors, including children in the streets. At the same time, we have witnessed a succession of severe climatic hazards as well as economic and health crises notably the Covid-19 pandemic affecting a powerless population confronted with an inadequate political response in regards to the environmental and climate crisis and establishing restrictive and repressive measures in the context of the pandemic. Young people have been very affected and destabilized as much in the job market, housing, health, education and leisure as in future life prospects. From then on, a psychic suffering strongly emerged surrounding a request for psychotherapeutic assistance. In this context, I wondered about the motivations of a commitment to the preservation of nature. Do you have to feel a deep affinity for nature or, on the contrary, a certain form of despair to commit to the preservation of nature? To answer these questions, this research firstly focuses on the perspectives of XR activists who are also students at the University of Lausanne and secondly, proposes a typology of ways of identifying with nature as well as with forms of hope.

Keywords: ecopsychology, hope, despair, connexion to nature, human-nature link, activism, Extinction Rebellion, university of Lausanne

Remerciements

Je tiens en premier lieu à remercier grandement Mathilde Vandaele et mon directeur de travail Christian Arnsperger pour leur soutien et disponibilité tout le long de ce travail de mémoire. La pandémie aura spécialement impacté la réalisation et la temporalité de ce travail et je ne serais probablement pas parvenue à son aboutissement sans leur aide.

Je suis également très reconnaissante aux militantes et militants XR m'ayant accordé leur temps malgré ce contexte pandémique. Leurs témoignages m'auront beaucoup touchée dans une période où j'étais moi-même très affectée par la perspective de la destruction environnementale. Ce travail a ainsi permis de faire progresser ma réflexion et évoluer ma vision de l'espoir pour le futur.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	10
I. LES NOUVELLES FORMES D'ENGAGEMENT ENVIRONNEMENTAL	13
1.1 Extinction Rebellion	16
II. CONNEXIONS À LA NATURE	19
2.1 Déconnexion à la nature	20
2.2 Re-connexion à la nature	23
2.2.1 Le Changement de cap	23
2.3 Connexion à la nature	24
2.3.1 Connexion matérielle	25
2.3.2 Connexion expérimentale	26
2.3.3 Connexion cognitive	27
2.3.4 Connexion émotionnelle	28
2.3.5 Connexion religieuse	29
2.3.6 Connexion spirituelle	30
2.3.6.1 Deep ecology	31
III. ESPOIR ET DÉSESPOIR	32
3.1 Les formes d'espoir	34
3.1.1 Espoir actif	34
3.1.2 Espoir radical	35
3.1.3 Espoir inactif	36
3.1.4 Espoir rassurant	36
3.2 Les formes de désespoir	37
3.2.1 Désespoir apathique	37
IV. MÉTHODOLOGIE	38
4.1 Constitution de la typologie	38
4.2 L'approche qualitative	38
4.3 Élaboration de l'échantillon et conduite des entretiens	39
4.3.1 L'échantillon	39

4.3.2 Le déroulement des entretiens	40
4.3.3 Limites et difficultés	40
4.3.4 Apports du terrain d'étude	41
V. RÉSULTATS ET INTERPRÉTATION	42
5.1 Profils des enquêtés	42
5.1.1 Résultats du guide d'entretien	42
5.1.2 Résultats des typologies	47
5.1.2.1 Typologie des connexions à la nature	47
5.1.2.2 Typologie de l'espoir et du désespoir	52
5.2 Analyse du rapport des militants à l'université	54
5.2.1 Réponses obtenues lors des entretiens	54
5.2.2 Propositions de réflexions universitaires	58
5.3 Analyse des résultats	59
5.3.1 Mise en commun des résultats de la recherche	59
5.3.2 Éléments d'analyse d'H1	62
5.3.3 Éléments d'analyse d'H2	64
5.4 Restructuration de la typologie	67
VI. CONCLUSION	69
VII. BIBLIOGRAPHIE	71
VIII. ANNEXE	75

INTRODUCTION

La crise environnementale n'est pas un sujet inexploré et est aujourd'hui difficilement contestable. Depuis la seconde moitié du 20^e siècle, la prospérité humaine s'est faite au détriment de la nature. On peut relever une dissymétrie inquiétante entre les intérêts économiques qui guident les décisions politiques et les limites biologiques de notre planète (WWF, 2020). L'activité humaine dépasse aujourd'hui chaque année la biocapacité de la terre à se régénérer. L'aggravation de la crise environnementale et climatique est palpable à travers la succession d'événements climatiques sévères ces dernières années, déstabilisant une activité humaine qui suivait jusqu'alors son cours dans la dénégation ou l'indifférence quasi généralisée de la destruction environnementale. Entre aléas climatiques et succession de crises- qu'elles soient économiques, environnementales ou sanitaires avec la pandémie de Covid-19- les jeunes générations surtout ont subi le contrecoup de diverses mesures déstabilisant le marché de l'emploi, du logement, de la santé, de l'éducation et des loisirs (Pickard, 2022).

Le domaine de l'écopsychologie explique le dysfonctionnement de notre société par la rupture du lien avec la nature. Notre société productiviste et consumériste à l'extrême est édifiée sur l'objectification de la nature couplée à *«l'illusion d'une croissance matérielle et énergétique illimitée»* (Egger, 2015, p.12). *«Dissocié de la nature, l'homme contemporain occidental se sent souvent en proie à un sentiment de vide, de manque-à-être, de non-sens, d'autant plus vif que les structures sociales et les liens communautaires se sont délités»* (Egger, 2015, p.112). Dans une société célébrant le court-termisme de toute chose, offrant un foisonnement de choix anxiogènes et aucune stabilité, l'humain se tourne vers la consommation excessive de biens dérisoires qui ne génèrent une satisfaction que de courte durée jusqu'à la prochaine publicité incitant une nouvelle envie ainsi qu'une nouvelle frustration. Ce cercle vicieux est expliqué en ces termes: *«L'abondance (de l'avoir) entretient le manque fondamental (de l'être) qui la suscite. La consommation recrée en permanence le vide existentiel qu'elle prétend combler»* (Egger, 2015, p.114).

Dans ce monde la prospérité de quelques nations sur terre se fait au détriment et de notre planète, et du bien-être humain. Cette conception est non viable sur le long terme, destructrice de la nature et du vivant, néfaste au tissu social et aux relations humaines. Face à ces possibilités de vie incertaines dans un avenir proche divers maux apparaissent: addictions prenant source dans le refoulement, dégradation du bien-être et nouvelles angoisses telles que la solastalgie ou l'éco-anxiété (Desbiolles, 2020). En effet, au-delà des désastres écologiques que l'activité humaine génère, un mal-être se fait de plus en plus ressentir chez les individus à la fois associés et prisonniers de cette structure sociétale basée sur l'injonction à la croissance, à l'avoir plutôt qu'à l'être et au ressenti. Ce consumérisme sans faille est vendu comme une illusoire assistance à l'atteinte du bonheur. Une société d'addictions où les envies infinies ont remplacé les besoins limités essentiels qui remplissaient autrefois le soi de sens: respirer, manger, boire, se vêtir, avoir un toit ainsi que la plénitude d'être, l'épanouissement personnel, la volonté d'être aimé, heureux et reconnu (Egger, 2015).

Aujourd'hui de nombreuses études analysent les conséquences de la crise environnementale sur la santé psychique des individus. Les chercheurs en psychiatrie Cianconi, Betrò et Janiri (2020) ont récemment mis en évidence la corrélation entre les divers troubles et maladies (trouble de stress post-traumatique, anxiété, dépression, suicide, etc.) avec des termes tels que changement climatique, catastrophes naturelles,

extinction, écoanxiété, solastalgie, etc. Il en ressort une population qui est largement affectée par une détresse psychologique liée à la dégradation de l'environnement. Les atteintes psychologiques apparaissent de façon plus ou moins marquées selon les contextes et les individus. Les impacts psychologiques aigus se réfèrent plutôt à des personnes sans défense ayant été directement touchées par des événements climatiques extrêmes conduisant à la perte de vies, de ressources ou à la délocalisation. Tandis que les impacts psychologiques subaigus impliquent des émotions fortes liées à une confrontation indirecte aux effets du changement climatique, au sentiment d'impuissance, de désorientation et de passivité que cela peut générer. Sur le long terme, les conséquences psychologiques se feront de plus en plus importantes notamment dans une perspective de migration forcée, conflits émergeant d'une limitation des ressources et débouchant éventuellement sur un stress environnemental chronique (Cianconi, Betrò et Janiri, 2020). Le changement climatique implique autant des impacts environnementaux violents qui ont un effet immédiat sur la santé mentale que des changements plus lents tels que le réchauffement du climat. Sur le long terme, la réalité environnementale impliquera un bouleversement des représentations du territoire spatialement et culturellement pour les populations et touchera certains groupes vulnérables plus que d'autres dont notamment les personnes au statut socioéconomique inférieur, aggravant les inégalités sociales.

Malgré tout, cette société tournée exclusivement vers un optimisme irresponsable rejette en bloc les émotions négatives et les oiseaux de mauvaise augure (Head, 2016). Tel que le soulignait Egger (2015, p.47), «*L'homme contemporain est devenu allergique aux discours moralisateurs*», rendant toute campagne s'appuyant sur la peur, la culpabilité, la honte ou invitant au sacrifice illusoire. Et même dans le milieu scientifique, duquel provient la science climatique lançant l'alarme quant à la gravité de la réalité environnementale, est ancré une *rationalité désincarnée*, balayant l'émotionnel d'une science qui se veut neutre et cartésienne (Desbiolles, 2020). Camoufler l'émotionnel ne le fait pourtant pas disparaître.

Cette souffrance psychique est la manifestation d'une époque dans laquelle les sociétés occidentales prospères traversent un *deuil du soi moderne* caractérisé par la fin d'une vision d'un futur doté de possibilités sans limites et par la perte du sentiment de l'espoir (Head, 2016). Cette profonde incertitude des modalités futures conduit à une rupture de sens en toute chose et rend difficile de traverser la vie sans finalité tangible à notre existence et sans valeurs à nos actes quotidiens (Macy, 2008).

Dans ce contexte mêlant la gravité des dégâts environnementaux à une inaction politique et civile et une succession de changements socio-culturels et de mesures affectant les jeunes générations dans divers domaines, la jeunesse a opté pour de nouvelles formes d'expression et d'activisme environnemental: la mobilisation de masse et la désobéissance civile, deux formes de rassemblements contestataires de rue (Richardson, 2020; Pickard, 2022). De plus, l'activisme environnemental est assez différent du Nord au Sud. L'activisme de l'hémisphère Nord privilégie les messages d'espoir, rejetant la culpabilité et la colère alors que les activistes de l'hémisphère Sud effrayés car fortement touchés, ressentent moins d'espoir et plus de colère en particulier envers les pays du Nord considérés comme responsables de la crise environnementale (Kleres et Wettergren, 2017).

Le mouvement Extinction Rebellion constitué en 2018, très proactif dans les rues peut notamment être considéré comme une nouvelle force de l'activisme environnemental. Par le biais d'une tactique de désobéissance civile, les activistes justifient leurs mesures radicales par l'urgence climatique et la volonté de capter l'attention des médias, du public et des décideurs politiques. J'analyserai plus tard dans une catégorisation des formes d'espoir cette contradiction d'une démarche désespérée qui néanmoins renoue

avec l'espoir. La typologie proposée dans ce travail s'intéresse notamment à différents types d'espoir tels que l'espoir actif et radical d'un côté et inactif, rassurant ainsi que le désespoir apathique dans ses formes passives. Tandis que la typologie de la connexion à la nature propose une catégorisation allant d'une identification moins profonde à la nature (matérielle et cognitive) vers une connexion plus profonde (philosophique et spirituelle) en se référant au présupposé qu'une connexion profonde tend à une reconsidération et évolution plus importante de valeurs et ambitions du sujet au sein de la société (Ives et al., 2018).

Ce travail de recherche émerge d'une volonté de définir les moteurs d'un engagement à la préservation de la nature. À ce titre, faut-il nécessairement une connexion profonde à la nature ou un certain degré de désespoir afin de s'engager pour la nature? Me focalisant sur le mouvement Extinction Rebellion dans mon terrain d'étude, j'ai rencontré des militants également étudiants universitaires dans le domaine environnemental. Leur réponse me permet également d'analyser leur rapport à l'université. Je chercherai ainsi à répondre à la question suivante: *comment l'espoir et la connexion à la nature se matérialisent dans la vie des militants XR étudiants en environnement à l'université? Comment ces éléments pourraient-ils être pris en compte à l'UNIL et l'EPFL?* Je propose ainsi deux hypothèses de recherche. La première propose l'idée selon laquelle une connexion à la nature plus profonde (émotionnelle / spirituelle) implique un plus grand engagement à la préservation de la nature. La seconde perçoit le désespoir généré par la disparition de l'espoir inactif ou rassurant comme un moteur à l'engagement pour la préservation de la nature.

Je commence dès lors par analyser les nouvelles formes d'engagement environnemental avant de comprendre comment la connexion à la nature et la notion d'espoir peuvent intervenir dans le façonnement de cet engagement. Je propose également une typologie formée par le biais de la littérature existante de ces deux dimensions. Je propose ensuite un chapitre s'axant sur la méthodologie de travail puis l'analyse des résultats qui distingue les réponses ressortant de mon guide d'entretien de celles appliquées aux typologies de mon travail avant de conclure.

I. LES NOUVELLES FORMES D'ENGAGEMENT ENVIRONNEMENTAL

Les mouvements sociaux sont définis comme une forme de contestation publique, cherchant à «*interpeller les injustices, rehausser la pression publique et rendre les conflits visibles et pertinents à la société*» (Buzogany et Scherhauser, 2022, p.2)¹. Ils sont généralement caractérisés par un groupement ou un réseau d'individus cherchant à réaliser une aspiration commune par le biais d'une mobilisation collective dans la sphère publique.

L'essor d'une nouvelle forme d'activisme environnemental se déployant dans la rue, entre autres par biais de désobéissance civile, motivée par l'engagement populaire contre une élite institutionnelle, a marqué la sphère publique ces dernières années. À l'instar du mouvement *Fridays for Future* influencé par Greta Thunberg et le groupe contestataire Extinction Rebellion, les grèves pour le climat se propagent à travers le globe. Elles font écho aux autres mobilisations contre le racisme et pour la justice sociale telles que *Black Lives Matter*. On peut dès lors constater ces dernières années, une forte mobilisation d'une population pour le moins insatisfaite de la politique publique telle qu'elle est menée actuellement. Une mobilisation qui a été constante jusqu'à la récente période de confinement. Sans pour autant déboucher sur une restructuration sociétale, cette mobilisation massive, générant une importante couverture médiatique, aura révélé l'inquiétude du public ainsi qu'une réaction contrainte de divers gouvernements déclarant publiquement l'urgence climatique et inscrivant l'objectif de la neutralité carbone à leur agenda politique (Gardner, Thierry, Rowlandson et al., 2021). L'ère moderne du droit environnemental, débutant dans les années 60 aura, aura permis aux acteurs sociaux de participer plus largement aux prises de décisions environnementales.

Richardson (2020), professeur en droit environnemental a fait état des mesures prises par une élite cherchant à apaiser les réclamations environnementales et à canaliser les manifestants hors de la rue vers des plateformes administratives et juridiques. Cependant, la gravité accrue des dégâts environnementaux combinée à une réponse inadéquate des Etats aura poussé un public inquiet à des formes d'activisme plus dures rendues difficiles et dangereuses pour leurs auteurs du fait des législations anti-protestation mises sur pieds durant la pandémie de Covid-19 par divers gouvernements. Une situation de crise qui aura restreint les possibilités de rassemblement public et dévié l'attention de la population et des gouvernement du monde de l'urgence climatique.

L'urgence climatique bien présente justifie cependant de nouvelles stratégies de mobilisations telles que les blocages de rue insufflés par le mouvement d'Extinction Rebellion, rassemblements de masse appliqués entre autres lors de la Grève du Climat. Cette urgence va faire surgir un nouvel acteur dans la sphère publique, l'enfant (Richardson, 2020). Celui-ci apparaît sous l'impulsion de l'adolescente Greta Thunberg qui s'intéressa dès neuf ans au changement climatique. L'enfant est devenu une figure emblématique des générations actuelles et futures qui seront confrontées aux impacts les plus extrêmes du changement climatique avec leur lot de difficultés et de souffrances. Tandis que parents, politiciens, scientifiques et autres acteurs de la sphère publique les pointent comme des victimes, les enfants se réclament comme activistes et plaideurs d'un monde nouveau. Leur objectif est de faire reconnaître le changement climatique comme une violation du droit de l'enfant.

¹ Traduction personnelle.

L'enfance et la jeunesse contemporaine est ainsi considérée par Spyrou, Theodorou et Christou (2021) comme étant plus *dynamique* et *vibrante* dans ce contexte historique particulier que les précédentes. Ces jeunes générations emploient des imaginaires d'espoir afin de dépasser les limitations et paralysies engendrées par une crise environnementale gigantesque. Malgré leur investissement et une place de plus en plus importante dans la sphère publique, les jeunes générations ne sont pas entendues et leur positionnement généralement contesté par les anciennes générations: «*leur rôle en tant qu'agents du changement est souvent ignoré en faveur des narratifs de victimisation insistant sur leur vulnérabilité et leur besoin d'un protectionnisme adulte*» (Spyrou, Theodorou et Christou, 2021, pp.3-4)². Différents auteurs soulignent l'importance de prendre sérieusement en considération leur position politique subjective présente plutôt que leur statut de sujet politique dans le futur, une fois atteint l'âge adulte et les possibilités de s'engager directement dans le domaine politique (Spyrou, Theodorou et Christou, 2021). En effet, marquées dans leurs décisions, réflexions et agissements de tous les jours, les jeunes générations demandent à être considérées et entendues dans leurs revendications visant à instaurer un futur auquel elles seront bien plus confrontées que les générations investissant actuellement les décisions sociétales de demain.

En effet, Sarah Pickard (2022) propose notamment de considérer les jeunes nés depuis le début des années 1990 comme un groupe générationnel à part entière car ancré dans une configuration historique particulière caractérisée par une haute cadence de transformations sociales et culturelles générées par la succession de crises économique, environnementale puis sanitaire avec la pandémie de Covid-19. Ces événements ont été spécialement préjudiciables pour les jeunes générations, instaurant une précarité dans divers aspects de leur vie (éducation, embauche, logement, santé, loisirs). Ainsi politiquement sensibilisée, cette jeunesse est consciente tout d'abord des causes et conséquences des inégalités émanant de la crise environnementale, affectant aux avant-postes le Sud de façon disproportionnée et ensuite des sombres perspectives économiques présentes et futures. Si l'intérêt environnemental ne touche pas tous les jeunes, cette sensibilisation constitue néanmoins une tendance observée. Tenant en partie les politiciens comme responsables de ces crises et privations, les jeunes générations affichent un dégoût et une désillusion du champ politique et se retrouvent moins enclines à rejoindre un parti politique que les générations précédentes. En plus d'être généralement plus éduqué, poursuivant un enseignement supérieur, ce groupement générationnel est également plus connecté digitalement que les anciennes générations. L'accès aux études supérieures est d'abord un milieu socialisateur. Ce milieu constitue ensuite un accès à des connaissances et un engagement politique plus important par le biais d'un espace accessible au développement et à l'expression créative des étudiants. Les médias sociaux digitalisés rendent la circulation d'opinions, d'idées, de savoirs et de tactiques plus abordables tout en créant un sentiment d'appartenance à une communauté globale. Cet engagement dans une communauté plus large, qu'elle soit locale, nationale ou globale est fortement lié à ce que Pickard (2022, p.3) explique comme un «*besoin d'atteindre un sentiment de reprise de pouvoir, d'appartenance et d'espoir qui sont engendrés par le fait de faire quelque chose générant potentiellement un changement significatif pour une problématique de grande importance dans le contexte le plus désespérant de leur jeunesse*»³. Cette jeune génération reconnaît ainsi l'importance d'un bien-être au-delà des préoccupations matérialistes, les induisant vers une profondeur de réflexion telle que

² Traduction personnelle.

³ Traduction personnelle.

«le sens de la vie, l'importance existentielle de l'environnement, la planète Terre et la nature ainsi que leur propre place dans ce tout» (Ibid., p.14)⁴.

Ces éléments d'après Pickard (2022), poussent ce groupement générationnel vers de nouvelles manières de concevoir la politique dont la politique du *Do-It-Ourselfes*, engageant les citoyens à des choix cohérents dans leur style de vie de tous les jours en lien avec leurs valeurs et réclamations environnementales, qu'il s'agisse d'un régime transitant vers le végétal, du choix de se tourner vers la mobilité douce et les transports publics plutôt qu'individuels et carbonés ou de l'achat de vêtements de seconde-main. Cette façon de s'engager dans une consommation politisée permet aux jeunes générations de reprendre une partie de leur pouvoir en intégrant un mouvement semblant plus large que la base individuelle seule tout en restant conscients que ces actions personnelles ne sont pas suffisantes pour faire face à l'énormité de la crise environnementale. Toujours selon Sarah Pickard (2022), au-delà de la sphère individuelle, les jeunes générations se dirigent vers des mouvements collectifs et réseaux réclamant une démocratie sans dirigeant, décentralisée, horizontale et fluide telle que concrétisé entre autres par Extinction Rebellion. Par le biais d'une démonstration collective et radicale, la jeunesse engagée cherche à attirer l'attention des médias, du public et des décideurs politiques afin de provoquer une réaction et un changement systémique. Malgré cet engagement politique pour le climat, la jeune génération est critiquée par les anciennes générations pour un taux de participation au vote à la baisse et un engagement protestataire à la hausse. Pickard (2022) note également qu'un changement profond pourra se mettre en place dans le cadre d'un remplacement générationnel des positions stratégiques institutionnelles. En d'autres termes, il faut que la jeunesse investisse certains rôles à l'intérieur de la structure décisionnelle et juridique afin de renverser le système politique actuel.

En pointant les nouvelles manières d'appréhender l'activisme environnemental, Navne et Skovdal (2021) parlent également dans leur travail de la stratégie *petites étapes, petites victoires* dans la perspective d'un activisme de tous les jours chez les jeunes et les enfants afin de maintenir un engagement face à des effets climatiques qui ne sont pas forcément visibles immédiatement et une problématique qui semble infiniment trop grande. Cette perspective de changements quotidiens se met en place spécialement pour les jeunes générations, nées dans un état d'urgence climatique et qui devront faire face aux graves conséquences environnementales. On constate aussi un sentiment de frustration et d'injustice envers les anciennes générations responsables de la dégradation de la planète et trop peu présentes et engagées sur le terrain et dans leurs pratiques de tous les jours. Une remarque intéressante de ce travail de Navne et Skovdal (2021) rappelle cependant la situation privilégiée d'une jeunesse active dans la préservation environnementale et plus particulièrement dans le cadre de cette étude, ils présentent un jeune activiste danois ayant grandi dans un environnement sain, dans une ville mettant déjà en avant le cyclisme. Un contexte propice aux discussions critiques au sein du système scolaire avec les élèves, leur privilégiant une place en tant qu'agents du changement.

L'activisme peut également être pensé dans le cadre universitaire notamment parce que cette institution a le potentiel d'être un pivot de grands changements. Une analyse des actions possibles dans le cadre institutionnel universitaire est proposée dans le travail de Gardner, Thierry, Rowlandson et al. (2021). Cette recherche est motivée par le constat des efforts insuffisants menés par les universités qui continuent

⁴ Traduction personnelle.

d'agir *comme si de rien n'était*, notamment en investissant et en percevant des financements de corporations investies dans les carburants fossiles. Et cela malgré que le secteur se soit engagé à devenir plus durable dans les recherches menées, dans l'enseignement et dans la réduction de leur propre empreinte écologique. Ces objectifs sont insuffisants non seulement parce qu'il existe un décalage temporel intrinsèque à l'éducation mais également parce qu'en maintenant une posture neutre, l'université ne s'engage pas réellement ni avec le public, ni avec les problématiques politiques du monde extérieur (Gardner, Thierry, Rowlandson et al., 2021). En effet, il faut compter un certain laps de temps pour que les étudiants atteignent des positions d'influence dans la société et il en est de même pour que les recherches scientifiques aient un effet sur les politiques publiques. Dans le cadre de cet article, Gardner, Thierry, Rowlandson et al. (2021) proposent une transition des publications scientifiques du milieu académique vers une action publique pouvant être menée à la fois par le biais d'un soutien direct dans les travaux de recherche ainsi qu'une mobilisation à travers l'activisme. En effet, selon eux, les chercheurs bénéficient à la fois d'une position de confiance à l'intérieur de la structure sociétale, ainsi que d'une plateforme leur permettant d'exprimer leur point de vue. À l'heure actuelle, les universitaires démontrent une réticence à s'engager ouvertement soit par le biais d'un engagement personnel dans l'activisme environnemental, soit à travers un soutien sur le plan théorique du militantisme à travers leur recherches. Les obstacles à ce positionnement comprennent en premier lieu la prescription de la neutralité inhérente au champ scientifique et la volonté d'éviter le jugement par les pairs. Cela débouche sur une mobilisation qui se concrétise plutôt dans la sphère personnelle. Ensuite, la structure institutionnelle même est une barrière car elle sous-évalue le militantisme et prône un cadre académique extrêmement compétitif avec une embauche se focalisant rigoureusement sur les publications de *grand impact* plutôt que sur celles qui ont un impact *réel*. Finalement, les chercheurs sont fortement dissuadés de s'engager dans de tels mouvements considérés de façon défavorable par les gouvernements, la couverture médiatique ou encore l'apparition d'organisations notamment aux Etats-Unis et en Angleterre proposant aux étudiants de dénoncer les cours trop *politisés* sur certains sites internet.

Dans le cadre d'une institution produisant les recherches scientifiques et les universitaires sonnant l'alerte et de la crise environnementale et climatique et des structures sociétales qui nous y ont conduits, ces réflexions critiques peuvent être considérées comme étant fondamentales.

1.1 Extinction Rebellion

C'est en 2018, dans un contexte de graves alertes scientifiques combinées à un manque de véritable action politique envers une population démunie, qu'a émergé *Extinction Rebellion*. Le mouvement se base sur une stratégie de désobéissance civile non-violente d'occupation de l'espace public entraînant des arrestations massives court-circuitant le système judiciaire (Mansfield, 2020). XR pris initialement racine en Angleterre sur la base de trois demandes, à savoir une demande faite aux gouvernements d'exposer la réalité sur la crise environnementale, d'atteindre le zéro émission carbone d'ici 2025 ainsi que de mettre en place une démocratie participative. L'amorce de mouvements comme la Grève des jeunes pour le climat ainsi que *Extinction Rebellion* ont engendré une affluence de nouveaux activistes qui ont trouvé un espace avec un objectif commun, celui de la défense du futur de la planète. Le succès d'XR à mouvoir la sphère publique provient notamment de ses stratégies de protestation puissantes comme la désobéissance civile ainsi que la

mobilisation non-violente, tactique instaurant un dilemme pour les forces judiciaires et créant la pagaille dans les cellules policières bondées. Le mouvement a cependant été critiqué par son manque de considération des privilèges socio-économiques ainsi que des personnes victimes du racisme désavantagées face à la réponse policière, indiquant un manque d'inclusivité. Malgré tout, par ses actions, XR permis non seulement une déclaration publique de la crise climatique par le gouvernement anglais mais aussi d'engendrer une vague de réaction autour du globe allant de l'encouragement à la critique. L'une des polémiques juge le mouvement comme étant trop alarmiste en affichant des slogans tels que «*ceci n'est pas une simulation*», «*direction l'extinction*» ou encore «*dites la vérité*» (Ibid., p. 378)⁵. En effet, les retentissements d'XR dans la sphère publique se sont notamment matérialisés par le biais d'une force discursive autour de la justice climatique, faisant référence à la notion de partage moralement juste des responsabilités et fardeaux face à la crise environnementale pour tous les humains, indépendamment de leur âge, classe ou catégorie professionnelle. Ce discours se focalise sur l'aspect générationnel des bouleversements climatiques et demande une prise en considération du changement climatique comme l'un des plus grands challenges présent et futur (Buzogany et Scherhauser, 2022).

Pourtant, leur discours est plutôt représentatif de la situation environnementale qui devrait réellement être comprise comme alarmante et engendrer une réponse adéquate face à l'ampleur du problème. Dans un contexte scientifique nous laissant un peu plus d'une décennie afin d'atténuer le réchauffement climatique et les ravages irréversibles qui s'ensuivront, «*des slogans tels que 'le temps presse' n'est pas alarmiste mais reflète plutôt d'une réalité alarmante*» (Mansfield, 2020, p.378)⁶. Si le mouvement Extinction Rebellion est autant impressionnant d'après Mansfield (2020), c'est qu'il a réussi à mobiliser une large foule et engendrer de vives réactions autour du globe qu'une décennie de manifestations, lettres adressées aux gouvernements, pétitions et actions de divers ONG n'ont pas réussi à générer. On peut rêver alors à une convergence de toutes ces luttes dans la prochaine décennie de tous les dangers.

Un aspect novateur du mouvement XR est la mise sur pieds d'une culture régénératrice qui pourrait être perçue en quelque sorte comme renversant «*les relations fondamentalement destructrices et indifférentes de la société occidentale moderne*» (Westwell et Bunting, 2020, p.546)⁷. La culture régénératrice sous-tend vers trois principes fondamentaux, à savoir le soin de soi, le soin des autres ainsi que le soin de la planète. Le soin de soi se centre sur le bien-être émotionnel et physique afin de palier les risques de l'épuisement militant. Les rencontres entre activistes débutent généralement par une vérification du panel émotionnel ressenti des participants. Cette ouverture à l'expression implique notamment l'accueil d'émotions négatives telles que le désespoir ou le deuil, ce qui est rapporté comme une source de motivation à l'engagement par divers activistes: «*cela challenge la dissonance cognitive en relation aux menaces planétaires issues du changement climatique, à travers une culture de connexion émotionnelle nourrissant une action compatissante et collaborative*» (Ibid., p.547)⁸. Le soin des autres se focalise sur le relationnel au sein du mouvement et en dehors. Certains activistes se proposent lors d'occupation de l'espace public à des rôles

⁵ Traduction personnelle.

⁶ Traduction personnelle.

⁷ Traduction personnelle.

⁸ Traduction personnelle.

dédiés au bien-être d'autres activistes menant des pratiques de blocage. De plus, des entraînements consacrés à la communication non-violente et à la désescalade sont proposés au sein du mouvement. Finalement, le soin de la planète reste vague notamment car beaucoup d'activistes peinent à imaginer un futur respectueux de la planète pour lequel ils se mobilisent activement. Cela est notamment dû à une faible assurance en la victoire et une forme d'acceptation sous-jacente des conséquences d'un effondrement climatique (Westwell et Bunting, 2020).

La culture régénératrice est également comprise par Stuart (2020, p.500) comme la volonté de créer une communauté résiliente se préparant à un futur bien plus instable et difficile: *«la culture régénératrice fourni un support émotionnel aux activistes d'XR, une vision partagée du futur et un modèle de communautés résilientes prêtes pour un futur turbulent »*⁹. Cette prise de conscience d'un futur peu réjouissant va de pair avec l'utilisation de slogans tels que *«l'espoir meurt, l'action commence»* emblématique du mouvement XR et de sa culture régénératrice s'attellant à survivre, sauver et réparer. Dans la perte de formes d'espoir inactif et rassurant naît un espoir se consacrant à sauver ce qu'il est encore possible de sauver, à construire activement une communauté résiliente ainsi que le monde de demain en dépit de tous les dangers. Cette forme d'espoir embrasse une vision pessimiste d'un futur trop incertain, mais c'est paradoxalement cette nouvelle conception de l'espoir qui permet d'influer un engagement actif *«à la réalisation d'un futur moins pire»* (Stuart, 2020, p.497)¹⁰.

⁹ Traduction personnelle.

¹⁰ Traduction personnelle.

II. CONNEXIONS À LA NATURE

Connexion, déconnexion, re-connexion à la nature, des notions profondes de significations et sujets à diverses réflexions et courants de pensée. Tout d'abord, commençons par comprendre ce que l'on entend par *Nature*. Le travail de Philippe Descola (2015), anthropologue français, nous éclaire à ce sujet. Chez lui, la nature est perçue comme liée aux différents modes d'existence s'y appliquant. Sa recherche anthropologique s'intéresse notamment à l'ontologie animiste présente, entre autres, chez les Achuars, une population d'Amazonie où «*chaque individu serait ainsi conscient de n'être qu'un élément d'un réseau complexe d'interactions se déployant non seulement dans la sphère sociale, mais aussi dans la totalité d'un univers tendant à la stabilité, c'est-à-dire dont les ressources et les limites sont finies*» (Descola, 2015, p.39). Cette manière d'exister au monde renvoie à tout individu de la communauté des responsabilités éthiques à préserver l'équilibre de ce système et de rendre, par le biais de rituels, ce qui a été utilisé. Cette ontologie incorpore ainsi la nature comme partie intégrante de sa structure organisationnelle mêlant humains et non-humains, tous possédant une âme et des émotions dans une continuité de vie et de survie. Un autre rapport au monde décrit par Descola (2015, p.138) est l'ontologie naturaliste occidentale instaurant un dualisme entre la nature et la culture, une notion qu'il définit comme «*tout ce qui, dans l'homme et ses réalisations, se démarque de la nature et en tire un sens*». La culture est ainsi, dans un premier temps l'attribut caractérisant l'humanité, capable de contrôler les contraintes de la nature et dans un second temps, comme un ensemble unique de caractéristiques issues de la tradition, d'une manière de vivre rattachée à une langue et des comportements individuels et collectifs de ses membres ainsi qu'un moyen de «*comparaison de sociétés ordonnées en fonction du degré d'accomplissement de leurs institutions culturelles*» (Ibid., p.139). La problématique réside en la vision de la culture occidentale comme seule manière d'appréhender le monde qui est l'essence de l'anthropologie, critiquée par Descola comme une matière établissant les autres manières d'être au monde comme étant la discontinuité d'une réalité occidentale. Cette vision ethnocentrique rejette d'autres cultures, d'autres ontologies dont les modes d'existence qui incorporent la nature au centre de leur manière d'être au monde: «*il y aurait maintenant plus à gagner en tentant de situer notre propre exotisme comme un cas particulier au sein d'une grammaire générale des cosmologies qu'en continuant à donner à notre vision du monde une valeur d'étalon afin de juger de la manière dont des milliers de civilisations ont pu s'en former comme un obscur pressentiment*» (Ibid., p.165).

Cependant, il est également intéressant de considérer l'idée défendue par Chawla (2020) d'une conception de ce qu'est la *nature* comme dépendant du contexte de chaque individu. En effet, alors que les populations tendent à être de plus en plus urbanisées autour du globe, l'identification de chaque individus à la nature varie selon les lieux de vie, les pratiques et les interactions avec le milieu naturel. Qu'il s'agisse d'un animal de compagnie ou de micro espaces naturels présents dans des zones urbaines denses à l'accès d'espaces naturels vierges et larges, d'écoles en forêt ou de grands parcs naturels, l'établissement d'une sensibilisation et d'une connexion à la nature peut se construire de manière diverse pour chacun. La variable essentielle au développement d'une affinité envers la nature demeurant un contact direct avec une forme de nature quelle qu'elle soit (Chawla, 2020).

2.1 Déconnexion à la nature

La *déconnexion* à la nature est analysée par de nombreuses études qui font le constat dans le monde actuel, d'une distanciation de l'homme à la nature. En effet, en l'espace d'une génération, la vie des enfants s'est largement déplacée vers des espaces intérieurs, les privant d'une expérience directe ainsi que d'un espace de jeux et d'imaginaire non-structuré dans la nature (Chawla, 2020). Pourtant, Chawla (2020) démontre qu'un engagement avec la nature est bénéfique à la santé, au bien-être humain et que ce sentiment d'affiliation conduit à un investissement à sa préservation à l'âge adulte. Les enfants et adolescents se sentant plus profondément connectés à la nature ont une connaissance environnementale plus approfondie et développent des comportements en faveur de la nature comme la volonté de rejoindre un club en nature, des comportements attentifs à la conservation d'énergie, au recyclage ou encore discutent volontiers avec autrui de l'importance de la préservation environnementale. Une connexion plus grande envers la nature débouche ainsi sur une plus grande tendance à la protection environnementale chez les individus. Mais comme les changements climatiques et environnementaux s'accroissent et que le paysage, systèmes de vies et endroits naturels chéris sont altérés et dégradés, ce sentiment d'affinité devient alors problématique (Chawla, 2020). En effet, la détresse est une part intégrante de la connexion à la nature dans un contexte de profonds bouleversements environnementaux. Le travail de Dean et al. (2018) démontre qu'une connexion débouchant sur une internalisation de la nature dans la représentation identitaire de soi ainsi qu'un intérêt à la conservation de l'environnement sont associées à de la dépression, de l'anxiété et au stress. Ainsi, une forte connexion émotionnelle à la nature ainsi qu'une conscience des dégradations environnementales peuvent être associés à des émotions négatives et impacter la santé mentale des individus.

Cette prise de conscience de l'importance de la nature dans la construction de l'enfant est présente dans un nombre grandissant de travaux qui suggèrent la mise en place de nouvelles structures éducatives permettant aux jeunes générations de se sentir simultanément connectées à la nature, de s'engager à sa préservation et de cultiver l'espoir et le bien-être. Ces réflexions se tournent notamment vers des programmes qui accorderaient un accès à des espaces naturels extérieurs, des cours sur les sciences naturelles et l'écologie ainsi que des activités permettant aux jeunes de voir qu'il est possible d'avoir un impact, construisant une dimension d'espoir (Chawla, 2020).

Ce déracinement profond de la nature a des conséquences dévastatrices sur la planète. L'humain pourtant né et constitué pour vivre en collaboration avec la nature, grandit en rupture avec cette dernière, conduisant à des «*éléments d'immatunité tenaces* » tels que «*fantasme de toute-puissance, individualisme, déni de la réalité et de la mort, perte d'empathie avec les autres et refus des limites* » (Egger, 2015, p.81). Ces adultes immatures et narcissiques se trouveraient alors privés de «*qualités de réciprocité, humilité et service d'autrui requises par une manière authentique d'habiter la terre* » (Ibid.).

Afin de retracer les origines de la dissociation de l'homme à la nature, il est intéressant de s'attarder sur le travail de Paul Shepard (2013), philosophe environnementaliste américain basant le fondement de sa pensée sur l'idée d'une nature humaine héritée de nos ancêtres du Pléistocène. En effet, selon lui la relation la plus harmonieuse partagée entre l'homme et la nature remonte à la préhistoire au temps des chasseurs-

cueilleurs, des autochtones vivant à l'endroit où ils étaient nés, partageant des savoirs précis transmis oralement sur la géographie du lieu, la faune et la flore ainsi que les cycles saisonniers. Dans ce cadre, toute chose possédait un caractère sacré: «*les cosmologies reliaient le passé, le présent et le futur dans des récits et des représentations artistiques emplies de cycles éternels et de lieux sacrés* » (Shepard, 2013, p.31). En d'autres termes, l'humain appartenait à un lieu et à une communauté de ce même lieu. La dissociation de l'homme à la nature se serait faite par deux périodes distinctes. La première remonte à la conception judéo-chrétienne d'un dieu omniscient auquel fut attribué la création des phénomènes terrestres. Cela a conduit à une extériorisation de la nature, déplaçant l'attention que les humains portaient à la terre vers les cieux. Le second tournant est marqué par la transition progressive des chasseurs-cueilleurs vers une économie basée sur l'agriculture, la sédentarisation humaine et de la domestication animale attisant la volonté humaine de dominer. Les humains se développant alors dans un milieu dysfonctionnel sans nature se retrouvent aujourd'hui confrontés à une *misère physiologique* qui va déliter leurs relations à eux-mêmes, aux autres et envers la nature. Cette détresse est expliquée par ce que Shepard (2013) nomme l'*ontogenèse*, soit la transmission d'un capital génétique déterminant les besoins biologiques humains. Cet élément expliquerait que le manque de nature de plus en plus palpable au sein de notre société contemporaine induirait une contradiction profonde entre nos modes de vie et les impératifs génétiques hérités de nos premiers ancêtres du Pléistocène. Il devient ainsi nécessaire de renverser cette structure sociétale déliée de la nature. Or, ceux qui sont aujourd'hui malades de leur propre domestication et cherchent une thérapie auprès de la nature sauvage ne se confrontent en fait qu'à des palliatifs car la nature n'en finit pas de s'épuiser (Shepard, 2013). Une idée qui semble un peu extrême bien qu'elle souligne tout d'abord à juste titre une nature épuisable que les hommes ont tendance à oublier, et qui montre qu'il est insuffisant de se rendre en nature sans changer son système culturel, social et écologique. En d'autres termes, chercher à échapper au monde moderne en se rendant en nature tout en restant prisonnier de cet environnement dysfonctionnel, revient à mettre un pansement sur une jambe de bois. Shepard (2013) voit cependant une issue possible par une remise en question des modes de vies et de connaissances des pays industrialisés prospères. Aujourd'hui, le respect et la sacralisation de la nature en colocation avec les humains demeure solidement enracinée dans le système de pensée et les rites des différents peuples tribaux minoritaires. Cette manière de voir, penser et ressentir le monde et la nature devrait être un exemple à suivre afin de parvenir à un retour vers le monde primitif. Or s'il n'est pas possible de revenir à la Préhistoire, ni de voir les européens et américains blancs transiter vers les modes de vie et de spiritualité des peuples tribaux, il est possible selon lui d'incorporer certains de ses éléments à notre vie moderne afin de transformer notre culture (Shepard, 2013).

Si l'éloignement de l'homme de la nature est redoutable, c'est parce que cela génère un glissement collectif dans ce que Macy (2008, p.44) nomme l'*analgésie psychique* caractérisée par une population ankylosée et impassible face à la destruction de la planète. Cet engourdissement n'est pas uniquement l'aboutissement du schisme homme-nature, mais comprend aussi des éléments plus complexes tels qu'une forte pression culturelle en Occident à se concentrer sur des finalités optimistes, les normes socio-économiques sociétales construites sur la base de principes tels que la croissance infinie comme source de prospérité, l'individualisme primant sur la collectivité, etc. ou encore les barrières psychologiques humaines générant une fuite face à des réalités trop difficiles ainsi qu'une volonté humaine d'être reconnu par ses pairs conduisant à une autocensure des émotions. (Head, 2016 ; Desbiolles, 2020). Similairement, Egger (2015) parle d'une forme de dissociation intérieure afin d'expliquer le manque de réaction malgré une

compréhension des enjeux environnementaux et d'une souffrance face à la destruction environnementale qui est «pathologisée» et inhibée plutôt que validée et acceptée. Cela s'explique notamment par un biais culturel occidental qui prône un système éducatif mettant l'accent sur la rationalité et récusant l'intelligence émotionnelle, fractionne les savoirs ce qui ne permet pas d'atteindre une compréhension du tout et discrédite les émotions négatives et profondes en lien par exemple avec la destruction de la Terre. (Egger, 2015). Dès lors, tous ces éléments structurant notre société expliquent la grande difficulté de l'humain à réagir authentiquement à la crise environnementale. Soit parce que l'homme se trouve prisonnier de ses schémas psychologiques de refoulement, soit parce qu'il est contraint par les normes sociales à un optimisme à toute épreuve. Cependant, malgré tous ces obstacles, l'homme est appelé à réagir car aucun être n'est indemne de la douleur pour le monde et chacun ressent la détresse que cette destruction. (Macy, 2008).

Cette ère marquée par les émotions douloureuses est également frappée de maux relativement nouveaux tels que *l'éco-anxiété* ou la *solastalgie*: «*la solastalgie affecte tout individu ayant un degré d'empathie écologique suffisamment élevé pour appréhender la Terre dans son ensemble et la considérer comme son foyer, sinon comme sa mère* » (Desbiolles, 2020, p.16). La personne solastalgique souffre donc d'une détresse psychologique face aux dommages causés à la planète. « *La solastalgie fait ainsi référence au sentiment hybride de tristesse, d'impuissance, d'inquiétude, de colère, de frustration et de dépossession que l'on peut ressentir en prenant conscience des conséquences néfastes, voire irréversibles, de certaines activités humaines sur la Nature et le Vivant* » (Ibid., pp.48-49). Par la solastalgie transparait un double décalage. En premier lieu une discordance ressentie par les personnes solastalgiques par rapport à la société et ses valeurs et en second lieu, un sentiment de captivité des solastalgiques du fait d'un quotidien ne correspondant pas à ses valeurs profondes. Vivre en décalage de ses valeurs profondes génère une dissonance cognitive et une profonde souffrance morale: « *Le malaise et la solitude du solastalgique proviennent fondamentalement de ce télescopage entre deux modes de fonctionnement: celui des personnes écovertueuses qui habitent le monde, et les autres qui l'occupent* » (Ibid., p.101). Tandis que l'éco-anxiété est définie comme l'inquiétude vis-à-vis des possibilités de viabilité dans un futur proche et ainsi, des dangers futurs potentiels. Elle apparaît notamment dans un contexte de prise de conscience d'une discordance entre la situation du monde et les aspirations humaines. L'éco-anxiété peut ainsi atteindre toute personne à la fois consciente de l'actualité de la science climatique ainsi que des limites biosphériques de la planète et du manque d'alternatives dans l'avenir. «*Ce manque de choix, doublé d'un sentiment de résignation, engendre une souffrance morale et une sensation de détresse* » (Ibid., p.18). Les individus réagissent ensuite différemment, certains individus tournés vers l'action, tandis que d'autres, orientés vers les réflexions et les constats sont enfermés dans l'immobilisme. Pourtant, l'humain est un *coopérateur conditionnel*, c'est à dire qu'il a tendance à faire un effort si d'autres personnes le font également. Dans une société ne reconnaissant pas fondamentalement la valeur des comportements vertueux envers l'environnement, passer à l'action demande ainsi un redoublement d'effort. Pour Desbiolles (2020, p.52), être éco-anxieux dans un monde dysfonctionnel ne devrait pas être considéré comme une nouvelle pathologie mentale mais revient au contraire à être lucide et rationnel dans un monde qui ne l'est pas.

2.2 Re-connexion à la nature

Une *re-connexion* à la nature fait référence au renouement du lien de l'homme à la nature dans les nations qui s'en sont déliées et ainsi, à une manière plus authentique de vivre sur Terre en prenant en considération les limites de notre planète. Egger (2015) fait notamment référence à l'éco psychologie comme d'un *cabinet révolutionnaire* cherchant à mettre en lumière les dysfonctionnements sociétaux, à re-connecter le vécu de l'humain à celui de la Terre, à la conscientisation d'un rythme nouveau et à l'émancipation de l'homme par rapport à la société.

Entre autres, un renouement fondamental avec la nature requiert un bouleversement des modes de connaissances vers une appréhension plus holistique du monde: *«holistique signifie que le tout est plus que la somme des parties et que celles-ci sont considérées dans leurs indépendances, à la fois comme composantes et comme portant le tout en elles »* (Egger, 2015, p.132). Cette compréhension bien plus complexe du monde permettrait selon lui de sortir des dualismes sujet-objet et ainsi d'atteindre une unification du tout, contribuant à repositionner l'humain et la nature à leur juste place: *«l'expérience que la nature n'est pas extérieure à nous, donc que les maux qui l'affectent nous concernent directement et engagent notre responsabilité »* (Ibid., p.133). De plus, ce repositionnement des modes de connaissances permettrait de repenser l'humain non comme un être supérieur, mais comment *«le fil d'une toile»* (Ibid., p.134), faisant ainsi partie d'un tout et en interdépendance avec ce tout plus grand et plus complexe que lui-même. Reconsidérer la place que l'humain occupe amènerait nos concitoyens à observer le vivant *«avec gratitude (plutôt que convoitise), humilité (plutôt que volonté de puissance), coopération (plutôt que domination) »* (Ibid.). La juste place de l'humain serait cependant à prendre avec délicatesse afin d'éviter de tomber dans des extrêmes et de considérer l'union du tout comme la seule manière d'interagir. En définitive, cette remise en cause de nos manière de concevoir le monde et la société viserait à délivrer l'humain de son asservissement à des modes de vies et valeurs bafouant le vivant pour transiter vers *« l'état de personne éco-orientée, soucieuse du bien-être social et de tout le vivant, visant à servir plutôt qu'à asservir l'écosystème auquel elle participe »*. (Ibid., p.135). À ce titre, Egger (2015, p.14) cite Susan Bodnar: *« la transformation reposera notamment sur l'expérience de notre unité et interdépendance avec la nature. Son moteur sera donc intérieur avant d'être extérieur »*. Ce travail de déconstruction des modes de connaissances occidentaux est défendu par différents auteurs revendiquant une plus grande diversité des manières d'appréhender le monde (Descola, 2015 ; Shepard, 2013).

2.2.1 Le Changement de cap

Porter un regard nouveau sur le monde en réalisant notre interdépendance et appartenance à la Terre fait d'ailleurs également partie de la méthode du Travail qui Relie (TQR) développée par l'auteure et activiste environnementale américaine Joanna Macy: *« nous sommes des êtres vivants sur une Terre vivante, source de tout ce que nous sommes et que nous pouvons accomplir »* (Macy & Brown, 2008, p.32). Au centre de son travail se trouve l'idée d'une réappropriation de son pouvoir par le biais d'une acceptation de sa souffrance et une remise en question des valeurs ainsi que des structures et dynamiques sociétales ne respectant pas la capacité de charge de la planète. Le Travail qui Relie est défini comme une méthode permettant d' *« aider*

les personnes à éveiller et développer leurs ressources intérieures et sociales pour passer du déni de réalité à la conscience, de l'apathie au désir d'agir; de l'impuissance à l'empowerment, de la compétition à la coopération, du désespoir à la résilience, du moi égo-centré et séparant au soi relié » (Macy et Johnstone, 2018, p.17). La spirale du Travail qui Relie vise à restaurer une force chez les individus leur permettant d'atteindre la résilience face aux informations difficiles et à réédifier leur sentiment d'appartenance à la toile de la vie (*Ibid.*, p.31). Quatre étapes sont proposées dans cette méthode du TQR.

La première consiste à nous reconnecter à ce qui nous rend vivant par le biais de la gratitude. Cette valorisation de la gratitude est expliquée en partie par l'enseignement de la réciprocité des Iroquois, une population autochtone d'Amérique du Nord: « *si nous considérons les arbres comme des alliés qui nous aident, nous voudrions devenir leur alliés. Cette dynamique nous entraîne dans un cycle de régénération, dans lequel nous prenons ce dont nous avons besoin pour vivre, mais nous donnons aussi en retour* » (*Ibid.*, pp.87-88).

La seconde étape vise à honorer sa douleur pour le monde qui permet de rompre avec la paralysie en prenant conscience de notre *pleine affiliation au vivant*. C'est cette conscience d'appartenance au monde qui inspire notamment des individus à agir activement afin de préserver l'environnement.

La troisième phase met en lumière la nécessité de porter un regard nouveau sur le monde, de changer de paradigme de pensée en incorporant dans notre conception de soi des cercles plus vastes motivant l'action à la préservation des communautés et de l'environnement. En effet, cette étape permet de dépasser ce que Macy et Johnstone (2018, p.162) nomment l'*épidémie de solitude*: « *le danger d'être trop aisé, trop autosuffisant, c'est de perdre le sentiment d'avoir besoin les uns des autres* ». Changer sa conscience implique de construire une nouvelle forme de « *représentation mentale pour y placer en son coeur la guérison de notre monde* » (*Ibid.*, p.262).

La spirale du Travail qui Relie débouche en dernière instance sur l'atteinte de l'espérance en mouvement (Active Hope). En effet, pour aller de l'avant, « *nos rêves et nos visions pour le futur sont essentiels pour naviguer dans la vie, car ils nous indiquent quelle direction suivre* » (*Ibid.*, p.207). Les rêves quant au futur sont autant essentiels lorsqu'ils nous sont propres et donnent un sens à nos vies, que lorsqu'ils sont partagés: « *lorsque nous sommes émus par une vision que nous partageons avec d'autres, nous devenons membres d'une communauté qui adopte un but commun* » (*Ibid.*, p.208).

2.3 Connexion à la nature

La *connexion* à la nature reprend un travail cherchant à dresser une typologie des différentes formes d'identification à la nature. L'inspiration principale a été le travail de Ives et al. (2018) et leur conceptualisation d'un modèle cherchant à *reconnecter* les individus à la nature afin de permettre un changement global du relationnel de l'homme envers la nature. Sur un continuum sont donc placés la connexion matérielle, expérimentale, cognitive, émotionnelle et philosophique. Le système se base sur des points de leviers d'une connexion à la nature allant de superficielle à profonde. Une connexion externe et superficielle à la nature (connexion matérielle et expérimentale) se révèle être insuffisante car stimulant des changements sommaires notamment au niveau comportemental, tels qu'un revirement de ses habitudes par exemple dans l'utilisation des ressources naturelles. Tandis qu'une connexion interne et profonde à la nature

(connexion philosophique et réponses émotionnelles envers la nature) tend à une remise en question plus fondamentale de ses valeurs et ambitions au sein de la société. Afin d'inclure une plus grande identification à la nature, la typologie de son travail s'organise sur une connexion matérielle, expérimentale (cognitive, émotionnelle), religieuse et spirituelle/philosophique.

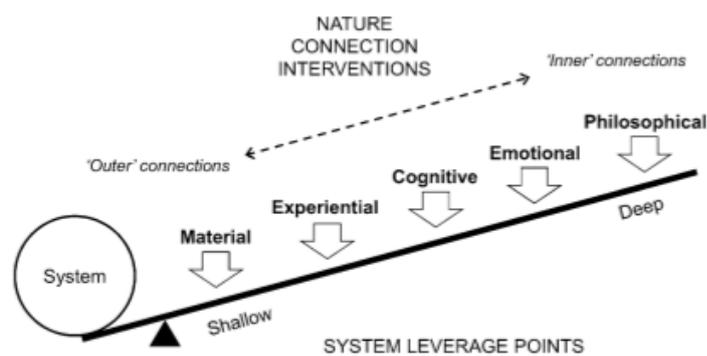


Figure 1: Modèle des formes de re-connexion à la nature développé par Ives et al. (2018, p.1393) allant des sources plus superficielles à profondes et ainsi respectivement, de leviers de changements de plus faibles à plus grands.

2.3.1 Connexion matérielle

La connexion matérielle peut être comprise à la fois comme la reconnaissance de l'impossibilité de l'humain de survivre dans un environnement qui se meurt ainsi que la valorisation socio-économique des services écosystémiques dans un second temps.

La planète est le support de la vie humaine. Une grande majorité de rapports scientifiques reconnaît la préservation environnementale comme fondement sine qua non de la perpétuation humaine. Entre autres, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, (GIEC ou IPCC en anglais), prévoit dans son sixième rapport de 2022 l'atteinte d'un réchauffement climatique global de 1.5 degrés d'ici 2030 résultant d'une augmentation des émissions globales de gaz à effet de serre anthropiques à travers tous les secteurs majeurs depuis 2010. Le méthane fait partie des gaz à effet de serre dont la gradation est inquiétante car il génère un forçage radiatif plus important que d'autres gaz. Au-delà du réchauffement global, le groupe d'experts souligne d'autres changements visibles induits par l'humain tels que la fonte des glaces, glaciers arctique, pergélisol et un renforcement du cycle global de l'eau. Les changements océaniques englobent la montée du niveau des mers ainsi que l'acidification, la désoxygénation et le changement de salinité des eaux. On constate ces dernières décennies une plus grande fréquence des événements de chaud et de froid extrêmes, comprenant une intensification des fortes précipitations observées en parallèle d'une diminution de l'eau disponible lors des saisons sèches ainsi que d'une augmentation alarmante des feux de forêt (IPCC, 2022). Le changement climatique provoqué par l'humain est considéré comme *sans équivoque* tandis que le domaine de l'évaluation des risques est rapporté comme faisant « *face à certains challenges incluant une*

tendance à mal caractériser les risques et porter une attention insuffisante aux surprises potentielles » (Ibid., p. 216)¹¹. Un renforcement majeur et global des politiques publiques est ainsi fondamental afin de modérer les risques auxquels feront face la population de la planète.

Afin de mieux comprendre cette première conception d'une connexion matérielle à la nature et d'une dépendance de l'humain à la matière pour sa survie, le rapport du WWF (2020) propose trois sous-groupes attestant de la dépendance de l'humain à la matière pour sa survie ainsi que pour son bien-être. Le premier comprend les contributions matérielles de la nature à l'humain, telles que les matières et objets provenant de la nature et soutenant directement la vie humaine (nourriture, matière transformée en énergie, etc.). Le second touche aux contributions non-matérielles de la nature telles que ses effets sur la qualité de vie humaine (lieux de récréation, d'inspiration, lieux d'expériences sensorielles et de cohésion sociale). Finalement, les contributions régulatrices touchent indirectement à notre qualité de vie tels que les écosystèmes maintenant les conditions environnementales d'un lieu. Ce rapport atteste ainsi des dangers auxquels s'expose l'humanité en dévastant la biodiversité terrestre et en dépassant la capacité biologique planétaire entraînant que déclin de la diversité des espèces sur Terre, insécurité alimentaire, menace sur le bien-être et la santé humaine ainsi qu'un impact considérable sur le système économique et la société humaine. Une vaste littérature scientifique existe sur les risques encourus par l'humain face à la destruction de la planète.

En ce qui concerne la valorisation de l'environnement à des fins matérielles et utilitaristes pour l'humain, le travail de Boisvert, Carnoye et Petitimberty (2020) propose de distinguer la durabilité faible de la durabilité forte dans le courant économique. Dans le premier cas de figure, la durabilité est consolidée par la transmission d'un stock de capital qu'il soit naturel ou manufacturé aux générations futures. Cette conception n'attribue pas d'intérêt à la nature et ne perçoit pas sa dégradation comme une problématique, tant qu'il est possible de maintenir l'utilité du capital par tête afin de préserver la croissance infinie inhérente à l'économie. Tous les éléments pouvant être considérés comme capital éventuel ne sont alors considérés que par leur apport en terme de productivité et d'utilité. Par opposition, la durabilité forte incorpore l'idée selon laquelle certains éléments naturels doivent être perçus comme inestimables et ainsi, irremplaçables par le capital manufacturé. Cette conception fait le pont entre l'environnement et l'économie par le biais de l'idée que *«l'activité économique doit être pensée sous contrainte et à l'intérieur de limites écologiques»* (Boisvert, Carnoye et Petitimberty, 2020, p. 4). Dès lors, la perspective de la durabilité forte serait plus apte à atteindre des objectifs de préservation environnementale en intégrant au sein même de l'économie les impératifs écologiques ainsi que la dimension d'équité inter et intra-générationnelle tandis que la durabilité faible inscrit l'environnement aux abords du champ économique en conservant une représentation de la nature comme une ressource matérielle nécessaire au bon développement de l'activité humaine.

2.3.2 Connexion expérimentale

Les interactions entre les individus et la nature ont radicalement évolué dans les sociétés d'après-guerre, en passant d'une consommation et utilisation directe à un rapport plus réciproque dans lequel les individus recherchent l'interaction à la nature par le biais de formes de plaisir ou de loisir (Keniger et al., 2013). Cette

¹¹ Traduction personnelle.

étude de Keniger et al. (2013) répertorie divers bénéfices pour le bien-être humain qu'engendrent les interactions avec la nature tels que l'amélioration générale du bien-être psychologique ainsi que des performances cognitives, un soulagement de facteurs physiologiques ainsi que des bénéfices sociaux et spirituels. Les régions urbaines génèrent des stimuli auditifs et visuels de manière continue, impliquant une sur-stimulation et une fatigue mentale qui peuvent être contrées par des activités en nature considérées comme réparatrices. De même, les zones urbaines peuvent générer un isolement des individus, des conflits sociaux et de la violence pouvant être atténués par une meilleure cohésion sociale. Finalement, les aspects spirituels touchent à un sentiment de connexion, d'admiration, d'inspiration et d'espoir en une réalité plus large que peuvent procurer les interactions en nature.

Kals et al. (1999) proposent deux catégories distinctes de comportements pro-environnementaux. En premier ils citent l'affinité émotionnelle envers la nature définie comme une inclination positive envers la nature souvent exprimée sous l'idée *d'amour pour la nature* caractérisé comme un « *sentiment de bien-être, de liberté, de sécurité et d'unité avec la nature* » (Kals et al., 1999, p.182). L'affinité émotionnelle est à distinguer de l'intérêt envers la nature, « *intérêt dans le fonctionnement de la flore, faune et la diversité de phénomènes et processus naturels* » (*Ibid.*) qui est motivé par un contact direct avec cette dernière ainsi que des expériences sensorielles ou d'observation. Dans ce cas, l'intérêt pour la nature est motivé par une volonté de pouvoir comprendre certains phénomènes et d'acquérir une certaine connaissance sur le sujet. Dans ce cadre, une personne pourrait développer un intérêt pour la nature par le biais d'une volonté de comprendre certains phénomènes naturels sans pour autant ressentir une affinité émotionnelle envers celle-ci. En plus de cela, les émotions telles que l'auto-culpabilité, l'indignation ou la colère sont positivement corrélées à la volonté de s'engager dans des comportements visant la conservation environnementale. L'étude conclut que ces différents indicateurs permettent d'expliquer les comportements de protection de la nature tels que l'affinité émotionnelle, l'intérêt cognitif, l'indignation et autres émotions ainsi que l'expérience faite en nature. Ainsi, il est intéressant de coupler une sensibilisation à la responsabilité écologique de chacun, à l'éthique ainsi qu'à des expériences directes avec la nature afin d'impulser une affinité émotionnelle et un intérêt cognitif envers la nature chez les individus.

Pour la typologie de ce travail, la connexion expérimentale est séparée en deux catégories. Une connexion expérimentale d'abord cognitive puis émotionnelle. Le travail de Keniger et al. (2013) souligne les bénéfices de la nature sur les performances cognitives avec des effets positifs sur l'accomplissement de tâches mentalement exigeantes ou encore une meilleure stimulation de la concentration chez les enfants diagnostiqués avec un déficit de l'attention. Cependant cette idée n'a pas été retenue au développement de la typologie de connexion à la nature.

2.3.3 Connexion cognitive

Une étude a été menée au Texas par Bradley, Waliczek et Zajicek (1999) sur des étudiants en école secondaire participant à 10 jours de cours axés sur des connaissances fondamentales de l'environnement. Les résultats d'un test mené avant et après les cours en sciences environnementales attestent que les étudiants possédant des connaissances plus élargies sur le domaine de l'environnement démontraient des attitudes plus responsables envers l'environnement ainsi qu'une sensibilité plus conséquente des enjeux environnementaux que lorsque leurs connaissances étaient moins développées.

Dans la même lignée, une étude menée par Schultz (2001) se penche sur une répartition tripartite des inquiétudes exprimées par les individus en ce qui concerne les problèmes environnementaux, à savoir, des inquiétudes pour soi (santé, futur, modes de vie), pour les autres (individus de sa communauté, tous les individus, les enfants, ses propres enfants) et biosphériques (plantes, animaux, vie marine, oiseaux). Ces résultats sont analysés sur la théorie des valeurs de base élaborée par Stern et Dietz soulignant que des inquiétudes pour soi sont corrélées négativement à des valeurs transcendantes, dépassant son *soi* que l'on retrouve dans des inquiétudes altruistes: « *Nous proposons que les objets (ex. Plantes, animaux, autres personnes) sont estimés par le degré auquel ils sont inclus dans la représentation cognitive du soi chez un individu* » (Schultz, 2001, p.336)¹². Les personnes possédant une représentation identitaire égoïste seront tournées vers la réalisation de leur profit personnel tandis que les individus altruistes prendront en considération autrui, qu'il s'agisse d'autres individus ou d'autres êtres vivants, dans leur délimitation identitaire. Ces différents types de représentations identitaires sont notamment problématiques pour certaines nations telles que les Etats-Unis ou l'Europe et spécialement les individus ayant grandi dans des zones urbaines et forgés à une perception identitaire égoïste, complètement distancée de la nature au point de la percevoir comme totalement déconnectée d'eux. Cette distanciation a pour résultat d'enclencher des inquiétudes égoïstes plutôt qu'altruistes. Or, c'est justement la perception des interconnexions existantes entre soi et autrui (autres individus ou nature) qui permet aux individus de développer des inquiétudes les dépassant. Autrement dit, un individu n'accordant que peu de valeur à la nature ne se soucie pas de sa détérioration, à l'inverse d'une personne incorporant les autres êtres vivants dans sa perception identitaire.

Ces éléments peuvent être également mis en corrélation avec l'idée de renversement de la conception de son identité pour y incorporer la nature. Macy et Johnstone (2018, p.126) parlent d'une *conscience de soi élargie* basée sur la reconnaissance de notre appartenance à quelque chose de plus grand que notre unique personne, à un tout comprenant une communauté de vie élargie. En perdant la sensation d'appartenance à cette vaste toile de la vie, les individus « *perdent non seulement la motivation à agir pour leurs communautés et leur environnement, mais aussi des sources précieuses de soutien et de résilience* » (*Ibid.*, p.128). Cette conscience élargie s'inspire du philosophe norvégien Arne Naess qui parle de la notion de *soi écologique*, décrivant l'assimilation du milieu naturel dans la conception identitaire de soi. (*Ibid.*, p.131). Développer cette compassion, cette bienveillance en élargissant son lien à l'autre, à la toile de la vie, rehausse la volonté d'agir pour un monde auquel nous nous sentons alors appartenir pleinement. (Macy et Johnstone, 2018).

2.3.4 Connexion émotionnelle

La perte de contact avec la nature et l'absence d'expériences d'exploration du monde naturel couplée à une transition du développement des enfants vers des espaces intérieurs sont des enjeux que l'on retrouve dans de nombreux travaux. Cette *extinction d'expérience* (Pyle, 1993) défini comme la perte de contact directe et personnel avec les environnements naturels au façonnement d'un attachement émotionnel avec la nature, est un constat grave tandis que les ravages climatiques requerraient justement une plus vive connexion à la nature afin de motiver des comportements de conservation de cette dernière. Le déclin de l'expérience en

¹² Traduction personnelle.

nature conduirait en effet à un intérêt atténué en celle-ci provoquant in fine, un amoindrissement de l'envie de se rendre dans les espaces naturels (Soga et Gaston, 2016). En d'autres termes, cette perte d'opportunités de se rendre en nature liée à une concentration de l'activité humaine dans les zones urbaines éloignées des espaces naturels est la cause sous-jacente d'une perte d'affinité envers la nature (Ives et al., 2018). À contrario, il est vital qu'un contact à la nature se fasse dès l'enfance par le biais d'expériences intenses et autonomes sans supervision afin de construire une connexion émotionnelle avec cette dernière, point de départ d'un engagement à sa préservation plus tard (WWF, 2020).

Afin de mesurer la filiation émotionnelle à la nature, Nisbet et al. (2013) proposent le modèle de *Nature relatedness* allant au-delà de l'amour pour la nature et ses plaisirs plus ou moins superficiels décrit comme: « *une sensibilisation et une compréhension de tous les aspects du monde naturel, même ceux qui ne sont pas esthétiquement attractifs ou utiles aux humains. L'affiliation à la nature pourrait être révélatrice de combien un besoin inné de se connecter à la nature (biophilie) a (ou n'a pas) été nourri* » (Nisbet et al., 2013, p.2)¹³. Les individus éprouvant une plus forte connexion émotionnelle à la nature démontrent des intentions plus fortes à agir pour le respect de l'environnement ainsi qu'une motivation à passer plus de temps en nature. Par le biais d'une déconnexion au monde naturel, beaucoup d'humains ont développé une relation endommagée à la nature générant des comportements ravageurs ainsi qu'un sentiment d'insatisfaction généralisée. Ces éléments sont ensuite source d'un cercle vicieux, le manque d'affiliation à la nature générant une perte d'appréciation de cette dernière et par conséquent, un manque d'intérêt à sa protection. Restaurer la relation endommagée de l'homme à la nature et encourager l'affiliation à cette dernière permettrait plus probablement d'encourager des comportements bienveillants et protecteurs envers la nature ainsi que possiblement un surcroît de bien-être.

2.3.5 Connexion religieuse

Ce type d'identification à la nature puise, dans la foi religieuse d'un individu, les valeurs et éthiques de la protection de l'environnement. Dans ce cadre, la religion aurait le potentiel de sensibiliser et mobiliser les individus vers de nouvelles manières de vivre au sein d'une communauté authentique respectueuse des limites environnementales (Hitzhusen et Tucker, 2013 ; Ives et Kidwell, 2019). D'après Hitzhusen et Tucker (2013), la religion serait notamment un levier guidant les comportements humains au respect de la planète et des autres espèces, à une réciprocité entre les humains et le monde naturel, une restriction de l'utilisation des ressources naturelles ainsi qu'une distribution équitable des richesses. Ce qu'il manquerait selon eux serait un pont entre le savoir scientifique et les communautés religieuses afin de leur permettre de mieux adapter leur comportement à leur éthique environnementale.

Ces oeuvres s'opposent aux divers travaux plaçant la religion et la transcendance d'un Dieu au-dessus de la nature comme la source de la dévastation environnementale et déperdition des ressources naturelles. Descola (2015, p. 129) fait notamment partie des auteurs parlant du bouleversement de la Modernité issu des religions monothéistes instaurant à la fois l'idée de la transcendance de l'humain ainsi que d'un univers construit par la volonté divine. De même, Marc Halévy (2017), physicien et philosophe français, parle de l'effondrement de l'ère moderne caractérisée par la pensée d'un Dieu extérieur au monde,

¹³ Traduction personnelle.

céleste, parfait et éternel. La vie sur terre serait donc imparfaite et parsemée d'épreuves à traverser avant la mort et le passage vers un au-delà bien plus beau et enviable. Cette vision est selon lui déterminée par l'orgueil de l'humain ne parvenant pas à accepter le monde réel tel qu'il l'est. Dans ce cadre, «*le Vrai, le Bien, le Beau et le Sacré sont ailleurs qu'ici!*» (Ibid., p.10). Cette tradition judéo-chrétienne s'est imposée au paganisme lui étant antinomique et se rapprochant pour Halévy (2017, p.13) du naturalisme défini comme «*culte de la Vie, de la Vie vivante qui anime la Nature entière, de cette Vie impersonnelle et enveloppante qui englobe tout ce qui vit sa propre vie*». Ainsi, la religion monothéiste dualiste -où le Bien est identifié à tout ce qui aspire à la *perfection* divine, céleste, éloignée du monde de l'homme- constituera l'assise de la relation de l'Occident au monde basée sur la conquête, la destruction et la servitude (Halévy, 2017). Sortir de cette dualité et de cet orgueil humain requiert un renouveau de la relation au monde: «*l'homme ne fait rien ; mais le Réel se fait à travers lui*» (Ibid., p.88). En d'autres termes, l'homme se devrait de repenser sa place au monde, d'oeuvrer au bon fonctionnement d'un Tout le dépassant profondément. Par ce biais, s'installe une certaine humilité ainsi qu'une relation harmonieuse entre l'homme et la nature. Une idée qui s'inscrit dans le titre de l'oeuvre d'Halévy, *rien ne meurt, tout est vivant*. Il est cependant important de noter qu'Halévy (2017, p.162) fait une distinction entre les religions monothéistes qui sont par essence dualistes des traditions spirituelles basées sur le monisme définit comme «*la doctrine métaphysique et mystique qui proclame que tout est Un, que le divin, l'humain et le cosmique sont un seul et même processus unitaire*». Dès lors, le cheminement vers une réciprocité de l'homme à la nature se réaliserait sur un plan spirituel, opposé au dualisme, et transcendant l'humain.

2.3.6 Connexion spirituelle

Différents auteurs donnent une définition de ce qu'est la *spiritualité*. Keniger et al. (2013, p.927) parlent de l'expérience transcendante comme d'un sens de connexion, un sentiment de but, d'admiration, d'inspiration et d'espoir en une réalité plus large. Egger (2015, p.147) parle d' «*un sentiment né d'une expérience de communion avec et dans la nature* » et cite également Roszak qui revendique un retour vers «*une 'sensibilité animiste' comme moyen de transcender la culture urbaine matérialiste dominante et d'ancrer dans l'être une 'empathie pour le monde naturel' ainsi que des comportements écologiques* » (Ibid., 2015, p.148). «*La Terre, les éléments et les êtres qui l'habitent ne sont pas que matériels. Ils ont une dimension symbolique, psychique et spirituelle* » (Ibid.). Dans la même lignée, «*le Sacré est ce qui nous parle de ce qui meut le Réel tel qu'il est et tel qu'il va*» (Halévy, 2017, p.159). En ce sens, ce qui est sacré est ce qui anime le cosmos, le Tout est alors sacré et chacun peut y accéder dans son cheminement individuel: «*La spiritualité n'est, en fait, que le nom générique enveloppant toutes les démarches spirituelles*» (Ibid., p.168).

Une connexion philosophique, spirituelle à la nature est considérée comme le levier le plus important dans la typologie de Ives et al. (2018) avec une remise en question profonde des valeurs et ambitions au sein de la société.

2.3.6.1 Deep ecology

Dans le cadre d'une connexion spirituelle à la nature, il est important de citer le travail fondamental du philosophe norvégien Arne Naess, figure d'inspiration du mouvement environnemental à la fin du 20^e siècle. L'écologie profonde, c'est l'idée que « *le monde n'est tout simplement pas divisé en sujets et objets existant séparément les uns des autres; il n'existe pas davantage de bifurcation entre les règnes humain et non humain. Bien plutôt, toutes les réalités sont constituées par leurs relations* » (Naess, 2017, pp.13-14). À ce titre, les autres êtres vivants possèdent une valeur intrinsèque et cette reconnaissance ne diminue en rien la vie humaine. Cette considération implique par conséquent un respect de la diversité des milieux naturels rendant injustifiable leur destruction et implique une responsabilité à la préservation environnementale. L'humain se doit de renverser sa perception et de tendre à une meilleure qualité de vie plutôt qu'une élévation de son niveau de vie. Pour Naess, se rendre en nature est en quelque sorte se reconnecter à soi-même afin de contrebalancer un quotidien subissant les pressions d'une vie sociale nous poussant à oublier qui l'ont est authentiquement: « *la Nature, loin de se situer à l'extérieur de nous, est plutôt ce à l'intérieur de quoi on se rend. On y cherche l'occasion de se retrouver soi-même, de trouver une forme de sérénité et de concentration- de mieux comprendre ce que l'on veut vraiment* » (Ibid., p.303). La réalisation de soi est d'après lui atteinte par l'identification à toute chose (autres individus, éléments du monde naturel, écosystèmes, etc.) qui est motivée par « *le sentiment de notre commune appartenance à un même destin évolutif* » (Ibid.,p.21). Cette réalisation individuelle est considérée comme un enjeu de vie: « *Les besoins fondamentaux sont ceux qui maintiennent la vie, alors que les besoins vitaux vont plus loin, touchant à ce qui donne à la vie son sens le plus profond* » (Ibid.,p.306). L'atteinte de ce stade de réalisation de soi où la préoccupation n'est plus uniquement individuelle mais tournée vers toute chose est considérée comme une réelle maturité. L'individu laisse place à l'éclosion d'un *ordre biosphérique* « *où la capacité de tous les êtres vivants à se réaliser serait maximale* » (Ibid.,p.152). « *Les partisans du mouvement de l'écologie profonde ont ceci en commun qu'ils ressentent la vie et la mort des êtres vivants comme des événements qui les affectent [...] Ils s'identifient avec ce qui est vivant- aussi différents qu'ils puissent être des êtres avec lesquels ils s'identifient* » (Ibid.,p.319). En d'autres termes, l'*écosophie* de Naess aspire à l'atteinte d'une unité de tous les êtres vivants.

III. ESPOIR ET DÉSESPOIR

Les notions d'*espoir* et de *désespoir* sont certainement volatiles et changeantes selon les périodes historiques, les contextes géographiques ainsi que les situations socio-démographiques. Différents auteurs s'accordent aujourd'hui à considérer notre ère comme marquée par une importante souffrance psychologique corrélée à l'exacerbation des dégradations environnementales et climatiques. Il est important de noter que le vécu émotionnel des individus par rapport au climat, l'écologie, l'effondrement n'est pas cantonné à l'anxiété mais comprend également diverses formes d'émotions telles que la colère, la peur, l'impuissance, la tristesse, le désespoir, le découragement, le désenchantement, l'amertume, etc. Ainsi que de l'autre versant, l'inspiration, l'espoir, la force d'agir, etc.

Kleres et Wettergren (2017) font état de la relation conflictuelle des émotions comme la peur, l'espoir, la colère et la culpabilité dans les milieux de l'activisme climatique. Mais il est à noter que l'espoir demeure et stimule l'engagement climatique: « *l'espoir est nécessaire dans des situations où l'on croit nos chances de succès limitées*» (Kleres et Wettergren, 2017, p.508)¹⁴ tandis que la colère est identifiée comme motivant l'action collective. La peur provient généralement d'un pouvoir insuffisant attribué à un acteur en relation avec la domination d'un autre acteur: « *se tenir soi-même pour responsable résulterait en une réaction de fuite; considérer l'autre comme responsable résulterait en de l'agressivité ou une riposte sous forme de lutte*» (Ibid., p.509)¹⁵. La culpabilité proviendrait d'un excès de pouvoir d'une personne sur une personne tierce et la colère sous-tendrait de l'expérimentation de la détérioration de sa propre situation. Dès lors, il semble cohérent de voir se mêler toutes ces émotions dans le contexte actuel de risques climatiques exacerbés. Dans le contexte de l'activisme environnemental, la peur de l'inaction est spécialement manifeste et est notamment générée par la lenteur et le manque d'initiatives face à la réalité climatique. Cependant, « *alors que la peur peut abattre l'espoir, l'espoir peut atténuer la peur*» (Ibid., p.510)¹⁶. Dans le narratif militant particulièrement, la peur est une émotion problématique. C'est une émotion au potentiel mobilisateur *individuel* qui n'est cependant pas efficace pour rassembler les foules. Ces tendances ont déjà été observées à maintes reprises avec des élans du public poussé par la peur en réponse à l'avertissement du milieu scientifique et qui se sont aussi vite essoufflés.

Ainsi, une stratégie semblant aujourd'hui prendre le dessus des mouvements environnementaux se base sur une narration tournant autour de *la création de l'espoir*. Cette stratégie est cependant perçue comme problématique, notamment dans le contexte d'une catastrophe qui n'est pas encore pleinement présente et qui mobilisera les foules quand il sera trop tard pour réagir (Kleres et Wettergren, 2017). Malgré tout, les activistes climatiques de l'hémisphère Nord semblent avoir adopté durant les récentes années cette approche plaçant la peur climatique sous silence pour se focaliser sur la capacité mobilisatrice de l'espoir autant chez l'individu que par le biais d'une action concrète collective: « *la peur est accueillie 'intérieurement' par les activistes comme un incitatif à l'action tandis que l'action génère l'espoir (et vice*

¹⁴ Traduction personnelle.

¹⁵ Traduction personnelle.

¹⁶ Traduction personnelle.

versa), *ce qui atténue la peur*» (Ibid., p.513)¹⁷. Ainsi, le «*joint-toi à nous*» est notamment une manière de transmettre l'espoir à travers l'action collective (Ibid., p.514)¹⁸. L'utilisation privilégiée de messages positifs mettant l'accent sur l'unité du groupe est également en contradiction avec la confrontation des activistes à leurs propres émotions négatives telles que la peur, la colère et même la culpabilité. Il est également intéressant de rappeler l'observation faite concernant les différences entre la population des pays du Nord et du Sud, tel que vu précédemment (Kleres et Wettergren, 2017).

Si cette ère est autant chargée en émotion, c'est notamment parce qu'elle est marquée d'une incertitude sans précédent (Macy et Johnstone, 2018). Cette idée est partagée par Lesley Head (2016), géographe et professeure australienne qui met en exergue la difficulté de faire face à ce qu'elle nomme le *deuil du soi moderne* caractérisé par le passage d'une vision du futur auparavant emplie d'espoir, de possibilités infinies et positives vers des scénarios moins optimistes dominés par la perte et la nécessité d'investir des changements indispensables et non-négociables. Cette injonction des sociétés occidentales à l'optimisme contre toute évidence empêche l'amorce d'une réaction adéquate autant des politiques publiques que des individus globalement tétanisés et enracinés dans un déni collectif. Cependant, le refus de faire face aux enjeux de la réalité écologique de notre monde est intimement lié à la notion d'espoir et au rejet des émotions qui font souffrir. Pourtant, il est impératif pour Head d'accepter le deuil et la douleur et de délier l'impératif de l'optimisme à la notion d'espoir. Pour compléter cette théorie, Head (2016) cite notamment le travail de Weintrobe soulignant les sources d'anxiété que provoque la crise environnementale telles que l'espoir incertain des possibilités que nous laissons à nos enfants et aux générations futures, la fin d'une normalité acceptée que les générations se suivront les unes après les autres et finalement la perte de la Terre comme socle de notre survie. Sans parler de l'anxiété que génère l'idée que nos décideurs politiques n'ont pas nos intérêts à coeur. À ce titre, Weintrobe souligne l'importance pour les individus d'admettre leur anxiété: «*car lorsqu'ils ne le font pas, leur réflexion se détériore et l'irrationalité, le manque de proportionnalité, la haine et le narcissisme risquent plus probablement de l'emporter*» (Head, 2016, p.40)¹⁹. Pour résumer, l'espoir devrait être compris comme générant diverses émotions dont des sentiments difficiles à porter. Prendre en considération les émotions douloureuses que les individus ressentent serait même l'une des tâches majeures sociétale actuelle pour Head (2016). Il s'agirait de comprendre quels sont les processus sous-jacents à la paralysie des individus confrontés aux émotions difficiles et comment les détourner en source d'action.

L'idée d'acceptation d'émotions douloureuses est également partagée par Naess (2017) qui cite la pensée du philosophe Kierkegaard selon laquelle l'angoisse, le désespoir, la culpabilité et la souffrance sont inévitables à la vie authentique. En parallèle, il insiste sur l'importance de garder une joie de vivre même face aux émotions douloureuses car tout ce qui se fait sans joie, est réalisé sans valeur. Et il souligne que certaines émotions perçues négativement ont aussi une valeur. Il donne l'exemple de la colère qui permet parfois de pousser à prendre une décision, à agir face à une situation que l'on juge intolérable. Naess (2017, p.251) fait également référence à Spinoza et l'idée de l'indifférence comme d'une forme de mort spirituelle où plus rien d'essentiel n'atteint la personne affectée par l'indifférence: «*les apathiques se maintiennent*

¹⁷ Traduction personnelle.

¹⁸ Traduction personnelle.

¹⁹ Traduction personnelle.

simplement en vie». Ces éléments normalisent en quelque sorte la place d'émotions fortes et décrivent les personnes immobilisées dans l'indifférence, le déni et ainsi, le rejet d'émotions. Tandis que le travail de Stuart (2020) souligne que l'acceptation de la perte et du deuil est rapporté par certains activistes climatiques comme une source nouvelle d'espoir et d'activisme. Perdre l'espoir pour en retrouver de nouvelles sources.

La typologie de l'espoir et du désespoir de ce travail s'est construite sur 5 différentes catégories formées, à savoir l'espoir actif, radical, inactif, rassurant ainsi que le désespoir apathique. L'espoir actif et radical génèrent le plus de volonté d'agir et de s'engager concrètement chez les participants tandis que l'espoir inactif et rassurant, ainsi que le désespoir apathique peuvent être considérés comme des formes de déni environnemental. Ces trois dernières catégories recueillent en effet divers mécanismes psychologiques ancrant une passivité au coeur de la vie du participant.

3.1 Les formes d'espoir

3.1.1 Espoir actif

L'espoir actif est nommé *espérance en mouvement* par Macy et Johnstone (2018) et permet de croire en la possibilité d'un résultat ou la construction d'un avenir escompté. L'espérance en mouvement se doit d'être considérée comme une pratique et non comme quelque chose d'acquis. C'est le choix de s'engager pour réaliser de ce que nous désirons voir se mettre en place. Appliqué à la situation environnementale, les défis semblent immenses et pourtant, dépasser le découragement, opter pour l'action visant à soutenir un monde défait est bien le point de départ de la pratique de l'espérance en mouvement (Macy, Johnstone, 2018). En d'autres termes, il s'agit de dépasser ses peurs paralysantes, d'accepter la réalité du monde ainsi que les émotions difficiles et ensuite, de se réapproprier son pouvoir en agissant concrètement à la préservation du vivant. Alors que les formes d'espoir rassurant et inactif véhiculent la croyance qu'une personne tierce ou que de nouvelles technologies permettront de secourir un monde au bord du naufrage, l'espoir actif se tourne vers la mobilisation concrète pour élaborer les fondements d'un futur viable.

Il est également possible de considérer que l'espoir actif façonne la vie à tous les niveaux, comme le suggèrent Spyrou, Theodorou, Christou (2021, p.3): «*il nous faut développer des manières d'explorer comment le futur est intimement entrelacé au présent à travers les pratiques, valeurs, désirs, aspirations et espoirs des gens*»²⁰. Ainsi les jeunes générations militantes montrent comment leur présent et futur sont liés: «*le futur est toujours dans le ici et maintenant et est dressé à travers la manière dont les individus et les collectifs pensent et agissent à travers leur capacité d'imaginer et d'aspirer*» (*Ibid.*, p.4)²¹. Dans une réciprocité, «*le futur forge le présent mais il est également modelé par ce dernier*» (*Ibid.*)²². Afin de définir la notion d'espoir, Spyrou, Theodorou, Christou font référence au travail de Bryant et Knight et l'idée de ce concept comme d'«*une manière d'inscrire certaines potentialités du futur dans l'actualité*» (*Ibid.*)²³. À ce

²⁰ Traduction personnelle.

²¹ Traduction personnelle.

²² Traduction personnelle.

²³ Traduction personnelle.

titre, l'espoir permet de penser autrement afin d'agir différemment et de matérialiser un monde nouveau dans une temporalité à venir. Cette définition raisonne bien avec la conception de l'*espoir actif* plaçant en son centre le passage à l'acte des individus.

Selon Chawla (2020, p.632)²⁴: « *autant l'espoir que l'inquiétude motivent l'engagement, tandis que le désespoir et le sentiment d'impuissance sont négativement associés à l'engagement* ». Une perspective qui pourrait être partiellement reconsidérée vis-à-vis de nouvelles formes d'espoir naissant d'un activisme désespéré dans un contexte d'une gravité environnementale sans précédent.

3.1.2 Espoir radical

Semblable à l'espoir actif par la mise en mouvement concrète des individus, l'espoir radical tire son fondement dans la perte d'espoir. Cependant, à la différence de l'espoir actif qui prône l'action et la construction active de sa représentation du futur, l'espoir radical s'inquiète d'un futur potentiellement sombre et parsemé d'embûches.

Pour Head (2016), la complexité de cet espoir se joue autour des possibilités d'un effondrement planétaire face à une vie quotidienne inchangée, vécue sans considération de la réalité environnementale. Cette réalisation génère alors une manière nouvelle d'expérimenter l'espoir comme étant sans garantie de succès. Il remet donc en question de l'idée d'un progrès idéal vers lequel on tendrait et incorpore la possibilité de l'échec et la non-linéarité à la notion d'espoir. Dans ce cadre, l'espoir est très différent de l'optimisme. La notion d'*espoir radical* provient du travail de Diana Stuart (2020) s'intéressant de près aux activistes d'Extinction Rebellion et à une nouvelle forme d'espoir visant à sauver ce qu'il est encore possible de sauver: « *s'il existe une petite possibilité d'atteindre le résultat désiré, quoi que ce soit de plus de zéro, alors il y a là un motif d'espoir* » (Stuart, 2020, p.492)²⁵. C'est notamment par le biais d'une évaluation honnête des conditions environnementales que les militants ont évolué vers cette forme d'espoir: « *pour beaucoup d'activistes climatiques et citoyens impliqués, l'espoir d'une atténuation efficace a transité de probable à simplement plausible* » (Ibid.)²⁶. La fin d'un espoir passif ou trompeur permet de faire émerger l'espoir radical. Dès lors, l'espoir radical naît d'un sentiment de désespoir face à un avenir très incertain et peu réconfortant et se base sur la volonté de « *faire ce qui est juste dans le moment présent, plutôt que de s'attacher à un résultat escompté* » (Ibid., p.487)²⁷. Cette forme d'espoir radical flanqué de réalisme ne vise pas l'utopie, mais cherche à « *éviter la pire des dystopies* » (Ibid., p.493)²⁸.

L'espoir radical survenant en réponse à la réalité environnementale est comprise par Kleres et Wettergren (2017) comme une réaction émanant de la peur. L'individu se voyant contraint dans ses possibilités d'agissements mais pas encore dans l'incapacité absolue voit alors éclore un espoir potentiel, motivant l'action collective afin de changer le cours des choses avant qu'il ne soit trop tard: « *ainsi la peur*

²⁴ Traduction personnelle.

²⁵ Traduction personnelle.

²⁶ Traduction personnelle.

²⁷ Traduction personnelle.

²⁸ Traduction personnelle.

des catastrophes climatiques comme étant un futur possible parmi d'autres peut orienter l'action collective à l'évitement de ce futur redouté» (Kleres et Wettergren, 2017, p.509).

Ainsi, l'espoir actif et radical peuvent être considérés comme des formes relativement proches d'espoir tout en déviant sur leur finalité. Ces deux conceptions de l'espoir dépendent de la vision du futur des individus. Certains espèrent un avenir plus juste et respectant les limites planétaires, d'autres endossent une vision plus fataliste d'un futur potentiellement plus catastrophique et obscur. Certains vacillent entre espoir et désespoir quant aux possibilités de réalisation d'un futur escompté (Kleres et Wettergren, 2017). Ainsi, l'espoir actif et l'espoir radical ne sont pas des catégories absolument hermétiques car les individus peuvent passer de l'une à l'autre. Il nous faut cependant nous demander si l'espoir radical ne serait pas en passe de devenir une forme plus authentique et efficace d'appréhender l'espoir du fait de l'exacerbation des dégradations environnementales et événements climatiques à venir.

3.1.3 Espoir inactif

L'espoir inactif s'oppose fondamentalement à l'espoir actif et radical car il génère une passivité des individus: *«l'espoir passif, c'est attendre l'intervention d'organisations externes pour que nous désirs se réalisent. L'espérance en mouvement, c'est participer à l'action pour réaliser cet espoir»* (Macy et Johnstone, 2018, p.28).

Cette passivité peut concerner autant les individus ne se trouvant pas être spécialement conscients de la réalité environnementale que les personnes conscientes conditionnées par des barrières mentales intentionnelles ou non. Nous avons en outre vu précédemment l'organisation du déni engendré par les normes sociales censurant certaines émotions, dictant les discours et les agissements qui sont bons ou mauvais, encouragés ou désavoués. Ces diverses limitations, réfrènent une réaction adéquate face à la destruction environnementale, faisant place à un déni environnemental largement répandu. Une autre raison de l'inaction est expliquée par l'article de Kerry et al. (2013, p.6) soulignant l'accablement présent chez les jeunes générations qui: *«ont peu confiance en l'amélioration possible de la qualité de l'environnement et ils doutent de leurs capacités d'améliorer la situation [...] s'attendant à ce que le nombre de problèmes locaux et globaux augmente dans l'avenir»*. De plus, Kleres et Wettergren (2017) font état dans les mouvements militants de l'hémisphère Nord, de la peur comme d'une émotion mobilisatrice sur le plan individuel mais démobilisatrice au niveau collectif.

3.1.4 Espoir rassurant

L'espoir rassurant est caractérisé par une fuite de la réalité environnementale, un assoupissement conscient ou inconscient sur la base d'une croyance en des solutions qui permettront de résorber la détérioration environnementale. Desbiolles (2020) s'intéresse notamment aux mécanismes psychologiques développés pour se protéger de la confrontation aux émotions inconfortables et générant ce qu'elle nomme, une *cécité volontaire*. Des mécanismes tels que l'*inattention sélective* permettant de se protéger d'émotions comme l'anxiété, la culpabilité, etc. qui pourraient menacer le bien-être psychologique d'un individu. Ce biais cognitif favorise une perception amoindrie des risques et est donc une entrave à l'action. Lorsque ce

mécanisme psychologique aboutit à un danger pour l'individu, on parle d'*optimisme irréaliste*. Autre mécanisme psychologique, la *désensibilisation* se produisant suite à la confrontation avec une expérience difficile (par exemple répétition d'images désagréables). Cela se traduit par un phénomène inconscient provoquant un amenuisement des réactions émotionnelles et comportementales (Desbiolles, 2020). Autant de réactions permettant d'expliquer l'indifférence généralisée face à la destruction de la nature.

3.2 Les formes de désespoir

3.2.1 Désespoir apathique

Le désespoir apathique et l'espoir radical ont en commun la perte d'espoir mais des finalités opposées. L'espoir radical induit la mise en mouvement alors que le désespoir apathique immobilise l'individu. Stuart (2020, p.500) note en effet cet aspect paradoxal de l'espoir avec l'idée que ce dernier «*est parfois gagné non pas en promouvant explicitement des messages positifs, mais en niant manifestement l'espoir*»²⁹. Ainsi, «*c'est un espoir basé sur le pessimisme, mais il n'est pas inactif*» (Ibid.)³⁰. Un individu peut être pessimiste face à la réalité du monde, tout en s'attelant activement à la réalisation d'un futur plus plaisant: «*l'espoir authentique est basé sur le fait de dire la vérité de nos possibilités concrètes*» (Ibid., p.497)³¹. Pour Stuart (2020), le désespoir peut être compris comme létal à la fois pour le progrès environnemental car il dissuade la mobilisation et par conséquent aggrave la situation, ainsi que pour l'épanouissement humain en érodant nos vies et nos actions. Le désespoir pourrait être associé au défaitisme et à la croyance que peu importe nos motivations et actions, rien ne permettra de faire la différence dans le futur. Pourtant, face à la confrontation d'une situation environnementale douloureuse et du deuil d'une réalité qui ne sera plus la même, il est difficile de ne pas expérimenter la sensation d'impuissance et de désespoir. Pour Alice Desbiolles (2020, p.62), «*ce cas constitue probablement une minorité de formes d'expression de l'éco-anxiété, mais ne saurait pour autant être négligé* ». Macy et Brown (2008, p.47) font également cette distinction en soulignant les risques d'épuisement des activistes considérant le désespoir comme une forme d'émotion contre-productive qui est alors refoulée et génère à la longue un épuisement mental. Le désespoir doit ainsi d'être pris en considération et ne devient problématique que lorsqu'il est source de tétanie. Cet immobilisme dans le désespoir requiert un soutien médical et psychologique.

²⁹ Traduction personnelle.

³⁰ Traduction personnelle.

³¹ Traduction personnelle.

IV. MÉTHODOLOGIE

Afin de mieux comprendre comment l'espoir et la connexion à la nature s'imbriquent chez les militants XR, j'ai commencé par mener un travail d'exploration de la littérature existante. Cette phase exploratoire m'a permis d'élaborer ensuite une typologie des formes de connexion à la nature ainsi que de l'espoir et du désespoir en me basant sur le travail de divers auteurs. J'ai ensuite constitué ma grille d'entretien ainsi que mon échantillon et j'ai finalement mené mes entretiens et analysé mes données.

4.1 Constitution de la typologie

L'élaboration d'une typologie de travail est comprise par Paillé et Mucchielli (2016, p. 60) comme un processus menant «*l'acteur à simplifier, à schématiser et à réduire à une forme typique une situation concrète en référence à ce qui lui apparaît comme ses éléments les plus caractéristiques*». La *typification* d'une situation peut-être comprise comme un *système de pertinence* permettant d'organiser divers éléments dans des catégories faisant sens chez l'acteur social. Il est à noter que les différentes *typifications* sont malléables en fonction des données récoltées auprès des participants.

Pour ce terrain de recherche, deux différentes typologies ont été identifiées et formées sur la base de la littérature existante. La première s'attache aux formes d'espoir et de désespoir et la seconde à l'identification des manières de se connecter à la nature. La première typologie propose ainsi les catégories d'espoir actif, radical, inactif, rassurant ainsi que de désespoir apathique (Voir Figure 2, Annexe). Tandis que la typologie de la connexion à la nature tire son inspiration principale du travail de Ives et al. (2018) afin d'élaborer des formes d'identification à la nature allant de fondements plus sommaires, connexion matérielle et cognitive, à des sources plus profondes, connexion émotionnelle, religieuse et philosophique-spirituelle. Diverses sources littéraires ont également été employées à la construction de ce modèle typologique (Voir Figure 3, Annexe).

Il était demandé aux participants de se positionner dans chaque tableaux typologiques dans le présent ainsi que dans le passé afin d'identifier leur différents parcours de vie et de constituer un tracé au fil du temps. Il leur était également demandé de placer dans le tableau des personnes de leur entourage.

4.2 L'approche qualitative

Le terrain de recherche qualitatif a été mené par le biais d'entretiens semi-directifs afin d'aborder une grille de thèmes arbitrés antérieurement. Cette méthode a l'avantage de permettre une liberté de réponse à l'enquête tout en l'orientant vers une grille de questions communes, facilitant ensuite la comparaison des réponses obtenues et permettant à l'interlocuteur de délivrer une certaine profondeur de pensées sans trouver sa parole restreinte par une structure trop stricte (Bréchon, 2015). Cette méthode d'étude s'est imposée assez intuitivement dans le but de saisir un réel tracé des perceptions et comportements chez les interlocuteurs. À cet effet, l'enquête par entretiens est définie comme cherchant «*à repérer des logiques d'actions (motivations, stratégies, trajectoires, positionnements identitaires...) ou de représentations (systèmes de*

valeurs, d'images, de cultures...), et à les rapporter à des processus sociaux qui permettent de comprendre 'd'où parlent' les enquêtés» (Bréchon, 2015, p.31).

Ainsi, les entretiens se sont déroulés dans un premier temps sur la base de questions délimitées dans un guide d'entretien avec des thématiques importantes s'en dégageant et dans un second temps, sur la base de deux tableaux typologiques élaborés au préalable et présentés aux participants afin qu'ils s'y positionnent et y placent d'autres individus de leur connaissance. Le guide d'entretien a été pris avec souplesse, permettant à plusieurs reprises de relancer les participants sur certaines réponses émises.

4.3 Élaboration de l'échantillon et conduite des entretiens

4.3.1 L'échantillon

Afin de délimiter mon travail de recherche, j'ai axé ma question de recherche sur le mouvement Extinction Rebellion ainsi que sur les étudiants de la sphère environnementale universitaire à Lausanne. Cette démarcation a ainsi permis de délimiter un profil cible distinct, m'orientant vers des étudiants appartenant soit à la faculté de géosciences à l'Université de Lausanne, soit en sciences et ingénierie de l'environnement à l'EPFL ainsi que s'identifiant comme activistes du mouvement Extinction Rebellion.

Si le terrain de recherche de ce travail se focalise spécifiquement sur Extinction Rebellion, c'est parce ce mouvement ayant pourtant émergé assez récemment a été très proactif dans la sphère publique, de son commencement en 2018 jusqu'au début de la pandémie de Covid-19 endiguant les possibilités de regroupement dans la rue. Créé dans un contexte environnemental critique, XR a mis au devant de l'agenda militant la demande explicite aux gouvernements de reconnaître publiquement l'urgence climatique. Le mouvement est parvenu de façon inégalée à attirer l'attention des médias par sa tactique radicale de désobéissance civile afin de porter l'attention du grand public sur une gravité de la situation environnementale justifiant l'application de mesures drastiques. La volonté des militants à s'insérer et perturber la sphère publique hors du cadre légal, risquant l'arrestation et des implications judiciaires démontre une forme de désespoir dans le cadre où l'urgence en justifie les moyens. De plus, il est intéressant de se demander si l'instauration d'une culture régénératrice au sein du mouvement pourrait être une source d'espoir dans le contexte d'un engagement désespéré. Ces éléments font de XR un mouvement particulièrement intéressant à étudier notamment sur les notions d'espoir ou de désespoir dans un contexte environnemental inquiétant ainsi que l'identification à la nature des participants s'inscrivant dans un milieu qui se doit de repenser notre relation à la nature et au monde d'aujourd'hui de façon générale afin de concrétiser un avenir nouveau.

De plus, le choix d'axer ma recherche de terrain sur un public étudiant dans le domaine environnemental visait à éviter des biais qui auraient pu ralentir ma recherche tels que la rencontre de participants peu conscients de la réalité environnementale et par conséquent, ne se trouvant pas être en mesure d'identifier leur relation à la nature ou encore leur perception de l'espoir ou du désespoir dans la configuration du monde actuel. Étant moi-même étudiante à l'UNIL, le milieu universitaire s'est également imposé naturellement à la délimitation de mon terrain car il me permettait de trouver plus facilement des participants d'étude et d'instaurer immédiatement un climat de confiance d'égal à égal. L'âge n'a pas été un critère délimitant le profil cible de mes participants et il ne m'a pas été possible d'induire le genre comme

une variable en raison des difficultés éprouvées à trouver une quantité suffisante de participants lors de la constitution de mon échantillon. Il aurait cependant été intéressant de pouvoir déterminer si cette variable a ou non un impact sur les systèmes de valeurs et les positionnements des participants.

4.3.2 Le déroulement des entretiens

Les entretiens ont été menés entre le 21 mai et le 4 juillet 2021. 3 participants provenaient de la faculté des sciences et ingénierie de l'environnement (SIE), dont une participante qui avait quitté l'EPFL pour rejoindre l'EPH à Zurich à l'*Institute of Agricultural Sciences* (IAS). 3 participants étudiaient à la faculté des Géosciences et environnement à l'université de Lausanne (GSE), dont une participante qui faisait une année d'échange universitaire à Lausanne en provenance d'un Bachelor en sciences de la terre et de l'environnement à Genève (SSTE). L'échantillon comprend deux hommes et quatre femmes. La durée des entretiens se range entre 53 minutes et 1 heure 20. Tous les entretiens sauf un ont été menés en face à face sur le campus universitaire, l'exception ayant été enregistrée sur Zoom à la demande de l'interviewée.

Les entretiens ont débuté par une phrase invitant au consentement éclairé de mes participants de l'ordre de:

« L'étude restera anonyme, je changerai ton nom pour le rendu de mon travail de mémoire. Tu peux à tout moment me demander de ne pas insérer une certaine information confidentielle dans la retranscription finale de notre entretien. Es-tu d'accord que j'enregistre notre discussion et que je la retranscrive dans son intégralité? »

Il s'en est suivi de la présentation de ma recherche ainsi que d'une brève partie introductive permettant de situer mes participants. Pour ce faire, je leur demandais de me résumer leur parcours d'étude universitaire ainsi que militant. Les entretiens se sont toujours clos par la possibilité donnée aux interlocuteurs d'ajouter des éléments complémentaires à la discussion.

4.3.3 Limites et difficultés

Des difficultés conséquentes ont été rencontrées contre toute attente dans la formation de mon échantillon de terrain. En effet, il faut rappeler que mon travail de recherche a été mené durant la période pandémique de Covid-19 compliquant grandement l'approche du mouvement XR. Après plusieurs prises de contact sur les réseaux sociaux, c'est finalement par le biais du bouche à oreille que j'ai pu établir une liste d'interlocuteurs intéressés à la participation de ma recherche, une première interlocutrice jointe directement me permettant de contacter un second et ainsi de suite. Visant initialement à mener 7 entretiens, je me suis trouvée contrainte de m'arrêter à 6 participants. Malgré tout, suffisamment de données ont pu être récoltées afin d'atteindre une analyse d'étude intéressante.

La recherche de terrain aura de plus permis de tester les catégories typologiques et de mettre en lumière les éléments qui se doivent d'être reconsidérés ou améliorés. Des idées ont été proposées à la suite de la partie analyse des résultats.

4.3.4 Apports du terrain d'étude

Ce travail de terrain comprend deux objectifs avec d'un côté les résultats provenant de l'élaboration de deux hypothèses et de l'autre, des sources de réflexions complémentaires découlant d'une proposition de catégorisation des individus dans une typologie cherchant à définir leur trajectoire propre ainsi que le positionnement de leurs proches.

Cette volonté de construire une typologie de l'espoir et désespoir ainsi que des formes de connexion à la nature a fait surface suite au constat d'un certain manquement dans la littérature existante. En effet, divers auteurs se concentrent spécifiquement sur une forme spécifique de connexion à la nature ou d'espoir, mais le dialogue entre toutes ces catégories ne semble pas avoir été proposé. Pourtant, divers travaux attestent de l'étendue des émotions présentes se chevauchant chez les jeunes générations conscientes des enjeux environnementaux actuels et futurs. Ainsi, la formation de deux typologies vise à affiner une matière relativement brute afin de permettre à de nouveaux outils de réflexion de voir le jour.

De plus, mon travail comprend une partie supplémentaire axée sur la structure universitaire et questionne directement mes intervenants sur leur rapport à l'université et les éléments qu'ils aimeraient voir évoluer.

Il en ressort des résultats parfois contre-intuitifs débouchant sur de nouveaux questionnements de grande actualité.

V. RÉSULTATS ET INTERPRÉTATION

Ce chapitre comprend les résultats de mon étude de terrain ainsi que leurs interprétations. Pour cette partie, je vais suivre une approche déductive en me basant sur les hypothèses qui m'ont permis de construire mon guide d'entretien (Bréchon, 2015). Mon analyse des résultats obtenus se découpera ainsi en quatre parties avec tout d'abord la présentation du profil des enquêtés par le biais du guide d'entretien puis des typologies de travail, les réponses obtenues sur le rapport des militants à l'université ainsi qu'une proposition de réflexions universitaires, avant de terminer sur une partie analytique répondant à mes hypothèses de recherche et une restructuration de la typologie de travail.

Pour rappel, les hypothèses sont proposées comme suit:

H1. Une connexion à la nature plus profonde (émotionnelle / spirituelle) implique un plus grand engagement à la préservation de la nature

H2. Le désespoir généré par la disparition de l'espoir inactif ou rassurant est un moteur à l'engagement à la préservation de la nature

5.1 Profils des enquêtés

5.1.1 Résultats du guide d'entretien

H1 est un homme étudiant en Master en sciences et ingénierie de l'environnement (SIE) à l'EPFL à la suite d'un Bachelor dans la même faculté. Il est intéressant de constater que son militantisme a débuté à l'université en se rendant à des conférences sur l'effondrement qui aura *bouleversé* sa vision des choses, le poussant ensuite à participer à *Ende Gelände*, une action de blocage d'une mine de charbon en Allemagne et à transiter vers de nouvelles conceptions de l'espoir: «*c'est à partir de ce moment-là que tout a commencé comme on a bien décrit la typologie de l'espoir, j'ai passé à la phase 2 [désespoir apathique] et 3 [espoir radical]*» (H1). À la question: «*Quelles sont tes sources de soutiens émotionnel? Est-ce que la communauté militante en fait partie?*», H1 répond: «*Ha ouais, 100%. Je dirais même qu'il n'y en a pas beaucoup d'autres. Pour le soutien émotionnel tu peux aussi te changer les idées en faisant des courses en montagne ou des choses comme ça. Mais c'est quand même principalement parler avec les gens, on va dire*» (H1). Il constate un décalage avec les personnes non-militantes avec qui il considère avoir des discussions *inintéressantes*: «*quand on est avec d'autres groupes de potes c'est un peu toujours les mêmes choses, genre gossip, alors que tu as envie de parler de choses réelles, voilà*». H1 souligne également un décalage avec sa famille en particulier sa mère et sa soeur ainsi que d'autres membres de sa famille qui rejettent les informations risquant de les faire désespérer pour se tourner vers un cadrage plus optimiste. Il catégorise

également un autre pan de sa famille comme étant *climato-sceptique* ayant évolué d'un rejet absolu de la science climatique vers une forme de fatalisme: « *on ne peut rien y faire [...] on va tous mourir mais bon voilà, on profite au moins*» (H1). Son père est cependant conscient de la situation environnementale et est actif à son échelle, c'est à dire qu'« *il a un grand jardin en permaculture de 2 hectares, il fait beaucoup d'entraide avec les gens, enfin des choses à son échelle*» (H1). Il différencie cependant la portée de son activisme par une échelle individuelle à contrario d'une échelle communautaire: « *je dis à son échelle car c'est pas à l'échelle de 'on va aller manifester dans la rue pour toucher toute la population'. C'est à son échelle car il agit autour de lui, dans son voisinage*» (H1). Cet activisme à l'échelle individuelle n'est pas perçu comme de grande portée sur le voisinage car « *il ne va pas non plus forcément aller vers des gens qui ne sont pas dans ce milieu, tu vois*» (H1).

H2 est un homme terminant son Bachelor en sciences et ingénierie de l'environnement (SIE) à l'EPFL. Il pense continuer *par défaut* dans la même faculté pour son Master. Son parcours militant a débuté en joignant l'action de blocage *Ende Gelände* avec H1 qui était un camarade universitaire. Il a ensuite rejoint Lausanne Action Climat (LAC), la Grève du Climat et finalement, Extinction Rebellion depuis environ 1 an et demi. Son militantisme est une source importante d'espoir. Il souligne également ressentir un décalage avec les personnes non-militantes avec lesquelles il a pris des distances: «*parfois quand je passais des soirées plusieurs fois par semaines, je ne veux pas dire que ça m'ennuyais mais... parfois j'avais envie de parler d'autres sujets qui me touchent plus et que je trouve plus intéressants*» (H2). En comparaison, il exprime un partage de valeurs communes avec la communauté XR: « *oui, je pense qu'on a quand même la même vision, on en discute souvent et on est assez d'accord sur les idées. [...] le premier principe [chez XR] est [...] 'nous avons une vision commune du changement'*» (H2). Il souligne implicitement la culture régénératrice au sein du mouvement: « *il y a une valeur de non-jugement, de t'accueillir un peu comme tu es, te sentir accueilli, d'avoir des liens entre les générations, entre ceux qui ont fait les études ou pas, il y a beaucoup d'échanges super constructifs*» (H2). En plus de son groupe d'amis formé de militants XR, H2 exprime être conscient de sa chance d'être soutenu par sa famille avec laquelle il peut discuter: « *ils n'essaient pas de me faire changer d'avis mais me soutiennent dans ce que je fais et typiquement quand je reviens avec des amendes, des procédures pénales ils vont me soutenir plutôt que de me laisser tomber*» (H2). À la question des raisons le motivant à défendre la nature, il répond par deux arguments: « *Le premier, c'est que ça me paraît assez évident que si on ne fait rien, nous on va crever aussi. Du coup, je dirais presque que c'est un instinct de survie un peu égoïste qui te dit que tu vas prendre les conséquences fois mille de ce que tu fais. [...] j'ai aussi le côté emphatique qui me dit que c'est pas forcément les personnes qui polluent le plus qui vont prendre le plus cher alors j'ai un peu un sentiment d'injustice là-dessus. Et la deuxième c'est que je reconnais un droit en soi à la nature et aux animaux d'exister et qu'on ne les tue pas, qu'on ne les détruit pas*» (H2). D'après lui, une forte connexion à la nature peut être un critère déterminant, mais pas obligatoire de l'engagement militant, notamment car ça n'en n'a pas été un dans sa situation particulière. Sa passion pour les animaux est venue dès l'enfance: «*je pense que j'ai dû recevoir un livre sur les animaux quand j'étais petit*» (H2). Il explique également avoir beaucoup été faire des promenades et des weekends dehors avec sa famille car ils n'avaient pas la télévision. Aujourd'hui, il ne ressent cependant pas un besoin particulier de se rendre en nature, ça lui arrive *de temps en temps* de faire des marches ou du vélo: «*bon ce n'est pas forcément la nature car tu restes quand même sur des routes*» (H2).

F3 est une femme ayant terminé un Bachelor en sciences politiques avant de rejoindre le Master en fondements et pratiques de la durabilité à l'université de Lausanne en faculté de géosciences (GSE). Elle a commencé à militer en rejoignant le mouvement Extinction Rebellion il y a un peu plus d'une année. Elle souligne que l'un des facteurs décisifs à son adhésion au mouvement a été de connaître des personnes y militant déjà au préalable. De plus, son Master lui a permis d'aboutir à des convictions fortes, également renforcées une fois le mouvement rejoint: *«pleins de choses. Le Master qu'on étudie, qui rend compte de situations gravissimes, je regarde pas mal de documentaires, de témoignages, les livres, les films, toutes ces sources-là, un panel de sources médiatiques et humaines, en parlant avec des gens...»* (F3). Face à la situation environnementale, F3 exprime de l'incertitude et de la peur la poussant à aller de l'avant, à agir plutôt que de ne rien faire: *«pas très positive globalement. Je pense que le mur est tellement haut qu'il n'y a plus beaucoup d'espoir mais j'ai le sentiment qu'il faut agir quand même avec les moyens qu'on a et puis on verra par la suite»* (F3). Elle définit son militantisme comme une action de désespoir: *«de voir que l'avenir devient de plus en plus incertain et que ça fait peur, c'est ça qui construit notre nécessité d'agir et de faire quelque chose même si on ne sait pas si ça va marcher. Mais je dirais que ça vaut la peine d'essayer. Donc c'est un espoir dans une situation de désespoir»* (F3). Cependant, elle souligne une impression d'affaissement de l'espoir au sein d'XR: *«au début du mouvement, je dirais qu'il y avait quand même beaucoup d'espoir et au fur et à mesure de la trajectoire du mouvement, je perçois cette diminution par rapport aux réactions qu'il y a eu de différents événements, l'initiative des multinationales responsables qui a échoué, pleins de choses qui ont échoué, je dirais que l'espoir s'amenuise et justement ça encourage à aller plus loin en fait je trouve»* (F3). En ce qui concerne son soutien émotionnel, elle cite sa soeur, quelques amis vraiment très proches et ses parents. Elle place certains de ses amis dans une forme de déni parce qu'ils espèrent simplement que les choses *finiront par s'arranger* tandis que certains demeurent dans un fatalisme justifiant l'inaction *de toute manière on est foutu*. D'autres sont du même avis qu'elle. Elle souligne également l'idée de *disponibilité biographique*, une notion sur laquelle elle travaille dans sa propre recherche de mémoire, mettant en exergue le temps disponible dans sa vie de tous les jours qui est spécifique à chacun. Concernant ses perspectives futures, F3 voudrait mener un projet *qui aura de l'impact* lui permettant de percevoir son réel aboutissement, peu importe le domaine dans lequel elle travaille.

F4 est une femme terminant son Bachelor en sciences de la Terre et de l'environnement (SSTE) à l'université de Genève, complétant sa troisième année en Erasmus à Lausanne en GSE en raison des circonstances de la pandémie de Covid-19 qui ont rendu les échanges internationaux impossibles. Elle pense continuer sur un Master en Europe en sciences naturelles et environnementales ou ailleurs en océanographie. Sensibilisée tôt, elle situe son premier acte d'engagement à 15 ans lorsqu'elle prend la décision de devenir végétarienne suite à la réception d'un flyer distribué lors d'une manifestation végane organisée à Genève. Il y a 3 ans, elle devient bénévole dans une ONG pour les tortues marines et il y a 1 an dans le WWF jeunes ainsi que dans Extinction Rebellion. Actuellement, elle aide également une autre ONG, la Swiss Cetacean Society. De manière générale, elle veille à faire des efforts importants pour que sa vie soit en accord avec ses idéaux: récupération de nourriture et d'habits, produits cosmétiques naturels et artisanaux, alimentation principalement végétale, elle n'a pas pris l'avion depuis 2 ans et va voir sa famille grecque en bateau. Sa

sensibilisation remonte à l'enfance. Elle raconte avoir beaucoup entendu parlé du réchauffement climatique à l'école, bien qu'elle souligne que cela ait été présenté à l'époque comme un fait, sans profondes implications dans le cursus scolaire. Elle fait notamment référence à certains professeurs plus engagés que d'autres dont un professeur de citoyenneté et un de géographie qui faisaient passer des documentaires en classe. F4 fait souvent référence à la souffrance des autres et à une empathie, un amour qu'elle ressent pour autrui: *«Il y a un temps j'étais angoissée et il y a beaucoup de gens qui sont angoissés. Il y a une part de moi qui a peur et d'un côté... j'ai peur aussi pour l'humain parce que j'aime l'humain et je trouve qu'il mérite pas forcément, contrairement à certaine personne, qu'il meurt»* (F4). Actuellement, elle ne se considère plus comme angoissée car elle applique une forme d'espoir *spirituel* en travaillant sur elle et en se connectant aux autres et à la nature. Elle parle notamment de méditation en forêt. Elle garde cependant un sentiment de peur par rapport au futur: *«j'ai juste cette appréhension par rapport à si je fais un enfant ou pas. L'angoisse de si je fais un enfant et que je leur offre le monde de demain...»* (F4) et elle fait directement référence à une *très forte* éco-anxiété, qu'elle ressent par période, notamment lorsqu'elle est confrontée durant les cours à des informations accablantes et difficiles moralement qui créent *une angoisse permanente*: *«toute la journée on parlait de changements climatiques, on parlait d'effondrement et en fait j'étais déprimée à la fin de la journée quoi [...] combien de fois j'ai eu la nausée en cours, j'avais envie de vomir par tout ce qu'on nous disait!»* (F4). Dans une période académique où elle rend plus de travaux qu'elle n'a de cours, F4 se dit alors moins éco-anxieuse tout en soulignant que ses angoisses peuvent revenir et que sa conscience de la réalité environnementale ne s'affaiblit pas: *«c'est pas parce que par exemple là je ne suis pas éco-anxieuse que je ne crois pas que c'est la merde totale, c'est jusque je suis moins angoissée»* (F4).

Elle ressent un décalage important par rapport à sa soeur qui s'affiche scandalisée lorsque F4 lui expose les enjeux de la mode rapide mais continue de commander sur Zalando quelque temps après. Elle attribue sa connexion à elle-même et à la nature à l'apprentissage de sa mère qui n'a cependant pas la même vision de vie qu'elle: *«Elle croit par exemple que si elle a travaillé toute sa vie, elle mérite d'avoir un mode de vie luxueux, malgré ce qui nous attend demain parce qu'elle dit que c'est sa croyance [...] elle adore comment fonctionne la société»* (F4). Elle attribue cet entêtement à son caractère d'esprit ainsi que son âge avancé: *«C'est une autre génération de personnes qui ont été militants à notre âge mais différemment...»* (F4). Elle pense cependant que cela peut être généralisable à l'humain et non pas uniquement à sa mère: *«L'être humain a aussi un côté très têtu où plus il avance, plus il construit sa vie, moins il est capable de se remettre en question et je détesterais être comme ça»* (F4). Son père est totalement différent, n'étant pas connecté spirituellement à la nature, il a développé suite à leur divorce *«une connexion à la nature hyper forte»* (F4). Ce décalage est également présent avec ses amis proches ne comprenant pas sa perspective: *«je ne vois pas comment tu peux te sentir mal par rapport à la nature»* (F4). Ces mêmes amis qui *continuent de manger MacDo, de prendre l'avion* ou de vouloir des enfants *par intérêt personnel*. Elle pense cependant que le problème se situe plus dans le système que dans les choix personnels des individus: *«Depuis tout petits, on nous montre ces jouets en plastique, on nous montre tout sous le nez, toutes les pubs, tellement de choix dans les supermarchés, forcément on nous a appris que c'était comme ça, qu'on avait le choix»* (F4). Tandis que les gens qu'elle a rencontré à XR lui permettent d'être authentique: *«je n'ai plus aucun filtre. Je sais qu'ils vont me comprendre et c'est bon, je me sens parfaitement bien vis-à-vis de ça»* (F4).

F5 a complété un Bachelor en sciences et ingénierie de l'environnement (SIE) à l'EPFL. Elle poursuit actuellement un Master à l'EPFZ, l'école polytechnique fédérale de Zurich en sciences des plantes en agriculture. Le Master de SIE ne l'intéressait pas et elle considère l'agriculture comme un sujet important: *«Pour survivre il faut manger quoi donc je me suis dit 'retour aux basiques de la vie humaine' et si on arrive à faire ça bien, ça serait cool»* (F5). Elle vise cependant de mettre en pause ses études le semestre suivant pour se consacrer plus à la Rebellion avant de rejoindre éventuellement une autre filière d'étude à l'EPFZ axé sur la politique environnementale. Elle n'est cependant pas certaine de retourner étudier après son congé académique. Cela dépendra des succès du mouvement et de la nécessité d'avoir des militants sur le terrain. Son parcours militant a débuté avec sa participation à la Grève du climat en 2018-2019 puis à la grève féministe. Elle a rejoint Extinction Rebellion depuis une année. Elle confie ne s'être jamais identifiée comme une militante avant de rejoindre la Rebellion: *«j'ai rien à voir, j'ai pas une dégain de militante»* (F5). Face à la situation environnementale, elle évoque beaucoup de désespoir et de la colère: *«très démunie, très... enfin ça dépend des jours mais hyper méga déprimée, heu... en colère des fois»* (F5). Elle souligne que la confrontation quotidienne aux informations extrêmement déprimantes l'affecte moralement. Se trouver entourée de gens la comprenant issus du milieu militant est important pour maintenir son sentiment d'espoir: *« Quand je vois des gens qui sont un peu sur la même longueur d'onde ou qui ont des... enfin c'est plus le fait de me sentir moins seule qui me fait du bien, ça me fait du bien psychologiquement et émotionnellement [...] je pense que ça me fait du bien au niveau de l'espoir en me disant que je ne suis pas toute seule»* (F5). Sa motivation à rejoindre le militantisme et notamment la Grève du climat provenait initialement d'un motif social: *« tout le monde y va, donc tu y vas»* (F5), notamment le fait de connaître le participant H2, qui était un camarade de cours, la motivant par l'idée que l'engagement militant peut induire un changement: *« on peut agir et on peut encore sauver des choses»* (F5, en citant ce que H2 lui avait dit). Elle constate cependant un affaiblissement de son espoir dans le milieu même du militantisme: *« En 2019 si je voyais des milliers de personnes dans la rue pour la grève du climat, je me disais 'ha trop cool, ça me donne de l'espoir' mais maintenant si je regarde ces événements du passé, je ne me dis plus que ça va tout changer»* (F5). Elle fait aussi référence à la culture régénératrice à XR et du cercle de l'espoir avant une action, permettant à tous de confier ce qui leur donne de l'espoir et de partager également des émotions difficiles.

F6 est en dernière année de Bachelor en géosciences, orientation sciences humaines et sociales. Ses débouchés futures sont encore incertaines notamment car les métiers en lien avec l'orientation qu'elle a choisi sont encore en cours de développement. Elle s'est inscrite au Master en fondements et pratique de la durabilité mais n'est pas encore certaine de continuer ses études. Le choix de ses études s'est fait dans un sentiment de nécessité: *« je pense que s'il n'y avait pas cette urgence climatique et environnementale, je n'aurais pas fait géosciences»* (F6). Son parcours militant est assez récent. Elle s'est rendue à l'entrevue par Zoom de la *Scientist Rebellion* à la suite d'une vidéo de présentation passée lors d'un cours. Elle avait alors l'objectif de devenir plus active dans Extinction Rebellion à la fin de ses examens. Ne se sentant pas à sa place dans ce groupe, elle a alors rejoint la *Student Rebellion*. La communauté militante lui permet de se sentir moins seule: *« pendant longtemps c'était un peu un combat solitaire»* (F6) notamment car elle ressent un décalage par rapport à son entourage et notamment sa famille qu'elle ne considère pas faire l'effort de comprendre les motivations derrière son militantisme, raison pour laquelle elle ne les a pas mis au courant de

son engagement au sein de XR. Elle explique cependant une évolution chez ses parents qui ne peuvent plus aujourd'hui nier la réalité environnementale en bloc: *«mon père vient du Nord de la France. Ils n'ont pas l'habitude de voir des canicules. Et là, ça fait plusieurs années, il se dit qu'il fait beaucoup trop chaud et que c'est pas normal. Je pense qu'il y a quand même... ils savent un peu»* (F6). Elle n'était initialement pas convaincue de l'efficacité de la stratégie de XR, dépeinte en autres de manière peu flatteuse par les médias: *«celui qui roule tous les jours avec la voiture, sans stigmatiser la voiture, le fait qu'on bloque une route... cette personne qui ne veut pas abandonner la voiture, ça ne va pas lui donner envie de le faire, le fait qu'il ait vu disons une majorité de jeunes couchés avec des pancartes»*. Des actions qu'elle a finalement jugées comme nécessaires car permettant une visibilité à une part de la population démunie: *«ils font ça aussi parce que... qu'est-ce qu'on veut qu'ils fassent d'autre? C'est pas des gens qui ont le pouvoir décisionnel, c'est une tranche de la population qui n'a pas beaucoup de pouvoir d'achat par exemple, et du coup en soit les actions tout ce qu'ils peuvent faire c'est essayer d'être présents, bruyants et voilà»* (F6). Face à la situation environnementale, elle oscille entre l'anxiété et des pics d'espoir: *« un peu... heu... anxieuse. Parce que j'arrive pas à voir le bout en fait. [...] un mélange entre les jours normaux où je me dis 'voilà quoi' et des fois des petits pics d'espoir quand je rencontre des gens et qu'ils ou elles sont un peu conscients et que quelque chose se fait...»* (F6). Les moments d'espoir pour F6 sont définis par la rencontre de personnes actives au changement ou par le fait d'agir soi-même à la réalisation du changement: *«tu vois les jours d'espoir sont assez disparates et rares... mais c'est quand je rencontre des gens et que je fais des choses qui sont utiles ou qui pourraient faire la différence...»*. Elle ressent de l'espoir également dans des situations où elle constate des signes de changement dans la rue: *«voir quelqu'un qui a un pins sur son sac, XR, grève du climat... et même sans connaître la personne, j'ai l'impression de savoir beaucoup sur elle parce que ça montre sa vision du monde, ses revendications et de me dire 'ha ok, il y a des gens qui sont là et motivés', des fois ça me booste un petit peu ou de voir des autocollants collés n'importe où, je me dis qu'il y a quand même une conscience qui se construit, ça, ça fait plaisir»* (F6). Elle distingue les moments où elle pense activement à la situation environnementale, ce qui la désespère des moments où cette conscience reste présente mais en retrait. Confrontée aux informations environnementales accablantes, elle bascule dans la réflexion active et cela la pèse moralement: *«il suffit que je sois en cours et qu'il y ait une vidéo, une conférence et je suis vraiment mal»* (F6). Elle remarque un décalage entre les mouvements qui se créent à l'université et le monde extérieur: *«ne serait-ce que dans l'uni ou dans les mouvements sociaux, il y a beaucoup de choses qui se font mais dès qu'on sort un peu je vois qu'il y a une mentalité, une vision très différente et complètement séparée et... ouais ça me rend un peu triste»* (F6).

5.1.2 Résultats des typologies

5.1.2.1 Typologie des connexions à la nature

H1 considère qu'il est important d'acquérir une certaine connaissance scientifique de son environnement afin de moins l'impacter: *« Si tu comprends le cycle de vie d'une abeille, le cycle de vie d'un arbre, enfin juste comprendre qu'est-ce qui fait quoi, le champignon qui pousse à un certain moment de l'année, t'amène à percevoir plus les interactions avec ces autres êtres vivants et du coup comment l'écosystème agit et tu peux donc impacter cet écosystème le moins possible »* (H1). Ces éléments pourraient être compris dans le cadre

d'une connexion de type cognitive avec un intérêt marqué pour la compréhension du fonctionnement de la nature mais également dans une connexion philosophique/spirituelle avec une réflexion sur les valeurs et ambitions incorporées au sein de la société: « *Ma connexion à la nature... je pense que ça rejoint un domaine qui est de l'ordre de la conscientisation des autres êtres vivants, de ne pas mettre l'être humain au centre, enfin ce que je crois pertinemment c'est qu'on est une espèce parmi d'autre et on ne devrait pas imposer comme ça nos règles sur le monde. Ce qu'on est en train de faire et on a fait pendant des décennies et des centaines d'années d'ailleurs, c'est à dire imposer, conquérir des territoires, casser, brûler, transformer des territoires à l'image de l'humanité. Je trouve ça terrible* » (H1). La valeur qu'H1 consacre à la nature le pousse à remettre en question la place de l'humain et sa légitimité à détruire ce qui l'entoure. Il souligne cependant qu'il ne se sent pas entièrement comme faisant partie de cette catégorie [philosophique/spirituelle] qu'il considère trop prétentieuse : « *tu ne peux jamais décider pour d'autres êtres vivants que tu es en parfaite harmonie avec elles et eux* », « *je ne me sens pas en unité avec la nature, mais un peu* » (H1). De plus, bien que ne se plaçant pas spontanément dans cette catégorie, H1 se dit en accord avec la connexion émotionnelle dans le sens « *qu'il faut avoir de la compassion pour les autres êtres vivants* » (H1).

H2 se positionne actuellement dans une connexion cognitive et *un peu* philosophique par le fait qu'il est très intéressé à comprendre les phénomènes naturels dans un premier temps et reconnaît une valeur intrinsèque à la nature, dans un second temps, tout en soulignant ne pas se sentir *en unité* avec la nature ou s'identifier avec l'idée d'une *reconnexion avec soi-même*: « *Même si en soit il n'y avait pas de réchauffement climatique, la perte de la biodiversité, même si c'était quelque chose qui ne nous affectait pas pour notre nourriture, c'est en soi déjà pas acceptable* » (H2). Il se démarque de la vision matérielle de la nature apportant un bénéfice spécifique à l'humain: « *elle [la nature] était là bien avant nous et d'où nous on arrive et on détruit tout? [...] C'est plus des gens qui avaient une plus grande sensibilité à ce sujet qui m'ont ouvert les yeux là-dessus* » (H2). Cette valorisation d'une valeur intrinsèque à la nature était présente avant son parcours militant mais a été intensifiée depuis. Il exprime un peu de retenue quant à la catégorisation d'une connexion émotionnelle: « *je n'ai pas forcément l'impression de ressentir... enfin oui je ressens un peu une affinité émotionnelle mais [...] c'est pas au point d'avoir un sentiment de bien-être [...] enfin, je peux avoir un sentiment de bien-être mais comme on l'a dit avant, ce n'est pas forcément un besoin* » (H2). Il explique son point de vue par l'idée que face à la destruction de la nature, il ressent une inquiétude plutôt pour l'impact par chaîne que cela aura sur l'environnement naturel plutôt que sur le bien-être humain et sa connexion émotionnelle à la nature. Dans le passé, il explique être passé par une période de connexion matérielle de laquelle il est sorti en même temps qu'il a réalisé la complexité et la gravité de la situation environnementale: « *Une fois que tu prends connaissance des problèmes, que tu te prends une claque, que tu fais un peu une dépression, que tu commences à avoir peur... dans ce cas-là c'est parce que je faisais beaucoup plus des connexions matérielles en me disant qu'on allait avoir tel problème et tel problème etc. C'est un peu une vision anthropocentrique quoi* » (H2). Aujourd'hui, il utilise encore cette connexion matérielle comme source d'argumentation face à des personnes non-conscientisées: « *c'est ça qui fait réagir le plus les gens, malheureusement j'ai envie de dire* » (H2). H2 n'est pas certain de pouvoir affirmer être entièrement sorti de ce type de connexion, il indique cependant que ce n'est plus ce qui le motive le plus à agir.

F3 exprime ressentir une attache émotionnelle envers la nature où elle se sent bien quand elle s'y rend, ce qui provoque chez elle une certaine sensibilité face à la constatation de son exploitation: *«quand je vois la déforestation, même si c'est à l'autre bout du monde, ça me fait quand même mal. Je ne vais pas tomber par terre mais j'ai quand même un sentiment d'injustice et de frustration vis-à-vis de ça»* (F3). Elle situe sa sensibilité dès très jeune et tout d'abord envers les animaux notamment en lien avec une sortie marquante au cinéma avec ses parents pour Noël: *« Je me souviens, j'avais vu une film au cinéma qui s'appelait Océan et c'était sur l'exploitation des milieux marins. J'étais assez petite et ça m'avais marqué, je me souviens que j'avais pleuré»* (F3). Cette sensibilité s'est élargie par la suite: *«je me sens plus ou moins proche d'une certaine forme de nature»* (F3). Petite, elle passait également pas mal de temps en nature avec sa famille: *« On a un chalet dans la famille donc tous les étés on les passait en montagne [...] je pense qu'il y a une partie de ça qui m'a permis de considérer la nature comme quelque chose de... précieux je ne sais pas mais en tout cas comme quelque chose d'important à conserver»* (F3). Aujourd'hui, F3 ne se rend pas fréquemment en nature à part pour des tours à vélo et les promenades d'été. Elle ne pense pas ressentir une connexion profonde de l'ordre spirituelle à la nature, cependant elle répond avoir une conscience de l'interdépendance de toute chose au bon fonctionnement de l'ordre naturel: *« je pense que j'ai compris tous les maillons de la chaîne qu'il y avait, de la nature partant de la simple plante à nous... [...] nous êtres humains, on a un écosystème qui est relié par tous les sens à la nature. On mange des choses qui viennent de la nature, on respire l'oxygène naturel, on est relié tout le temps [...] On va sentir en forêt des odeurs de pins, ça sent trop bon. Et toutes ces odeurs-là, ça fait partie du lien qu'on construit avec la nature»* (F3). Cette volonté de compréhension des mécanismes naturels peut être appréhendée comme une forme de connexion cognitive qui est reliée à son militantisme: *«j'aime bien comprendre [les phénomènes de la nature] pour asseoir mon engagement»* (F3). F3 accorde également une valeur intrinsèque à la nature tout en se distançant de cette catégorisation: *« pour être honnête, je ne me sens pas non plus... enfin je ne fais pas des câlins aux arbres toutes les semaines»* (F3). Par sa reconnaissance de la dépendance de l'humain à la matière pour sa survie, elle se place également dans la connexion matérielle: *« au niveau alimentaire, ressources vitales on est de toute façon dans cette catégorie»* (F3).

F4 met en avant son identification spirituelle à la nature. Elle fait souvent référence à la *spiritualité* avec une connexion à elle-même, aux autres et à la nature: *« Je dirais que c'est un travail qui se fait d'abord sur soi... d'abord se connecter à soi [...] pour ensuite être reconnectée aux autres choses autour de moi [...] Ça peut être tout et n'importe quoi. Ça peut être les gens, ça peut être un arbre, ça peut être quelque chose d'invisible»* (F4). Lorsqu'elle a besoin de se recentrer, elle va se balader ou médite en nature. Durant ses vacances, elle est tout le temps dehors et sinon, elle se rend quotidiennement en nature, c'est un *minimum*. Cette connexion spirituelle à la nature est selon elle partagée par de plus en plus de gens. Elle a longtemps et souvent ressenti un décalage par rapport aux autres dans sa connexion forte à la nature: *«c'est pas juste des bobo-écologues qui se connectent à la nature. On fait partie de la nature... parfois on se moque de moi et parfois j'ai envie de leur dire 'on est né dans la nature!'»* (F4). Elle remarque cependant une différence aujourd'hui avec une possibilité d'en parler plus ouvertement autour d'elle: *« j'ai l'impression de voir dans mon entourage des gens qui s'ouvrent de plus en plus aux choses qui se remettent de plus en plus en question, qui se connectent de plus en plus à la nature et je le sens, je le vois, j'y crois en fait et ça me donne*

encore plus envie d'y croire» (F4). F4 se perçoit également comme ayant longtemps appartenu à la catégorisation de la connexion émotionnelle par le biais d'une forte sensibilité durant l'enfance. Cette identification à la connexion émotionnelle est encore d'actualité: *«je me sens super bien dans la nature»* (F4). Elle se positionne également dans une connexion cognitive en faisant référence entre autres à un vif intérêt d'aller regarder les marmottes. C'est cet intérêt qui a motivé son choix de filière d'étude et lui a permis de comprendre où il est nécessaire d'agir pour implémenter un changement: *«comprendre comment fonctionne le système terre pour pouvoir être une actrice du changement»* (F4). Actuellement, elle s'identifie autant dans une connexion spirituelle qu'émotionnelle ou cognitive, l'identification spirituelle à la nature apparaissant plus tard dans sa vie. Elle dit également utiliser la connexion matérielle comme force discursive dans son argumentation avec des personnes non-sensibilisées à l'environnement: *«parce que si tu présentes un argument philosophique ou spirituel aux gens, ils vont se foutre de ta gueule alors que la plupart des gens sont dans le matérialisme...»* (F4).

F5 souligne l'importance de se rendre en nature dans sa vie: *«ce besoin pour ma santé mentale d'être en contact... enfin de voir la nature. Je déteste la ville... ouais pour moi plus c'est nature, mieux c'est»* (F5). Elle se balade notamment au moins une heure par jour en nature et passe ses vacances à faire du ski, de la grimpe et de la randonnée. Ses parents l'amenaient beaucoup faire des activités en plein air durant l'enfance: *«on allait aux champignons, on allait se promener, on allait skier, on allait faire de l'escalade ou faire du vélo»* (F5). Elle souligne cependant que ces activités n'étaient pas le résultat d'un besoin motivé par une connexion profonde à la nature: *«les activités familiales c'était plutôt en nature mais c'était plus lié au sport. C'était plus le sport le prétexte et non pas 'on va voir la forêt'»* (F5). Elle souligne ainsi que ce contact à la nature très jeune est un facteur de son engagement. Elle place ainsi sa famille et ses parents dans la catégorie de connexion matérielle à la nature: *«un exemple c'était que les animaux étaient là pour être mangés. On a jamais eu d'animaux de compagnie et on se moquait d'avoir trop d'émotions face aux animaux de compagnie ou envers la nature... enfin je pense que c'est très occidental et un peu scientifique ce truc de se moquer des émotions»* (F5). F5 fait référence à une connexion inhérente à l'humain envers la nature: *«j'ai l'impression que les humains ont besoin d'une connexion à la nature. Je n'arriverais pas à m'imaginer quelqu'un qui me dise 'non moi la nature j'en ai rien à foutre, vivre entre des bâtiments en béton ça me va totalement, je suis sain d'esprit, je me sens bien dans mon corps'»* (F5). Elle souligne cependant ressentir une *auto-censure* par rapport à sa connexion spirituelle et émotionnelle à la nature en lien à ses parents ou à ses études: *«le côté spirituel, je pense que je l'ai en moi mais il y a été complètement auto-censuré et du coup si on allait faire du vélo en forêt, ce n'était pas conscientisé. Mais maintenant ça l'est», «si t'as un discours scientifique et qu'en plus tu amènes des émotions, j'ai l'impression que tu peux te faire décrédibiliser»* (F5). L'université lui a notamment permis de comprendre l'impact de l'activité humaine sur la nature alors qu'elle exprime avoir longtemps perçu la nature de façon *naïve*. Bien qu'ayant toujours ressenti un besoin d'être en nature, c'est par le biais d'une compréhension scientifique du fonctionnement de l'environnement naturel, d'une identification cognitive à la nature, que sa perception a évolué: *«comprendre les flux d'énergie, de nutriments, d'éléments», «je n'avais pas une conscience de ce que c'est une forêt, en plus une forêt en mode environnement. Je n'avais pas une compréhension des processus, le concept du sol, j'en avais aucune idée»* (F5). Elle utilise également cette compréhension des phénomènes naturels afin de communiquer son émerveillement aux autres et d'espérer les impliquer également dans une volonté de préservation de la

nature. Ainsi, F5 se positionne dans la catégorie de connexion cognitive et émotionnelle à la nature, cherchant à dé-censurer sa connexion spirituelle en plus. Elle pense notamment que l'aspect émotionnel est très important à la mobilisation des individus: *«je pense qu'il y a des gens qui s'en foutent que ce soit rationnel ou non, c'est les émotions qui les poussent à l'action. Donc je pense qu'il ne faut pas hésiter de toucher les émotions»* (F5). Elle a notamment conscience que la vérité scientifique n'est pas une réponse à tout. Provenant du milieu scientifique, elle ne se sent cependant pas légitime d'utiliser les émotions dans son argumentaire. Elle confie également utiliser la connexion matérielle dans certaines discussions.

F6 a grandi en ville, loin de la nature: *«je suis un peu une fille de la ville. J'ai toujours vécu en ville, [...] j'avais l'habitude que la pelouse soit tondue [...] enfin avec mes parents c'était vraiment pas le type de vacances randonnées ou camping, maintenant je serais un peu plus chaude à essayer mais c'est vrai que je n'ai pas l'équipement ou je ne saurais pas trop comment m'y prendre. Mais étant petite, ma connexion à la nature s'arrêtait vraiment au parc de jeux dans lequel on m'emmenait les weekends»* (F6). Au-delà des sorties de famille, elle exprime n'avoir pas eu l'opportunité de se rendre en nature notamment car elle devait s'occuper de sa petite soeur à la maison. F6 souligne cependant que ses parents n'ont pas forcément choisi de ne pas l'introduire à la nature. Ils ne l'ont eux-mêmes pas connu et n'avaient ainsi ni l'envie, ni les moyens, ni les connaissances de se rendre en nature. Elle raconte essayer de sortir un peu au moins tous les jours en faisant notamment certains détours le long du lac ou à travers les vignes pour aller au supermarché. Cette envie grandissante de se rendre en nature, elle l'explique par *«l'envie d'être plus proche du monde vivant extérieur»* (F6) et une fascination qui a toujours été présente pour les animaux. Elle raconte avoir notamment énormément regardé de documentaires animaliers étant petite, créant une grande sensibilité envers la souffrance que peuvent ressentir les animaux. F6 souligne que ses cours ont pu avoir un impact sur son envie de se rendre en nature non seulement par le biais de nouvelles connaissances acquises sur les éléments naturels mais aussi par la rencontre de camarades de classe lui proposant des activités comme un weekend au chalet et une balade pour aller voir un glacier par exemple. Des individus ayant déjà les connaissances et le matériel pour se rendre en nature, lui donnant confiance de se joindre à eux. Elle se positionne dans une connexion émotionnelle débutant tout d'abord avec une sensibilité envers les animaux puis s'étendant plus tard à la nature. Elle parle notamment de sa difficulté à comprendre ceux qui n'expriment aucune affinité avec la nature: *«en tant qu'espèce humaine, nous sommes des animaux, ça devrait être tout à fait normal de vivre avec et dans la nature [...] je me dis que ça devrait être notre milieu d'habitat en fait»* (F6). F6 pourrait également être considérée comme étant cognitivement affiliée à la nature lorsqu'elle fait référence à une curiosité générale: *«le fait de voir les oiseaux ou par exemple si je vois un renard je suis dingue!»* (F6). Elle souligne qu'un rapprochement de la nature est bénéfique autant sur le plan du bien-être individuel qu'à la préservation de la nature: *«parce que je pense que si on était plus proche de la nature, on ferait plus attention à ce qu'on lui inflige et du coup voilà je pense que le fait d'être quelqu'un de la ville n'empêche pas le fait d'avoir un lien avec la nature...»* (F6). Cette affiliation cognitive et le fait d'avoir des connaissances environnementales est primordial selon elle: *«t'as beaucoup de gens qui prennent des décisions sans prendre en compte l'environnement parce qu'ils ne voient pas les conséquences que ça a comme c'est quelque chose de complètement détaché»* (F6). Selon F6, ces connaissances sont également centrales afin de proposer une argumentation ayant le potentiel de convaincre des personnes tierces. F6 souligne également reconnaître une

valeur intrinsèque à la nature: *«pourquoi ne pas protéger la nature parce que c'est la nature? [...] pas uniquement parce qu'elle nous fournit en matière première»* (F6).

5.1.2.2 Typologie de l'espoir et du désespoir

H1 se place immédiatement à 100% dans la catégorie d'espoir radical. Lorsqu'il lui est demandé de réfléchir à l'évolution de son parcours en ce qui concerne l'espoir, il indique s'être trouvé *un petit peu* dans la catégorie de désespoir apathique: *«C'est juste dans des situations un peu désespérées, tu te dis ça va jamais le faire, tu n'as pas d'espoir. Dans les petits moments de dépression, tu te situes un peu là-dedans, je pense. Mais ça c'est un peu tout le monde»* (H1). Il fait également référence au *désœuvrement* pouvant faire surface lorsqu'il a *«moins de contact avec les gens du milieu militant ou après des grosses actions qui ne se sont pas passées comme prévu, ou juste des moments où émotionnellement tu es un peu plus sensible »* (H1). Il considère en revanche avoir transité vers cette catégorie dans le passé, se positionnant actuellement uniquement dans l'espoir radical: *« je pense que maintenant, je réfléchis moins à ça [désespoir apathique] car je me dis qu'on perd de l'énergie à réfléchir là-dedans du coup autant faire le maximum maintenant»* (H1).

H2 se positionne immédiatement dans l'espoir actif. Il émet cependant une réserve à ce profil typologique: *«en fait je ne garde pas tout le temps un rôle actif. Je suis un peu dans... j'appellerais ça un peu le déni. Mais ce n'est pas un espoir inactif car j'ai la même vision des problèmes, je sais très bien que ça ne va pas se régler tout seul, mais j'en arrive quand même à... pendant quelques jours je ne fais plus rien, je retourne un peu dans le déni»* (H2). Dans l'évolution de son parcours, il considère avoir été dans l'espoir rassurant avant de commencer ses études en SIE: *« je me suis inscrit à l'EPFL car j'étais assez optimiste et moi je voulais trouver des solutions et des alternatives technologiques pour protéger l'environnement [...] j'avais l'impression que j'allais pouvoir inventer un nouveau truc qui allait sauver la planète. Si je caricature un peu. Une nouvelle énergie, ...»* (H2). De plus, il considère avoir toujours été dans l'espoir actif par le biais d'un engagement constant pour les sujets lui tenant à coeur: *« je dirais que sans trop avoir conscience qu'il y avait des problèmes, avoir une perte d'espoir, avoir conscience de la réalité environnementale, j'ai l'impression que c'est naturel de s'engager pour des trucs qui me paraissent justes ou qui sont importants»* (H2). Il n'avait alors pas une vision clairement définie de l'avenir tout en s'engageant pour certaines causes. H2 a hésité dans son positionnement entre la catégorisation de l'espoir actif ou rassurant avant sa transition vers l'espoir radical: *«plutôt rassurant je pense si je dois choisir un des deux, si je suis honnête»* (H2).

F3 se positionne dans l'espoir radical en premier lieu tout en se plaçant également dans l'espoir actif parce qu'*« il y a quand même cette envie d'amener un autre paradigme de vie dans le militantisme. Pas que de faire des actions pour dénoncer tout ce qui ne va pas mais aussi essayer de proposer une autre forme de société, peut-être pas de société tout entière mais en tout cas de paradigme de vie»* (F3). Avant son militantisme ou ses études en GSE, elle se place dans la catégorie de l'espoir inactif: *«je pensais que les gouvernements nous protégeaient, qu'en vivant en Suisse on était démocratique, en tout cas qu'ils tenaient*

les rennes» (F3). Elle ne considère cependant n'avoir jamais été dans la catégorie d'espoir rassurant car elle n'a jamais considéré que *tout allait bien s'arranger*. Elle positionne ses amis plutôt dans l'espoir inactif ainsi que dans le désespoir apathique avec une réflexion tendant vers l'idée que *«ça va être le bordel, mais on va trouver des solutions, on verra bien»* (F3).

F4 se positionne tout de suite dans la catégorie de l'espoir actif car son militantisme est avant toute chose motivé par l'espoir bien qu'elle souligne passer par des périodes dans lesquelles elle se sent *«vraiment alimentée par le désespoir et ça me pousse à l'action»* (F4). Cette distinction a un impact sur son mental: *«je le vis mieux quand je suis dans l'espoir actif. Je suis beaucoup mieux, moins émotionnelle, beaucoup moins affectée»* (F4). Il y a trois ans avant de s'engager dans le bénévolat, elle souligne une transition de l'espoir inactif vers actif: *«je croyais quand même encore au système... Je croyais quand même que le système était capable par les énergies renouvelables, etc.»* (F4). Elle explique que même si elle avait déjà fait des choix conscients tels que le végétarisme, elle ne parvenait alors pas encore à exprimer ses idéaux et ressentiments. Cette période de *construction* la plaçait alors dans l'espoir inactif. Elle place *beaucoup de gens* de son entourage dans l'espoir rassurant ou inactif dont sa mère tandis qu'elle s'identifie plus au positionnement de son père: *«Mon père il est plus dans l'espoir radical. Parfois je pense qu'il est un peu comme moi, il switch un peu entre les deux. Mais moi j'ai l'impression d'avoir plus d'espoir que lui. Lui il est plus dans le désespoir. Mais il fait des choses, c'est vraiment un militant. Mais des gens comme ma mère seraient plutôt dans l'espoir rassurant»* (F4). F4 perçoit également beaucoup de gens comme étant confrontés à l'émotion du désespoir sans pour autant les placer dans une catégorie d'apathie. C'est le cas d'un militant auquel elle fait référence: *«il y a des gens qui sont beaucoup plus pessimistes. J'ai l'impression que la plupart des gens sont pessimistes [...] très déprimés ou heu... j'ai quelqu'un qui me vient en tête, il dit toujours 'c'est pas possible'... tous les trois jours il va envoyer un article 'mais c'est pas possible, ça ça va pas! Il faudrait qu'on fasse ça...'. Donc voilà, il y a ça aussi, mais on partage la même vision»* (F4). Dans ce cas précis, cette *vision partagée* est le socle commun de leur engagement militant. Dans son propre militantisme, elle place les notions à la fois d'espoir et de désespoir tout en se différenciant de la catégorisation du désespoir apathique qui survient d'après elle lorsque l'on se laisse sombrer dans le fatalisme: *«après il y a des gens dans leur désespoir qui en viennent à être défaitistes et là tu fais plus rien en fait»* (F4). Face aux personnes se trouvant dans le désespoir apathique, elle exprime ressentir beaucoup de peine.

F5 se place dans l'espoir radical en indiquant que son militantisme s'est construit principalement sur un sentiment d'absence d'espoir: *«je suis assez à suivre le fait qu'on a besoin de courage, on a besoin d'action, mais on a pas forcément besoin d'espoir»* (F5). Elle place ses parents dans la catégorie de l'espoir rassurant et son copain dans l'espoir inactif. Elle confie avoir pensé à se placer initialement également dans l'espoir actif, cependant elle considère être de moins en moins dans cette catégorie car elle ressent également de moins en moins le sentiment d'espoir quant au futur. Elle se trouvait dans l'espoir actif il y a plutôt un ou deux ans et utilise cette catégorie dans son discours face aux personnes non-conscientisées ou non-militantes en expliquant que: *«c'est vraiment compliqué de dire 'ha non, moi de toute façon je n'ai plus d'espoir', tu ne vas jamais mobiliser avec ça»* (F5). Elle indique également être souvent passée par la catégorie de désespoir apathique et se confie sur la pesanteur que cette catégorisation implique pour elle: *«je pense que je*

suis souvent et j'ai été longtemps dans le désespoir apathique totalement [...] quand je suis dans le désespoir total, c'est pas en mode 'ha je vais profiter de ma vie et profiter un max, c'est plutôt, bon ben du coup je vais me suicider' [...] c'est plus 'bon ben de toute façon il n'y a rien à faire autant se suicider'» (F5). Elle dit être passée notamment par plusieurs épisodes dépressifs qui ont compliqué sa perception de la source de son sentiment de désespoir: «quand je suis là-dedans, c'est un peu difficile de savoir quelle est la cause de ce désespoir» (F5). Ces phases de dépression sont en partie le résultat d'une réalisation de ses privilèges par rapport au reste du monde souffrant atrocement. Elle raconte cependant se sentir mieux moralement suite à l'acceptation de l'absence d'espoir dans son militantisme, c'est moins culpabilisant. Enfant, elle se positionne dans l'espoir inactif: «je sentais qu'il y avait un truc qui jouait pas mais c'est chaud en tant qu'enfant d'être militant tu vois» (F5). Dès ses 18 ans elle se positionne dans le désespoir apathique avant de transiter vers un peu d'espoir actif au début de son engagement: «quand j'ai commencé un peu à voir des documentaires hyper optimistes qui disaient 'inquiètes, si tu fais ça, ça va aller'» (F5) avant de passer à l'espoir radical. Elle souligne qu'elle transite encore actuellement ponctuellement par la catégorie d'espoir actif lorsque son engagement comprend des pics d'espoir.

F6 se positionne initialement dans un mélange entre l'espoir actif et radical. Peu intéressée par la politique, si elle se place dans l'espoir radical, c'est parce qu'elle a conscience d'une nécessité de gueuler un petit peu et de s'investir en politique parce que: «j'estime que là ça va pas du tout et que les gens qui ont le pouvoir ne font pas ce qu'ils devraient ou alors que le pouvoir est mal placé» (F6). Ce qui distingue l'espoir radical de l'espoir actif selon elle, c'est notamment la source de son engagement: «moi je considère que je m'investis plus parce que j'estime que je n'ai pas le choix si j'ai envie d'être utile...» (F6). Elle exprime s'engager à la fois pour voir se concrétiser sa vision du futur ainsi que par conscience de la perte au sens large que cela générerait: «j'aurais l'impression de ne pas avoir fait ce qu'il fallait et il n'y a pas que moi qui vais en subir les conséquences mais aussi la nature et la biodiversité de manière générale» (F6). F6 conclut finalement se situer plus dans un espoir radical, notamment parce qu'elle considère sa vision d'un futur en harmonie avec la nature dans une société sobre et durable comme étant peu réalisable, ce qui la pousse à agir non pas parce qu'elle a confiance en l'avenir, mais parce qu'elle considère son engagement comme étant nécessaire. Avant de se situer dans l'espoir radical, elle ne s'identifie pas à une autre catégorisation. Elle raconte avoir voulu très jeune être photographe animalier pour un magazine dans le but de donner une voix à ceux qui n'en ont pas. C'est dans une compréhension de la situation environnementale qu'elle a ressenti un déclic et s'est rapidement renseignée sur les études qu'elle pouvait suivre afin d'induire un changement.

5.2 Analyse du rapport des militants à l'université

5.2.1 Réponses obtenues lors des entretiens

H1 étant étudiant à l'EPFL s'est montré très critique de cette institution qui d'après lui, ne s'engage pas concrètement à la préservation environnementale et justifie son inaction par un manque de possibilités. C'est le cas pour une partie des investissements qui sont alloués à des projets en lien avec les énergies fossiles: «arrêtez vos investissements fossiles car ils disent qu'ils ne peuvent pas agir dessus mais c'est la direction

quand même donc ils sont sensés pouvoir. Arrêtez des partenariats avec des entreprises comme Shell et tout ça...» (H1). De plus, d'après H1, cette institution reste trop ancrée dans les normes sociétales avec une compétition d'entreprise et une vision de la nature comme d'un élément accessoire aux réflexions du plan académique: « il y a des parts de nos études qui nous aident à comprendre biologiquement, physiquement, les systèmes de l'environnement et du coup c'est intéressant, mais ce n'est pas apporté de la bonne manière dans l'institution de l'EPFL qui pousse les gens à créer des start-up, à travailler dans des super entreprises, pousser à la concurrence quoi, ce n'est pas de quoi on a besoin aujourd'hui» (H1). Selon lui, les cours à l'EPFL sont très concrets et mathématiques: « à mon avis les ingénieurs devraient être beaucoup plus conscientisés par rapport à notre interaction, nos agissements sur les espaces naturels [...] il faudrait quand même qu'ils soient bien au courant des enjeux climatiques, il faudrait qu'ils aient les outils en main pour régler ces questions là» (H1). Bien qu'il souligne également être peu convaincu par les possibilités d'implémenter de réels changements structurels dans un système sociétal fondé sur le profit économique. De plus, H1 attribue à l'EPFL un manque de volonté en ce qui concerne la place attribuée au militantisme à l'université. De manière générale, H1 voudrait voir l'institution de l'EPFL s'impliquer beaucoup plus dans l'environnement, pas uniquement comme un élément d'importance secondaire. Il s'agirait de reconnaître publiquement la gravité de la crise environnementale et de révolutionner la structure des cours pour faire passer l'environnement et la volonté de diminuer l'impact de l'humain au premier plan. En ce qui concerne ses perspectives de travail, H1 est encore incertain mais il ne pense pas travailler dans le milieu de l'ingénierie: «c'est pas dit que je travaille plus tard, en tout cas dans ce milieu-là» (H1).

H2 tient un discours similaire à H1 en soulignant un manque dans la formation donnée à l'EPFL d'une réelle sensibilisation aux enjeux de l'urgence climatique ainsi que des réflexions qui y sont liées comme par exemple l'explication de pourquoi il est important d'optimiser ses choix en tant qu'ingénieur avec des solutions moins polluantes. H2 indique également une structure de cours favorisant le développement de l'activité humaine et dans un second temps, si cela est possible, d'en réduire l'impact sur l'environnement naturel et la faune de la région. En parlant de ses cours sur les aménagements hydrauliques, il raconte: « c'est toujours l'être humain [...] qui va utiliser l'eau pour lui-même et ensuite qui essaye de faire le moins de dommages collatéraux. Donc clairement ouais c'est la technologie, faciliter la vie des êtres humains en premier. Ça c'est 99% de mes cours à peu près» (H2). Il manque à la structure de cours selon lui, des bases essentielles environnementales ainsi qu'une réflexion sur les domaines dans lesquels mettre de l'énergie pour avoir un impact réel: « je trouve assez impressionnant que l'on forme des ingénieurs, des scientifiques sans vraiment les mettre à jour sur l'actualité du monde» (H2). Ce manque ne permet pas selon lui de transmettre de l'émotion aux étudiants et de les pousser à agir pour l'environnement. H2 est également très critique de la place qui est accordée au militantisme à l'EPFL qui selon lui, se doit d'endosser un rôle d'exemplarité: « c'est un peu un label d'excellence, un modèle. Si eux disent quelque chose, on va croire ce que dit l'EPFL» (H2). Dans ce cadre, il considère que l'EPFL ne fait pas assez: « j'ai presque l'impression qu'actuellement, si une branche de l'environnement fait bien son travail elle finit avec 100% d'activistes presque. Un peu dans ce sens-là. Sinon c'est qu'il y a un truc qui n'a pas trop joué» (H2). Pour sa situation professionnelle future, H2 insiste sur l'importance d'avoir un métier qu'il trouve utile : « je ne me vois même pas en tant qu'ingénieur en fait. Ou pas ingénieur comme l'EPFL l'entend. Il y a ce qu'on appelle les low-tech, des ingénieurs qui travaillent sur trouver des mécanismes ingénieux qui ne demandent pas beaucoup

d'énergie, genre typiquement le vélo... Donc je me vois typiquement faire quelque chose dans cette activité-là» (H2).

F3 indique la présence de gens de tous les milieux dans le mouvement XR avec un accent placé sur les individus en provenance des milieux environnementaux et sociaux bien que des cours se développent gentiment dans les sphères économiques par exemple: « *car au bout d'un moment tu ne peux plus le mettre de côté. Ça va venir*» (F3). Apporter un changement de paradigme dans la structure d'étude en percevant la nature non plus comme un moyen économique mais comme un équilibre limité est en tout cas un élément qu'elle considère important de mettre en place à l'université de manière générale et particulièrement dans des domaines d'étude qui ne sont pas encore suffisamment axés sur cette prise de conscience, comme dans la faculté HEC. Elle souligne également l'idée que les étudiants proviennent généralement de classes socio-économiques plus élevées. En ce qui concerne la perception de la nature au sein des cours et dans ce cas, au sein du Master en durabilité, F3 souligne une diversité des cours proposant autant une vision d'une nature externalisée qu'intériorisée, ce qui permet aux élèves de se faire leur propre avis. Elle reste cependant critique de la place accordée au militantisme à l'université: « *je ne connais pas bien les strates universitaires mais je sais que c'est assez compliqué de mettre quelque chose en place ici. Ça prend du temps et des ressources, il faut négocier*» (F3). F3 confie également vouloir voir l'université s'engager publiquement et autoriser des actions militantes d'avoir lieu sur le campus.

F4 réalise un échange universitaire à Lausanne depuis Genève. Elle peut ainsi apporter un point de vue comparatif critique tout en restant limitée dans ses réponses sur certaines questions. Elle exprime notamment percevoir une sensibilisation bien plus importante à l'université de Lausanne par rapport à celle de Genève qui invite en cours des intervenants issus de l'industrie du ciment ou du pétrole. La différence avec l'université de Lausanne est *flagrante* selon F4, avec des professeurs ouvrant une discussion sur le militantisme en cours que ce soit au sujet de la *Scientist Rebellion*, une branche du mouvement d'Extinction Rebellion, de la ZAD ou encore en transmettant des éléments de réflexions clés afin de répondre adéquatement aux climato-sceptiques. F4 critique également beaucoup la vie associative à Genève: « *le but c'était de boire des bières*» (F4). En ce qui concerne ses perspectives d'avenir, F4 est très incertaine: « *j'ai envie de vivre de militantisme, de dessin, d'art, de me lancer à fond dans la spiritualité, de conscientiser les gens par ça en fait. [...] Mais ça fait un peu peur parce que j'aimerais continuer à avoir ma place dans la société mais comment? Est-ce que je pourrais trouver quelque chose qui s'adapte à moi en fait? Parce que je n'ai pas envie de m'adapter, de bosser à 100%. Je suis prête à travailler à 50% et être pauvre je m'en fiche, j'ai envie de vivre comme je veux quoi tu vois?*» (F4).

F5 souligne également la perspective très matérielle et objectivée de la nature à l'EPFL ou l'EPFZ avec une certaine distinction dans sa nouvelle filière d'étude: « *l'agriculture c'est vraiment l'humain qui exploite la nature d'une certaine manière pour en retirer des choses, des calories, du nutriment, du bon goût ou des choses comme ça. Donc on a changé de contexte. Là, le lien entre l'homme et l'écosystème ou l'agro-écosystème ne peut pas être nié. C'est là aussi où on étudie l'impact des humains directement sur les écosystèmes*» (F5). Cependant, elle reste critique: « *en agriculture y a tous ces trucs d'OGM, vraiment on*

joue avec la nature, tu vois. Génie génétique, sélection des plantes, ouais, c'est vraiment de la manipulation» (F5). Il s'agit d'utiliser la nature et d'en retirer un maximum. Elle fait référence à quelques cours se tournant vers la compréhension des phénomènes naturels, des cours cependant minoritaires. Elle met également l'accent sur le manque d'espace accordé au militantisme à l'université. Elle souligne cependant que la pandémie de Covid-19 pourrait être une limite à cet argument. Si elle pouvait instaurer un changement dans la structure académique, F5 voudrait que l'impact émotionnel engendré par les cours sur les étudiants soit pris en considération: « *ils présentent des faits horribles et font comme si c'était un fait normal, il y a zéro émotions. Alors que c'est horrible ce qu'ils présentent et c'est pas du tout adéquat*» (F5). Elle voudrait également que soit conscientisée l'idée selon laquelle la science et la technologie ne vont pas révolutionner la crise environnementale: « *oui la science c'est bien et ça aide, mais que là on a pas besoin de plus de science, plus de technologie, mais qu'on a besoin d'un changement sociétal et psychologique dans les gens*» (F5). Cet accent placé sur la science et la technologie est à côté de la plaque, selon F5, et doit être questionné. Dans ses perspectives d'avenir, F5 voudrait se mettre au service de la Rebellion. Elle est cependant consciente qu'elle ne peut pas vivre uniquement de militantisme: « *la Rebellion n'est pas une activité qui rémunère mais qui change la société*» (F5).

F6 perçoit également l'impact émotionnel conséquent qu'ont les cours environnementaux sur elle. Elle souligne un décalage entre la dimension *évidente* qu'est la crise climatique pour les étudiants en faculté environnementale par rapport à une population extérieure potentiellement confrontée à la question uniquement par le biais d'échos médiatiques ou de conversations. Cela leur permet de considérer la problématique environnementale comme une variable en laquelle croire ou non, ce qui engendre un moins grand affect émotionnel. F6 est également assez critique de la place qui est allouée au militantisme au sein de l'université et notamment du caractère *apolitique* à l'université qui freine selon elle, certains professeurs et chercheurs dans leur propre militantisme. Ce frein institutionnel bloque également l'organisation de certaines activités sur le campus. Or, selon F6, la réalité environnementale ne devrait pas être politisée: « *je me dis que ce n'est pas une question politique justement, ça devrait concerner tout le monde!*» (F6). En ce qui concerne la place de la nature au sein des cours de sa faculté, F6 pense qu'il s'agit d'une variable fluctuant selon l'orientation d'étude choisie. Une place plus importante à la relation homme-nature est accordée dans les sciences humaines et sociales tandis que c'est moins le cas dans les sciences naturelles, ce qui fait preuve de bon sens dans certains cas: « *dans un cours d'écologie végétale où tu étudies la distribution des plantes, en même temps c'est un peu anthropocentrique de vouloir placer l'homme là-dedans*» (F6). Elle considère qu'il serait cependant bien d'introduire des cours de sensibilisation environnementale à l'ensemble de l'université, non pas dans le but de se *positionner*, mais de permettre aux étudiants qui ne viennent pas naturellement à lire les rapports du GIEC par exemple de comprendre les enjeux climatiques et à quel point cela va *affecter tout le monde*. Des cours basiques sur les matières environnementales permettraient selon elle de sensibiliser à la situation du monde et aux enjeux particuliers à la Suisse ainsi que d'engendrer potentiellement une envie de s'impliquer plus à la préservation de la nature.

5.2.2 Propositions de réflexions universitaires

La structure de l'UNIL a déjà mis sur pied certaines ressources accessibles aux étudiants telles que le centre de compétences en durabilité (CCD) qui s'est petit à petit concrétisé et travaille aujourd'hui à implémenter sur le campus universitaire certains objectifs tels que de stimuler la transmission de connaissances essentielles sur la durabilité ainsi que d'inciter une recherche interdisciplinaire dans toutes les facultés de l'université de Lausanne et de permettre un échange d'avoir lieu entre le milieu académique et externe. L'Espace Transitions offre également des permanences et s'axe entre autres sur les concepts de l'éco-anxiété, de la solastalgie et la collapsalgie. De plus, le blog participatif Imaginaires des Futurs possibles est une ressource intéressante reliant le domaine scientifique à celui de l'art. Plus largement, au niveau romand s'est également créé un réseau d'écopsychologie, une ressource qui est référée par le CCD. Ce réseau propose des ateliers et des stages du Travail qui relie afin de reconnecter l'individu à soi, aux autres et au monde naturel. Ainsi, diverses ressources sont en train de faire surface, notamment parce qu'une demande se fait grandissante de la part des étudiants et des personnes plus généralement conscientes des enjeux en lien avec la crise environnementale et climatique.

Ce que nous pouvons souligner de ce travail est qu'il semble aujourd'hui impératif de prendre en considération la complexité à laquelle les jeunes générations sont et seront de manière exponentielle exposées. Leur avis et positionnement ne reçoit pas une écoute suffisante au sein de la société et crée une structure à l'allure double, ce qui aura un jour des répercussions. La plupart des participants expriment en ce sens des difficultés à considérer leurs perspectives futures à l'intérieur de ce système et ne trouvent pas non plus leur place dans le cadre universitaire dans lequel divers éléments ne font plus sens pour les personnes sensibilisées aux enjeux environnementaux. C'est le cas des propositions de débouchées dites *traditionnelles* proposées par l'EPFL à ses ingénieurs dans des entreprises compétitives qui ont un impact considérable sur la planète et n'en sont pas le moins incommodées. Il en est de même en ce qui concerne la formation des futurs ingénieurs qui ne sont pas conscientisés ni aux enjeux environnementaux d'actualité, ni à l'impact humain que leur métier en devenir aura sur les espaces naturels. Les militantes et militants ont également souligné une problématique émergeant d'une structure universitaire se voulant apolitique et ainsi n'acceptant ni le militantisme comme une forme d'expression acceptable, ni de reconnaître publiquement la crise environnementale et climatique. Une militante partageait l'idée que ce sujet ne devrait pas être politisé mais accepté comme un fait qui concerne tous les humains tandis qu'un second enquêté soulignait le rôle d'exemplarité que pourrait endosser le milieu universitaire en se positionnant. Un rôle qui pourrait être un levier de changement important dans la sphère publique. Plusieurs participants étaient également d'avis qu'il est fondamental d'incorporer l'environnement de façon bien plus centrale dans les cours et non pas comme un sujet d'intérêt complémentaire. De plus, une souffrance psychique marquée ressort des entretiens de ce terrain d'étude ainsi qu'une difficulté éprouvée de pouvoir aborder les émotions difficiles en dehors de la communauté militante. Cela a notamment été rapporté par une militante s'imposant une auto-censure émotionnelle dans le contexte de ses études scientifiques afin d'éviter de potentielles moqueries de ses pairs. Pourtant, les émotions peuvent être un pivot de changements conséquents d'après Alice Desbiolles (2020, p.131), qui fait référence au caractère abstrait et lointain des faits scientifiques pour la majorité des individus par contraste à l'étendue que peuvent avoir les émotions: «*L'expression des émotions en science serait-elle*

l'inconnue qui manquait à l'adéquation pour provoquer un déclic environnemental dans l'opinion et rallier tous les publics [...]?».

Cette idée s'inscrit par ailleurs d'une certaine manière également dans le travail de Gardner, Thierry, Rowlandson et al. (2021) considérant un fort potentiel de réformation dans le cadre d'une institution universitaire reconnaissant explicitement son soutien à la mobilisation de ses universitaires notamment en permettant la mise en place d'une structure favorable au militantisme et s'écartant d'une neutralité scientifique absolue afin d'allouer une place à un positionnement individuel et à l'émotionnel. À ce titre, il est proposé au sein de ce travail plusieurs éléments de réflexion. Le premier point serait de reconnaître publiquement l'urgence de la crise environnementale et le devoir moral des scientifiques de transmettre leurs connaissances ainsi que d'acter une déconstruction des stigmas autour du militantisme décourageant actuellement les chercheurs qui voudraient se mobiliser et appuyer des réflexions par le biais du milieu scientifique. De plus, l'université pourrait offrir un cadre plus sécurisé aux rencontres des militants en allouant certaines facilités des campus universitaires hors des horaires d'étude, ce qui par ailleurs pourrait affermir les liens entre le milieu académique et celui des organisations et mouvements populaires. Le milieu de la recherche pourrait également servir à refléter de meilleures manières de concevoir la structure décisionnelle et faire le pont avec les groupes communautaires et organisations activistes sur le terrain, leur donnant également des clés stratégiques théoriques d'un changement durable dans le temps. Finalement, il est proposé que les directeurs des institutions de l'enseignement supérieur soient plus actifs et vocaux à propos de la volonté de s'affranchir des gouvernements, de la presse ainsi que d'organisations cherchant à dénoncer un positionnement jugé trop *politisé*. Ce travail très intéressant de Gardner, Thierry, Rowlandson et al. (2021) fait d'ailleurs référence au Centre de la Durabilité à l'UNIL comme une structure promettante afin de relier le milieu universitaire et la société civile. Il est également noté que la volonté des universités d'implémenter ces structures n'est pas certaine, surtout dans le cadre d'une *sociétisation* et *marchéisation* des institutions de l'éducation supérieure, incitant des valeurs plus néolibérales (Gardner, Thierry, Rowlandson et al., 2021). Face à cela, les universitaires ont également un rôle à jouer afin de pressurer leur cadre institutionnel vers des voies de changement.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'université est un milieu socialisateur qui offre un cadre idéal à la créativité des étudiants et à l'expression de leurs avis politiques (Pickard, 2022). C'est un espace qui pourrait permettre aux étudiants touchés par la dégradation de l'environnement et de sensibiliser leurs pairs à cette problématique, et de construire une communauté nouvelle sur le campus, leur permettant de donner du sens à leur parcours universitaire en tant qu'acteurs de changement. Cela leur permettrait de renouer avec l'émotion de l'espoir dans un contexte supplémentaire que le milieu militant seul.

5.3 Analyse des résultats

5.3.1 Mise en commun des résultats de la recherche

De cette recherche de terrain, qu'il s'agisse des résultats provenant du guide d'entretien ou des deux typologies, nous pouvons faire un point sur l'émergence d'éléments communs.

Le milieu universitaire comme levier mobilisateur

Plusieurs militants ont souligné avoir rejoint XR ou leur première action par l'incitation de leur pairs ou encore suite à la présentation du mouvement par un professeur. H2 se rendant à *Ende Gelände* suite à la proposition de H1 de s'y rendre, F3 explique avoir trouvé plus facile de rejoindre le mouvement XR parce qu'elle avait des connaissances y étant déjà impliquées et F5 fait référence à un motif social l'incitant à rejoindre la Grève du climat: « *tout le monde y va, donc tu y vas*» (F5). De plus, F6 exprime avoir rejoint un Zoom café à la suite d'une présentation en classe de la *Scientist Rebellion*. Ces éléments attestent ainsi du pouvoir socialisateur qu'a l'université ainsi que de l'espace d'expression d'idéaux et de valeurs que ce milieu offre (Pickard, 2022).

Décalage avec les personnes non-sensibilisées ou non-militantes

En effet, tous les enquêtés expriment ressentir un décalage important avec leur entourage, qu'il s'agisse d'amis proches, de la famille ou de personnes extérieures qui n'ont pas été sensibilisés aux enjeux environnementaux. Une discordance pouvant être comprise comme faisant partie intégrante de la solastalgie décrite par Desbiolles (2020), comme d'un écart entre les personnes qui *habitent* le monde, et les autres qui *l'occupent*. Ce sentiment de décalage souligne le rôle d'autant plus conséquent que peut jouer XR en permettant aux militants de se joindre à une communauté d'individus engagés pour les mêmes raisons et donc partageant certaines mêmes croyances. Une communauté qui rend accessible la communication d'émotions difficiles rendues taboues dans une société à la poursuite de l'optimisme et rejetant les oiseaux de *mauvaise augure* (Head, 2016).

Sentiment de nécessité clé à l'engagement militant

Tous les enquêtés ont exprimé leur engagement comme résultant d'une forme de sentiment d'urgence. Certains ont souligné se sentir démunis dans leurs possibilités d'action autres qu'un militantisme *bruyant* cherchant l'attention d'un public apathique: « *de voir que l'avenir devient de plus en plus incertain et que ça fait peur, c'est ça qui construit notre nécessité d'agir*» (F3), « *ils font ça aussi parce que... qu'est-ce qu'on veut qu'ils fassent d'autre?*» (F6). Un sentiment qui a par ailleurs également conduit la participante F6 à choisir cette filière d'étude, « *je pense que s'il n'y avait pas cette urgence climatique et environnementale, je n'aurais pas fait géosciences*» (F6). Ce sentiment ressort très fortement dans la typologie de l'espoir et du désespoir à travers l'identification de tous les enquêtés dans la catégorie de l'espoir radical, relevant l'émotion très présente du désespoir comme source à l'activisme.

Enchevêtrement de sentiments

Les entretiens ont pu révéler une étendue d'émotions présentes chez les militants, se mélangeant les sentiments de colère, frustration, peur, désespoir, espoir et culpabilité. Nous pourrions considérer ces émotions comme se rangeant dans deux groupements distincts. Le premier comprenant la peur, le désespoir et l'espoir et le second la colère, la frustration et la culpabilité. En effet, dans chacun des groupes, les émotions semblent être spécialement corrélées et leur distinction relativement mince. Ces deux groupements ne sont bien entendu pas des catégories hermétiques. Les enquêtés ont souvent fait référence à un sentiment de peur face à l'incertitude de leur avenir, cette incertitude générant beaucoup de désespoir. Un désespoir qui cependant, laisse une place à l'espoir. Plusieurs participants ont en effet fait la distinction entre un désespoir profond, fataliste, conduisant à l'inaction (désespoir apathique) et un sentiment de désespoir par le biais duquel germe un espoir de sauver, changer quoi que ce soit, tant que ce n'est pas trop tard (espoir radical). F4 partage précisément cette idée d'une distinction entre les personnes désespérées et défaitistes, H2 exprime ressentir bien plus d'espoir en militant qu'en restant inactif tandis que F3 pense qu'il faut agir *quand même*

avec les moyens du bord. De plus, la plupart des participants soulignent le sentiment d'espoir que génère la participation à un collectif mobilisé sur des croyances similaires. Ainsi, dans ce cas, ce qui est primordial est d'avoir un impact, d'agir tout simplement afin de ne pas se laisser désespérer en ne faisant rien. Cela raisonne bien avec le travail de Diana Stuart (2020) et l'idée que tant qu'il y a une possibilité d'agir, il y a une source d'espoir. Les participants faisant référence à une forme de culpabilité démontrent une empathie à l'égard des autres humains, des animaux ou de la nature. Ils énoncent se sentir privilégiés par rapport au reste du monde et notamment relativement aux personnes nées dans des pays moins responsables de la crise environnementale et climatique qui en subiront cependant les conséquences de plein fouet ainsi que par rapport aux générations encore à venir. Les enquêtés se disent également en colère et frustrés face à la souffrance animale ou la destruction de la planète provoquant un grand sentiment d'impuissance. Ces éléments peuvent être mis en perspective avec le travail de Kleres et Wettergren (2017) et l'idée que la peur est généralement mise en avant comme une émotion permettant de mobiliser l'individu tandis que la notion d'espoir est bien plus mobilisée dans la narration autour d'un collectif par les activistes de l'hémisphère Nord. Plusieurs militants ont notamment expliqué adapter leur discours face à des personnes non-sensibilisées, démontrant l'aspect stratégique du camouflage de certaines émotions difficiles à entendre dans la société alors qu'elles demeurent pourtant très présentes dans la vie et le bien-être des activistes.

Autocensure émotionnelle

Ce thème a été spécifiquement abordé par la militante F5 alors qu'elle reflétait sur son identification à la nature, soulignant que son appartenance au milieu scientifique ainsi que l'idéologie de ses parents l'ont empêché jusqu'à présent de reconnaître son lien spirituel à la nature. Elle reste persuadée que beaucoup d'humains sont touchés bien plus par les émotions que par des faits scientifiques. Cette intolérance pour les émotions dans la sphère scientifique transparaît également dans les critiques adressées par certains participants par rapport au manque de cours adressant la relation homme-nature, ce qui est problématique dans les milieux de la science, comme c'est le cas à l'EPFL. Cette autocensure est également critiquée dans le travail de Desbiolles (2020) par rapport à la *rationalité désincarnée* dominant le champ scientifique, spécialement problématique pour une part de la population percevant les faits scientifiques comme inaccessibles à leur compréhension.

Baisse de motivation au sein du militantisme

L'affaiblissement de l'espoir au sein du milieu militant a été souligné par plusieurs activistes comme résultant d'échecs multiples provenant entre autres d'actions XR, d'initiatives politiques et d'un désinvestissement ressortant d'un sentiment que les choses *ne vont pas changer*. Cet élément est important car il souligne une jeunesse qui se mobilise et sacrifie beaucoup pour se donner une chance dans un futur très incertain mais ne se sent ni écoutée, ni comprise par la majorité ainsi que par les personnes possédant un poids décisionnel significatif affectant les perspectives d'avenir.

Crise de sens et perspectives futures

La majorité des enquêtés décrivent le passage d'une conception soit d'un gouvernement protecteur, soit d'une structure sociétale propice aux nouveaux progrès technologiques vers un désillusionnement complet et une transition à l'espoir radical et à un engagement militant: «*je me suis inscrit à l'EPFL car [...] je voulais trouver des solutions et des alternatives technologiques pour protéger l'environnement*» (H2), «*je pensais que les gouvernements nous protégeaient*» (F3), «*je croyais quand même que le système était capable par les énergies renouvelables, etc.*» (F4), «*les gens qui ont le pouvoir ne font pas ce qu'ils devraient*» (F6). De plus,

la majeure partie des participants exprime une difficulté à concevoir l'avenir dans un travail s'inscrivant à l'intérieur de la structure sociétale. C'est le cas de H1 et de H2 qui ne se voient pas travailler dans l'ingénierie ou en tout cas « *pas ingénieur comme l'EPFL l'entend* » (H2), tandis que F4 peine à réfléchir à une forme de salariat qui s'adapterait à ses envies tout en gardant un pied dans la société et F5 se retrouve dans une position conflictuelle entre la nécessité de toucher une certaine rémunération et de s'investir dans le changement qu'elle cherche à mettre en oeuvre via le militantisme, une activité qui ne rapporte pas d'argent. Seule F3 exprime la volonté de s'investir dans un projet à l'intérieur de la structure sociétale qui *aura un impact* tandis que F6 n'est pas encore certaine des débouchées de sa filière d'étude. Ces éléments peuvent être mis en perspective avec le travail de Sarah Pickard (2022) qui note l'importance d'un roulement générationnel avec une jeunesse reprenant certaines positions à l'intérieur de la structure politico-juridique. La volonté de sortir d'une structure sociétale jugée destructrice et ignorant les demandes répétées d'une jeunesse au mieux très inquiète, au pire désespérée des possibilités de son futur est compréhensible. Cela reste cependant inquiétant et aura certainement des conséquences dans les années à venir. D'autant plus qu'il a été souligné précédemment que ce *roulement générationnel* requiert un certain laps de temps car il faut compter des années pour qu'un impact réel soit généré soit par l'atteinte de positions stratégiques décisionnelles sociétales, soit par la portée concluante du travail de recherche des étudiants actuels sur les décideurs politiques (Gardner, Thierry, Rowlandson et al., 2021).

Culture régénératrice

Plusieurs intervenants font indirectement référence à la culture régénératrice présente à XR notamment en ce qui concerne le *soin des autres* rattaché au *soin de soi*. En effet, plusieurs enquêtés ont décrit se sentir plus authentiquement eux-mêmes au sein de la communauté militante qui accepte sans jugement les individus et leur permet un espace, tel que les cercles de discussion, où les militants peuvent faire part de sentiments trop sombres et pessimistes en dehors du mouvement. C'est également un lieu d'échanges considérés constructifs, importants et intéressants par plusieurs militants qui soulignent ressentir un décalage avec les personnes non-sensibilisées. Le *soin de la terre* est également désigné indirectement par l'une des participantes soulignant la volonté d'apporter un autre paradigme de vie au militantisme en débouchant sur des propositions concrètes d'une nouvelle manière de concevoir la société. Reconsidérer les tenants de la structure sociétale à l'intérieur des limites planétaires est en effet une étape centrale au soin apporté à la terre. Cette structure particulière à XR permet de former un espace de quiétude aux militants principalement engagés via la dimension du désespoir et de la nécessité. De plus, le contact direct avec une communauté mobilisée est pointée comme une source d'espoir, de motivation pour beaucoup d'intervenants qui se sentent moins seuls dans leur combat.

5.3.2 Éléments d'analyse d'H1

H1. Une connexion à la nature plus profonde (émotionnelle / spirituelle) implique un plus grand engagement à la préservation de la nature

Ce travail de terrain permet de considérer l'hypothèse 1 comme étant incorrecte. En effet, les participants ne se sentant pas profondément connectés à la nature ne ressentent pas forcément un manque et demeurent tout

autant engagés à la préservation environnementale que ceux qui se considèrent très fortement connectés à la nature.

C'est le cas de H2 ressentant un certain bien-être lorsqu'il se trouve en nature mais pas un réel *besoin* de s'y rendre. Il conçoit son engagement comme prenant source dans une réalisation de la dépendance de l'humain à la matière dans un premier temps, et ainsi comme d'un *instinct de survie* et ensuite, par la reconnaissance d'un droit inhérent d'existence à la nature qui le pousse à considérer la destruction humaine comme étant injustifiable. De plus, il mesure sa connexion à la nature par la vigueur avec laquelle il s'engage à sa préservation. Ainsi, sa connexion *moins profonde* à la nature ne signifie pas un moindre engagement à sa préservation: «*du coup ma connexion... je pense d'un côté qu'elle est très très forte, très très puissante car je mets énormément d'énergie pour essayer de la protéger de faire en sorte qu'on arrête de la détruire. Mais de l'autre, c'est pas forcément le truc qui va me ressourcer, le fait d'aller en nature ou de faire une marche*» (H2).

F3 se rend surtout en nature durant ses vacances d'été, ne soulignant pas cela comme un élément primordial à son bien-être. Elle a cependant intégré dans son enfance la vision de la nature comme de quelque chose de précieux qu'il fallait préserver. Bien que ne s'identifiant pas à une forme de connexion spirituelle à la nature, sa connexion demeure forte et est définie comme émotionnelle, la destruction de l'environnement naturel provoquant chez elle une frustration et un sentiment d'injustice. Cette réaction émotionnelle générée par un sentiment d'*impuissance* et de *frustration* comme réponse à la réalisation de l'impact humain sur la nature pourrait notamment se référer à la *solastalgie* (Desbiolles, 2020).

Il en est de même pour F6 qui se dit *fille de la ville* car elle y a passé son enfance et décrit la seule *nature* qu'elle connaissait comme se délimitant au parc de jeux. Cette éducation loin des espaces naturels ne l'a pas pour autant empêché de se sentir curieuse *du monde vivant extérieur* ainsi que de choisir des études dans ce domaine. Elle estime notamment que son envie de se rendre en nature serait à un moment ou un autre de toute façon apparue: «*je pense que si je m'étais penchée sur la question plus tôt, je serais venue à la même conclusion plus tôt, d'avoir envie d'être plus proche de la nature*» (F6). L'affinité émotionnelle à la nature lui semble être une *évidence*.

Les parents de la participante F4 viennent également appuyer l'infirmité de cette hypothèse avec sa mère qui bien qu'ayant transmis à sa fille une connexion profonde à la nature, fait des choix destructeurs de l'environnement tandis que son père, qui n'a pas cette même affiliation spirituelle à la nature, bien qu'il en soit fortement connecté, est cependant dépeint par F4 comme un *vrai militant*.

Plusieurs participants sont également conscients qu'une socialisation ou non à la nature dans l'enfance va impliquer une certaine façon de se rapporter à cette dernière plus tard: «*quelqu'un par exemple qui a des parents ou qui vit dans un modèle sociétal en étant petit, pas du tout dans la nature dans un milieu super urbain, forcément il aura une autre représentation de la nature*» (H1), «*je pense que si mes parents avaient été des musiciens, on aurait été à fond dans la musique par exemple*» (F5), «*quelqu'un qui a toujours vécu complètement détaché de la nature, ça ne va pas être un manque. Des fois le manque il vient du fait que tu as connu quelque chose et que tu ne l'as plus. Je pense que si toutes les personnes avaient un peu plus de contact à la nature, cette relation elle vient un peu d'elle-même*» (F6).

Il est intéressant de constater cependant que tous les participants d'étude soulignent soit avoir été emmenés dans leur enfance en nature par leur famille lors de randonnées, cueillette des champignons, séjours au chalet en montagne, etc. ou en tout cas mis en contact avec une *forme* de nature tel que le parc de jeux en

ville, soit avoir été sensibilisés par le biais de documentaires, films ou livres durant l'enfance, soit les deux. La majorité des participants racontent éprouver un intérêt important envers les animaux ainsi qu'une sensibilité face à leur souffrance. Une sensibilité animalière s'étant étendue vers la nature de façon générale par la suite.

Il est également intéressant de relever que plusieurs militants disent mobiliser une forme de connexion moins importante à la nature, soit dans leur discours militant afin de toucher une population moins sensibilisée, soit dans une utilisation personnelle. La connexion matérielle à la nature est en effet considérée comme relevant d'un fait, celui de la dépendance de l'humain dans sa survie au bon fonctionnement de l'environnement naturel. De plus, plusieurs militants parlent de l'importance d'acquérir certaines connaissances scientifiques afin de mieux asseoir leur réflexion et argumentation envers les personnes non-conscientisées mais aussi pour pouvoir eux-même être plus conscients de leur propre impact sur le milieu naturel. Ces participants ne démontrent pas pour autant un moindre engagement à la préservation de la nature.

Ainsi, la profondeur de la connexion à la nature chez les intervenants n'est pas un facteur décisif à un engagement à la préservation de la nature. Par contre, nous pouvons nous demander si une plus intense connexion à la nature aurait un impact sur le type d'espoir avec lequel la personne parvient de vivre. En effet, les militantes s'étant identifiées avec des formes plus importantes de connexion à la nature, à savoir une connexion émotionnelle et spirituelle sont aussi celles qui soulignent le plus fort affect moral face à la situation environnementale. F4 soulignant un besoin vital de se rendre en nature pour se ressourcer en exprimant l'idée que l'humain en fait partie et faisant directement référence à l'*éco-anxiété* la touchant fortement moralement dans certaines périodes tandis que F5 confie avoir traversé plusieurs épisodes dépressifs et mentionne le suicide. Très désespérée, elle a trouvé dans la communauté militante un soutien moral, lui permettant de normaliser ses émotions difficiles et de se sentir moins seule. Elle parle d'une autocensure qu'elle vit par rapport à sa connexion émotionnelle et spirituelle à la nature tout en ressentant le besoin important de se rendre en nature. Elle confie penser qu'une certaine forme de connexion à la nature est nécessaire à tout humain, une idée qui souligne la théorie d'un lien inné de l'humain à la nature (Shepard, 2013).

Ces éléments de réflexion soulignent l'importance d'initier les individus à la nature dès l'enfance et qu'une sensibilisation même indirecte peut être déterminante d'une volonté de s'engager à la préservation de la nature à l'âge adulte. Ces résultats confirment le travail de Chawla (2020) relevant des possibilités d'élaboration d'une connexion à des formes de nature même dans des espaces très urbanisés. De plus, il est intéressant de constater un impact plus important sur la santé mental des activistes ayant internalisé la nature dans une représentation de leur identité, confirmant également l'étude menée par Dean et al. (2018).

5.3.3 Éléments d'analyse d'H2

H2. Le désespoir généré par la disparition de l'espoir inactif ou rassurant est un moteur à l'engagement pour la préservation de la nature

H2 est une hypothèse qui n'est que partiellement correcte. Les participants de l'étude expriment généralement la survenance du désespoir ainsi qu'une éventuelle forme de désillusion ou de peur comme d'un moteur à leur engagement militant. Tous les participants se placent en outre dans la catégorie typologique de l'espoir radical et expriment généralement un passage d'un espoir soit inactif, soit rassurant, vers de nouvelles formes d'espoir les poussant à s'engager (espoir actif, espoir radical). Cependant, le militantisme est en retour une source puissante d'espoir. Ainsi, la participation militante peut effectivement être considérée comme étant engendrée par l'expérience du sentiment de désespoir mais cet engagement génère en contrepartie beaucoup d'espoir poussant les militants à l'action. Dans le cadre de cette étude, l'émotion du désespoir peut ainsi être considérée comme une source, mais pas une finalité.

Une forme d'espoir reste primordiale afin de motiver les participants à s'engager « *je n'aurai pas envie d'investir du temps, de faire des sacrifices car si je pensais qu'il n'y avait pas d'espoir pour quoique ce soit je n'aurais pas de motivation, pas d'énergie à mettre dans tout ce que je fais. [...] Je me dis que plus je vais être actif, plus je vais changer des choses et plus l'avenir sera potentiellement moins pire. Donc c'est comme s'il y avait de toute façon de l'espoir. Plus on fait changer les choses et plus ça va être positif*» (H2), « *L'espoir c'est l'élément qui te raccroche et te donne envie de faire quelque chose, d'agir et qui te donne un sens à tes actions je trouve. [...] Je considère qu'il est quand même un minimum nécessaire car si on part du principe qu'il n'y a plus d'espoir, je doute qu'il y ait beaucoup de gens qui s'organisent, qui sacrifient quand même beaucoup pour cette cause en question. Donc il est quand même important et je pense que paradoxalement, plus il diminue, plus il y a une sorte de rage à aller plus loin en fait*» (F3), « *mon espoir me pousse à militer. D'abord ça a été individuel et de passer au collectif ça m'a donné beaucoup plus d'énergie parce que je me sentais pas seule et on s'alimente les uns les autres. Dès que quelqu'un est démotivé et voit qu'il y a pleins d'autres motivés, ça aide à se remettre dans le truc*» (F4), « *tant que t'as, ne serait-ce qu'un petit peu d'espoir, ça peut te servir d'essence comme ça, ou de carburant pour te dire je vais quand même essayer de faire quelque chose...*» (F6).

Mais cette forme d'espoir poussant à l'action est généralement teintée d'un sentiment de désespoir. C'est peut-être la raison pour laquelle tous les participants se sont positionnés dans l'espoir radical à l'inverse de l'espoir actif, catégorie dans laquelle seuls certains participants se sont placés. Cela pourrait être expliqué par l'emphase de l'espoir radical sur la volonté de rester actif malgré la considération d'un futur obscur et l'idée qu'il vaut mieux faire quelque chose que rien du tout afin de tendre vers *la moins pire* des situations à l'avenir tel que définit dans le travail de Diana Stuart (2020).

La survenance de l'émotion du désespoir est démontrée par différentes déclarations: « *j'ai l'impression que tout militant et toute militante, en tout cas beaucoup d'entre eux ont passé par une étape de désespoir avant de s'engager frontalement dans une forme de lutte quelconque [...] En tout cas pour moi c'était ça, de me dire « oh putain c'est vraiment la merde et oh il y a une lueur d'espoir » [...] en fait il faut qu'il y ait quelque chose de plus que le désespoir j'ai l'impression [...] Et si on a trop d'espoir, ça peut poser problème parce que tu fais pas grand chose au final. Tu as l'impression qu'il y a trop d'espoir et que finalement, ce n'est pas vraiment un vrai problème, ce pourquoi tu te bats. Donc je dirais que l'espoir sans une petite part de désespoir, c'est difficile*» (H1), « *c'est un peu ce mécanisme de perte d'espoir que dans un monde idéal, tout se passerait bien et du coup tu t'impliques. Du coup, je pense que l'espoir, mais ce ne serait pas le désespoir vraiment, ça serait la perte de l'espoir que quelqu'un d'autre va changer les choses*» (H2), « *[militier] c'est une action quand même de désespoir. [...] enfin les deux sont un peu liés avec*

'l'espoir meurt, l'action commence'. [...] De voir que l'avenir devient de plus en plus incertain et que ça fait peur, c'est ça qui construit notre nécessité d'agir et de faire quelque chose même si on ne sait pas si ça va marcher. Mais je dirais que ça vaut la peine d'essayer. Donc c'est un espoir dans une situation de désespoir» (F3), «je dirais que dans mon espoir il y a quand même comme du désespoir parce que je sais pertinemment qu'on est voués, que c'est voué à l'échec donc c'est une forme de désespoir» (F4), «y a plusieurs degrés de désespoir sur un spectre... si t'es un peu déprimé ça va mais si t'es vraiment désespéré, je pense que c'est vraiment dur de te convaincre à regagner espoir» (F6).

L'espoir à agir survenant d'un collectif mobilisé est également démontré par plusieurs révélations: *«J'ai pu passer des moments un peu plus désespérés à ceux avec plus d'espoir. De manière générale, j'ai beaucoup plus d'espoir quand je milite que quand je fais rien. Du coup oui ça m'apporte plus d'espoir de militer» (H2), « c'était presque dans le désespoir, dans la solitude que j'ai rejoint ce mouvement. Et donc ça a ravivé mon espoir de voir qu'il y a tellement de gens qui veulent un changement, tellement de gens! Et je ne pensais pas. Je pensais que c'était pas possible» (F4), « Si on est un peu seul et désespéré, c'est un peu... voilà dur de sortir de cette vision. Si on est seul avec de l'espoir ou en collectif avec de l'espoir... je pense que le collectif peut renforcer l'espoir [...] si je vois que des gens se bougent, ça me fait toujours plaisir et je me dis qu'on a peut-être une chance» (F6).*

Un cas de figure exclusif concerne la participante F5 qui affirme avoir surtout trouvé du soutien dans la communauté militante par la rencontre et la possibilité de s'identifier à d'autres individus ressentant le même désespoir qu'elle face à la situation environnementale: *«je pense qu'avant j'avais clairement du désespoir et je me disais 'putain c'est pathologique, je suis en dépression, c'est pathologique' tu vois? Et maintenant en fait d'avoir entendu de part les militants qu'on a pas forcément besoin d'espoir, je ne me sens plus malade de ne pas avoir d'espoir et du coup ça va mieux » (F5).* Dans ce cadre, le collectif militant est une source de soutien face à la survenance de l'émotion de désespoir. Bien que son sentiment de d'espoir soit moins présent que celui du désespoir, elle raconte tout de même y transiter parfois, notamment lorsqu'elle est entourée d'autres militants qui lui permettent de se sentir moins seule.

Un autre élément intéressant de souligner est la perception de l'amenuisement de l'espoir au sein du mouvement de XR, rapporté notamment par F3 et F5. La différence des deux participantes se situe dans la réponse que cette constatation génère, la première expliquant que cela *l'encourage à aller encore plus loin* tandis que la seconde exprime une certaine lassitude par rapport à son commencement dans le milieu militant, *«je ne me dis plus que ça va tout changer» (F5)*, ce qui va de paire avec sa vision de son propre militantisme mobilisant du courage mais pas forcément de l'espoir.

Cette baisse d'espoir au fil du temps est compréhensible à la suite de la pandémie de Covid-19 ayant grandement et largement affectée la population du monde dont la jeunesse. Elle pourrait également s'expliquer par l'absence de réaction politique ainsi que de la population générale face à une mobilisation pourtant vigoureuse et bruyante. Ce dynamisme pourrait également s'essouffler, malgré la sortie de la pandémie, en raison des procédures judiciaires qui après quelques années de formalité, accompagnent actuellement les activistes et requièrent également une certaine énergie.

Ce que nous pouvons conclure est qu'un certain degré d'espoir en sa conception de l'avenir est nécessaire à tous les participants de l'étude. Cependant ce degré d'espoir n'annule pas l'existence simultanée de l'émotion du désespoir. Certains participants s'identifient même principalement avec l'émotion de désespoir, transitant périodiquement vers des phases d'espoir. Pour d'autres, il s'agit de la situation inverse.

Cependant, plusieurs participants font une distinction entre l'émotion du désespoir réveillant une volonté de s'engager chez l'individu et le désespoir fataliste qui pousse l'individu à baisser les bras, que l'on retrouve dans la catégorie du désespoir apathique.

5.4 Restructuration de la typologie

Les résultats obtenus lors de cette recherche de terrain questionnent sur une reconsidération de certains aspects des typologies d'étude notamment parce que plusieurs participants ont exprimé avoir parfois de la peine à se placer dans une catégorie spécifique, ne considérant pas y entrer pleinement. Cela laisse à penser que la typologie se doit d'être affinée afin d'inclure de nouvelles catégories ou encore pour réviser certains termes. Il est notamment possible de supposer que certains termes utilisés afin de titrer les catégories avaient une connotation négative trop importante mettant mal à l'aise certains participants dans leur positionnement.

Ainsi, plusieurs enquêtés se plaçant dans des catégories typologiques de connexion moins profondes à la nature disent également s'identifier en partie au moins à une catégorie de connexion plus profonde à la nature. C'est le cas de F3 qui s'identifie à une connexion émotionnelle avec une sensibilité à la nature développée très jeune bien qu'elle ne se rende pas fréquemment en nature ou de F6 qui reconnaît une valeur intrinsèque à la nature et un intérêt d'incorporer un contact avec la nature de plus en plus grand dans ses activités bien qu'elle ait été éduquée en ville. C'est aussi le cas de H1 qui s'identifie en partie avec une connexion philosophique / spirituelle à la nature en lui reconnaissant une valeur intrinsèque et un droit d'exister sans chamboulements de l'activité humaine mais ne se sent pas *en unité* avec celle-ci, ou encore H2 qui reconnaît également une valeur intrinsèque à la nature sans ressentir un besoin de s'y rendre.

Ces éléments de réponse peuvent être considérés comme de nouvelles pistes de réflexions afin de redéfinir éventuellement de nouvelles formes de connexion à la nature ou du moins de redéfinir et d'affiner ce qui est entendu par *Nature* ou *connexion à la nature*. En effet, la catégorie de la connexion philosophique / spirituelle à la nature était pensée initialement comme comprenant certains éléments clés tels qu'un besoin vital de se rendre en nature, l'expérience d'un sentiment d'unité les reconnectant avec eux-même ainsi que la reconnaissance d'une valeur intrinsèque à la nature. L'identification des participants à une partie de cette catégorie indique qu'il faudrait affiner la typologie d'étude afin de permettre aux participants de se retrouver entièrement dans une catégorie.

Il en est de même en ce qui concerne le militantisme qui est loin d'être un chemin linéaire et comprend une variation d'émotions s'entremêlant parfois au même moment. Certains militants exprimaient notamment des phases où ils se sentaient moins actifs, tout en demeurant dans une forme d'espoir radical comprenant en soi la mobilisation de l'individu. Là encore, certaines catégories typologiques pourraient être retravaillées afin d'inclure des situations intermédiaires mêlant espoir et désespoir dans une catégorie dans laquelle l'enquêté se considère *actif*.

De plus, certaines notions pourraient être reconsidérées. Une distinction semble ressortir des entretiens entre l'émotion de désespoir qui n'implique pas forcément la démobilisation de l'individu, et la catégorie de désespoir apathique qui fait référence à un fatalisme poussant à l'inaction.

La catégorie typologique de l'espoir rassurant semble avoir été problématique pour l'un des participants, considérant s'être toujours engagés pour des sujets qu'il considérait être justes, sans pour autant

avoir une vision du futur très établie. Bien que se plaçant initialement dans l'espoir actif, il reconnaît par la suite qu'il s'agissait sûrement d'un espoir plutôt rassurant. Cette situation évoque possiblement un biais d'étude et le besoin de reconsidérer une nouvelle manière d'appeler cette catégorie d'espoir avec une connotation plus neutre que le terme de *rassurant*.

De même, la connexion matérielle devrait être reformulée afin d'inclure la possibilité pour les participants de ressentir une connexion à la nature d'une certaine manière tout en s'identifiant à cette catégorie par la reconnaissance de notre dépendance à la matière pour notre survie.

Finalement, il pourrait être intéressant d'incorporer dans la typologie de l'espoir et du désespoir une catégorie comprenant les personnes qui n'ont tout simplement pas conscientisé la crise environnementale. Du moins, cette catégorie pourrait être mobilisée pour que les militants puissent y placer des personnes tierces.

VI. CONCLUSION

Ce travail a tout d'abord permis de mettre en avant la complexité des émotions émergeant d'une identification double à la notion d'espoir et de désespoir dans le milieu militant. En effet, chez les militants XR ayant participé à cette étude, s'enchevêtrent la colère, la frustration, la peur, le désespoir, l'espoir, la culpabilité ainsi qu'un sentiment d'allure double par rapport au reste de la société. La fin d'un espoir inactif ou rassurant caractérisé par la croyance en un gouvernement prenant la situation en main ou encore la confiance en l'avancée technologique comme source d'atténuation de la crise environnementale et climatique est un tournant décisif vers de nouvelles formes d'espoir plus dynamiques. Dans le cadre du militantisme, le désespoir émane d'une réalisation des perspectives d'avenir inquiétantes voire obscures poussant à la nécessité de passer à l'acte. Le sentiment de désespoir est alors inhérent à l'activisme environnemental. Cependant, il se teinte d'espoir, un sentiment indispensable à la motivation des activistes sur le long terme. Dès lors, espoir radical et espoir actif s'entremêlent chez les militants. Avoir ne serait-ce qu'une toute petite part d'espoir en la possibilité de construire un avenir viable est énoncé par la majorité des intervenants comme un facteur central à leur mobilisation individuelle. De plus, la mobilisation d'un collectif est également perçue comme source d'espoir. La communauté militante permettant de stimuler l'espoir dans les moments où il s'affaiblit. Ainsi, les militants XR se battent et sacrifient beaucoup à la réalisation d'un avenir potentiellement moins pire. L'espoir étant associé à leur désespoir. L'un ne semble pas possible sans l'autre car lorsque le désespoir prend racine trop profondément et s'impose trop fortement sur l'espoir, le risque est de basculer dans une forme de fatalisme et d'inaction.

Ensuite, ce travail a permis de relever qu'une profonde connexion à la nature n'est pas un pilier fondamental de l'engagement à sa préservation. Plusieurs participants n'exprimant pas un besoin élémentaire de se rendre en nature ou une expérience de communion avec celle-ci s'engagent pourtant avec véhémence à sa préservation. De plus, il n'est pas nécessaire d'avoir été fondamentalement introduit à une nature vierge tels que des espaces de montagne afin de développer une affinité émotionnelle à la nature, le contact avec des *formes* de nature même dans des espaces très urbanisés étant suffisants. Autant une initialisation dès l'enfance à la nature par un parent ou un proche éduquant au respect et à la valeur du milieu naturel qu'une sensibilisation amplifiée par les livres et documentaires sur la nature sont des éléments communs qui semblent essentiels à un engagement environnemental plus tard à l'âge adulte. Il est à noter cependant qu'une internalisation de la nature dans sa représentation identitaire affecte psychologiquement et moralement les individus face à la destruction du milieu naturel et bouleverse ainsi la catégorie d'espoir avec laquelle les personnes vivent.

Afin de pousser la réflexion plus loin, il serait intéressant remodeler ce que l'on entend par *Nature* notamment car la conception de ce terme, ainsi que les types de connexions à la nature ne sont pas les mêmes pour un individu ayant grandi dans un contexte urbain ou en pleine nature. De plus, chaque catégorie de connexion à la nature peut être vécue différemment par chacun, qu'il s'agisse d'une expérience en nature vécue de façon corporelle, émotionnelle, intellectuelle, etc. Ces éléments poussent du moins à de nouvelles pistes de réflexion.

Le discours mobilisé par les militants a été discuté comme s'adaptant aux personnes non-sensibilisées autant dans le cadre de la connexion à la nature, en ayant recours à des arguments matériels tels que la nécessité de préserver la nature comme socle à la survie humaine, que dans le cadre de l'espoir en écartant volontairement le sentiment de désespoir afin de se concentrer sur des arguments optimistes plus facilement tolérés. Cela ne signifie pas pour autant que les militants ne reconnaissent pas la dépendance manifeste de l'humain à la matière ni qu'ils ne sont pas confrontés au désespoir, malêtre ou inquiétudes quant au futur. Cela indique cependant que le vécu des militants ne peut pas être compris entièrement par une société qui ferme les yeux sur certains sujets.

Ce décalage avec la grammaire majoritaire est rapporté de façon similaire avec la structure universitaire prônant une neutralité scientifique qui ne comprend pas les émotions d'une jeunesse sensibilisée aux problématiques environnementales. De plus, les militants perçoivent l'université comme une structure ne leur permettant pas de trouver leur place, une fois leur études finalisées, dans une société dépassée par la rapidité des transformations sociales et culturelles prenant place dans une époque caractérisée par la succession de crises multiples. Cependant, nous avons vu que diverses ressources semblent prometteuses afin de transformer ces éléments et d'inciter la structure universitaire à se diriger vers une plus grande inclusion de la durabilité, bien que le changement prenne du temps, une temporalité antagoniste à l'urgence de la réalité environnementale. En effet, l'Unil dit avoir pensé son campus comme un laboratoire vivant du développement durable. Elle crée des ponts entre recherche, enseignement et opérations de sensibilisation pour faire émerger des modes de vie plus durables. Ces motivations sont à la source de la création du Centre de compétences en durabilité créé en 2018.

Ce travail de recherche pourrait être d'une part une source afin de mieux comprendre les tenants d'une mobilisation à la préservation environnementale. En redéfinissant et en affinant la typologie de travail afin d'y incorporer de nouvelles manières de s'identifier à la nature ainsi qu'à l'espoir et au désespoir, un cadrage pourrait être finalisé afin de mieux comprendre le positionnement des étudiants sensibilisés et engagés pour l'environnement. En second lieu, il serait très intéressant de se pencher sur les interactions entre les militants, les étudiants et les nouvelles structures universitaires visant à incorporer la durabilité sur le campus afin de voir si elles peuvent redonner sens et foi dans l'action environnementale. Ce dialogue pourrait également aider à définir des objectifs à atteindre afin de répondre à la complexité de vie qui n'ira que crescendo pour les étudiants universitaires simultanément à une crise environnementale et climatique qui pour l'instant, ne va pas vers l'amélioration.

VII. BIBLIOGRAPHIE

Boisvert, V., Carnoye, L., & Petitimberty, R. (2019). La durabilité forte : enjeux épistémologiques et politiques, de l'économie écologique aux autres sciences sociales: Entretien avec Valérie Boisvert mené par Leslie Carnoye et Rémi Petitimberty. *Développement Durable & Territoires*, 10 (Vol. 10, n°1). <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.13837>

Bréchon, P., & Bréchon, P. (2015). Enquêtes qualitatives, enquêtes quantitatives (Nouv. éd.). Grenoble: PUG.

Bradley, J. C., Waliczek, T. M., & Zajicek, J. M. (1999). Relationship Between Environmental Knowledge and Environmental Attitude of High School Students. *The Journal of Environmental Education*, 30(3), 17–21. <https://doi.org/10.1080/00958969909601873>

Bradley, J. C., Waliczek, T. M., & Zajicek, J. M. (1999). Relationship Between Environmental Knowledge and Environmental Attitude of High School Students. *The Journal of Environmental Education*, 30(3), 17–21. <https://doi.org/10.1080/00958969909601873>

Buzogány, A., & Scherhauser, P. (2022). Framing different energy futures? Comparing Fridays for Future and Extinction Rebellion in Germany. *Futures : the Journal of Policy, Planning and Futures Studies*, 137. <https://doi.org/10.1016/j.futures.2022.102904>

Chawla, L., & Gould, R. (2020). Childhood nature connection and constructive hope: A review of research on connecting with nature and coping with environmental loss. *People and Nature (Hoboken, N.J.)*, 2(3), 619–642. <https://doi.org/10.1002/pan3.10128>

Cianconi, P., Betrò, S., & Janiri, L. (2020). The Impact of Climate Change on Mental Health: A Systematic Descriptive Review. *Frontiers in Psychiatry*, 11, 74–74. <https://doi.org/10.3389/fpsyt.2020.00074>

Dean, J. H., Shanahan, D. E., Bush, R., Gaston, K. J., Lin, B. B., Barber, E., ... Fuller, R. A. (2018). Is Nature Relatedness Associated with Better Mental and Physical Health? *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 15(7), 1371–. <https://doi.org/10.3390/ijerph15071371>

Desbiolles, A. (2020). L'éco-anxiété : vivre sereinement dans un monde abîmé. Paris: Fayard.

Descola, P. (2015). Par-delà nature et culture, Folio.

Egger, M. (2015). *Soigner l'esprit, guérir la terre : Introduction à l'écopsychologie* (Fondations écologiques).

Gardner, C. J., Thierry, A., Rowlandson, W., & et al. (2021). From Publications to Public Actions: The Role of Universities in Facilitating Academic Advocacy and Activism in the Climate and Ecological Emergency.

Halévy, M. (2017). *Une spiritualité pour notre siècle : rien ne meurt, tout est vivant*. Escalquens: Oxus.

Head, L. (2018). Hope and Grief in the Anthropocene: Re-conceptualising human-nature relations.

Hitzhusen, Gregory E, & Tucker, Mary Evelyn. (2013). The potential of religion for Earth Stewardship. *Frontiers in Ecology and the Environment*, 11(7), 368–376. <https://doi.org/10.1890/120322>

IPCC. (2022). *Climate Change 2022: Mitigation of Climate Change*, (récupéré le 3 juin 2022), https://report.ipcc.ch/ar6wg3/pdf/IPCC_AR6_WGIII_FinalDraft_FullReport.pdf

Ives, Abson, von Wehrden, et al. (2018). Reconnecting with nature for sustainability. *Sustain Sci*, 13, 1389–1397. <https://doi.org/10.1007/s11625-018-0542-9>

Ives, Christopher D, & Kidwell, Jeremy. (2019). Religion and social values for sustainability. *Sustainability Science*, 14(5), 1355–1362. <https://doi.org/10.1007/s11625-019-00657-0>

Kals, Elisabeth, Schumacher, Daniel, & Montada, Leo. (1999). Emotional Affinity toward Nature as a Motivational Basis to Protect Nature. *Environment and Behavior*, 31(2), 178–202. <https://doi.org/10.1177/00139169921972056>

Keniger, Lucy E, Gaston, Kevin J, Irvine, Katherine N, & Fuller, Richard A. (2013). What are the benefits of interacting with nature? *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 10(3), 913-935. <https://10.3390/ijerph10030913>

Kerry, J., Pruneau, D., Cousineau, M., Mallet, M.-A., Laliberte, B., & Langis, J. (2013). Faire naître l'espoir et l'auto-efficacité chez les jeunes par l'action environnementale communautaire. *Canadian Journal of Education*, 36(4), 3–.

Kleres, J., & Wettergren, Å. (2017). Fear, hope, anger, and guilt in climate activism. *Social Movement Studies*, 16(5), 507–519. <https://doi.org/10.1080/14742837.2017.1344546>

Macy, Brown, Dalai Lama, & Brown, Molly. (2008). *Écopsychologie pratique et rituels pour la Terre : retrouver un lien vivant avec la nature*.

Macy, J., Johnstone, C., & Carré, C. (2018). L'espérance en mouvement : comment faire face au triste état de notre monde sans devenir fous.

Mansfield, F. (2020). Rebel for life: Extinction Rebellion's approach to the climate crisis. *Medicine, Conflict, and Survival*, 36(4), 375–382. <https://doi.org/10.1080/13623699.2020.1848566>

Naess, A., & Afeissa, H.-S. (2017). Une écosophie pour la vie : introduction à l'écologie profonde.

Navne, D. E., & Skovdal, M. (2021). “Small steps and small wins” in young people's everyday climate crisis activism. *Children's Geographies*, 19(3), 309–316. <https://doi.org/10.1080/14733285.2021.1887817>

Nisbet, Elizabeth K, & Zelenski, John M. (2013). The NR-6: a new brief measure of nature relatedness. *Frontiers in Psychology*, 4, 813–813. <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2013.00813>

Paillé, P. & Mucchielli, A. (2016). Chapitre 2. Les processus de la pensée qualitative. Dans : , P. Paillé & A. Mucchielli (Dir), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (pp. 35-60). Paris: Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.paill.2016.01.0035>

Pickard, S. (2022). Young environmental activists and Do-It-Ourselves (DIO) politics: collective engagement, generational agency, efficacy, belonging and hope. *Journal of Youth Studies*. <https://doi.org/10.1080/13676261.2022.2046258>

Pyle. (1993). The thunder tree: lessons from an urban wildland. *Houghton Mifflin*, Boston.

Richardson, B. J. (2020). From student strikes to extinction rebellion : new protest movements shaping our future. Cheltenham, UK ; Edward Elgar Publishing Limited.

Schultz, W.P. (2001). The structure of environmental concern: concern for self, other people, and the biosphere. *Journal of Environmental Psychology*, 21(4), 327–339. <https://doi.org/10.1006/jevp.2001.0227>

Shepard, P. (2013). Retour aux sources du pléistocène. Bellevaux: Ed. Dehors.

Soga, M. & Gaston, K.J. (2016). Extinction of experience: the loss of human- nature interactions. *Front Ecol Environ*, 14:94–101. <https://doi.org/10.1002/fee.1225>

Spyrou, S., Theodorou, E., & Christou, G. (2021). Crafting futures with hope: Young climate activists' imaginaries in an age of crisis and uncertainty. *Children & Society*. <https://doi.org/10.1111/chso.12529>

Stuart, Diana. (2020). Radical Hope: Truth, Virtue, and Hope for What Is Left in Extinction Rebellion. *Journal of Agricultural & Environmental Ethics*, 33(3-6), 487–504. <https://doi.org/10.1007/s10806-020-09835-y>

Westwell, E., & Bunting, J. (2020). The regenerative culture of Extinction Rebellion: self-care, people care, planet care. *Environmental Politics*, 29(3), 546–551. <https://doi.org/10.1080/09644016.2020.1747136>

WWF. (2020). Living Planet Report: Bending the curve of biodiversity loss. *Almond, Grooten et Peterson*, Suisse.

Xavier Bonnet, & Elen Lemaître-Curri. (2012). Les services écosystémiques et leur valorisation. *Responsabilité & environnement*, (68), 21–.

VIII. ANNEXE

GUIDE D'ENTRETIEN³²

L'étude restera anonyme, je changerai ton nom pour le rendu de mon travail de mémoire. Tu peux à tout moment me demander de ne pas insérer une certaine information confidentielle dans la retranscription finale de notre entretien. Es-tu d'accord que j'enregistre notre discussion et que je la retranscrive dans son intégralité?

Introduction:

1. Quel a été ton parcours d'étude universitaire?
2. Peux-tu me résumer ton parcours militant? Dans quel.s mouvement.s / groupes t'es-tu engagé?

Sentiments face aux enjeux climatiques:

3. Comment te sens-tu émotionnellement, psychologiquement face aux enjeux climatiques?

Espoir et connexion à la nature:

4. Comment caractériserais-tu la notion « d'espoir » de façon générale?
 - par rapport au militantisme et enjeux climatiques?
5. Peux-tu penser à une situation, une anecdote, un contexte qui te donne de l'espoir/ où tu t'es senti plein d'espoir?
6. Dans quel sens te sens-tu connecté à la nature / comment perçois-tu notre ou ta relation, lien à la nature?
7. As-tu toujours perçu les choses de cette manière? Sinon comment et quels facteurs ont fait évoluer ta pensée?
 - dès l'enfance ou postérieur?
8. As-tu des hobby en nature? Combien de temps passes-tu par semaine en nature?

Militantisme:

9. Qu'est-ce qui t'as amené à ton activisme?
10. Quelles sont tes sources de soutien émotionnel? (communauté militante, autre?)
11. Penses-tu que des émotions comme le désespoir ou l'espoir poussent à un engagement individuel et collectif?
12. Est-ce que ta perception, ressenti de l'espoir/connexion à la nature a évolué avec ton activisme?
 - Ton militantisme a-t-il eu un impact sur ta vision, tes pratiques journalières en général? De quelle façon?
13. Partages-tu une même perception de l'espoir (ou du futur) avec les autres militants, tes proches, ton entourage, ta famille ou sens-tu une différence?

Université:

14. Pourquoi avoir choisi de faire des études dans le domaine environnemental?

³² L'annexe ne comprend pas l'intégralité retranscrite des entretiens. Ils peuvent être fournis sous demande.

15. Penses-tu que les étudiants dans le domaine environnemental sont plus affectés émotionnellement que dans les autres domaines d'étude?
16. Comment perçois-tu la place de la nature au sein des cours en fac d'environnement (nature externalisée, internalisée, notre place par rapport à la nature)?
17. Penses-tu que l'université laisse une place suffisante à l'espoir ou l'activisme (enseignants, cours en général, activités proposées)? Peux-tu me donner des exemples?
18. Où est-ce que tu te vois travailler plus tard?
19. Est-ce que toi en tant qu'activiste, tu aimerais voir quelque chose se mettre en place à l'université/EPFL? (association, un changement dans les cours, etc.)
20. Est-ce que tu voudrais ajouter quelque chose par rapport à l'espoir ou la connexion à la nature et/ou à notre discussion?

TYPLOGIES DE TRAVAIL

Typologie de l'espoir et du désespoir	
1. Espoir actif	Les participant·e·s s'engagent dans un rôle actif afin de voir se concrétiser leur vision de l'avenir.
2. Espoir radical	Les participant·e·s comprennent les conditions de la réalité environnementale et gardent un rôle actif à la réalisation de leur vision d'avenir. « Ce qu'il compte c'est d'agir, continuer d'avancer »
3. Espoir inactif	Les participant·e·s ne sont pas foncièrement engagé·e·s à la réalisation de leur vision de l'avenir, « Nos gouvernements sont en charge de notre protection et du bon fonctionnement sociétal du présent et futur. »
4. Espoir rassurant	Les participant·e·s ne sont pas trop soucieux pour le futur, restent optimistes, car la société est en voie de trouver des solutions alternatives et avancées technologiques afin de restaurer l'environnement.
5. Désespoir apathique	Les participant·e·s sont désœuvré·e·s face à la situation environnementale. Il n'y a pas d'espoir futur pour la planète et l'humanité et donc pas de raison de s'engager à la réalisation de leur vision de l'avenir. « La planète se portera mieux sans humains. »

Figure 2: typologie des formes d'espoir ou de désespoir basée sur la littérature existante et fournie aux participants lors de l'entretiens. Source: auteur.

Typologie de la connexion à la nature	
1. Connexion matérielle	Les participant·e·s n'éprouvent pas de connexion particulière envers la nature qui permet à l'homme de s'approvisionner en ressources (alimentaires, matérielles, etc.).
2. Connexion expérimentale	2.1. Cognitive: Les participant·e·s éprouvent un intérêt envers la nature sans ressentir une affinité émotionnelle. Ex: phénomènes naturels, fonctionnement de la flore, faune, etc.

Typologie de la connexion à la nature	
	2.2. Emotionnelle: Les participant·e·s éprouvent une affinité émotionnelle envers la nature. Ex: sentiment de bien-être, de liberté, de sécurité et d'unité avec la nature, recherche d'expériences sensorielles en nature.
3. Connexion religieuse	Les participant·e·s s'appuient sur leur foi pour nourrir leurs valeurs et leur éthique. Leur foi les incite à protéger l'environnement et leur prochain.
4. Connexion philosophique / spirituelle	Les participant·e·s se sentent en unité avec la nature. Ex: expérience de communion, reconnexion avec soi-même, besoin vital de contact avec la nature, valeur intrinsèque de la nature.

Figure 3: typologie des formes de connexion à la nature allant de plus superficielles à plus profondes. Source: auteur.